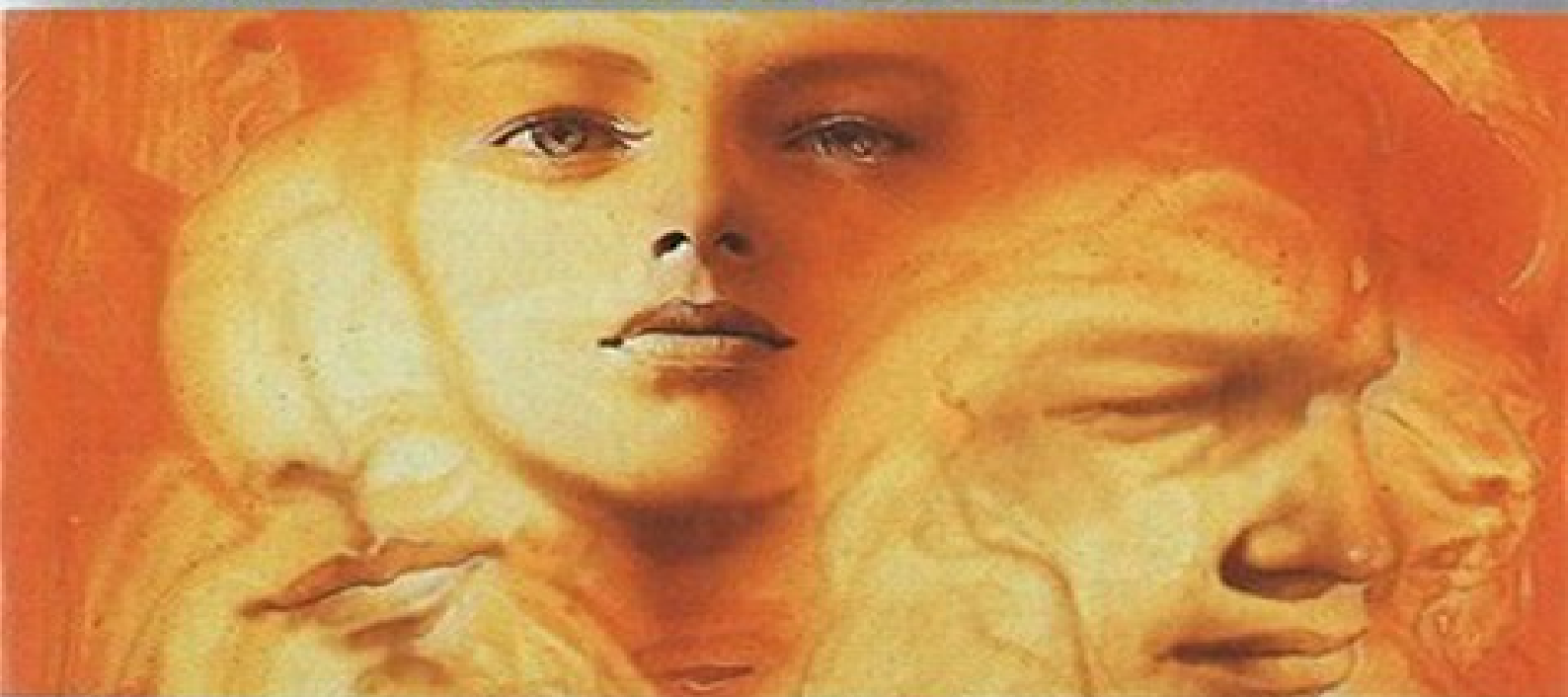


**Science - Fantasy**

Marion Zimmer

# Bradley

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE



## Les héritiers d'Hammerfell

L'orage grondait sur les Heller; des éclairs déchiraient le ciel, suivis du fracas du tonnerre qui se répercutait en longs échos dans les vallées. Les nuages cou-raient dans le ciel blafard, où brillaient encore les derniers rayons de l'énorme

PRESSES  POCKET

MARION ZIMMER BRADLEY

*LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE*  
*Les Cent Royaumes*

**LES HÉRITIERS  
D'HAMMERFELL**



PRESSES POCKET

*Titre original :*  
THE HEIRS OF HAMMERFELL

*Daw Books, Inc*

*Traduit de l'américain*  
*par Simone Hilling*

© Marion Zimmer Bradley, 1989  
© Presses Pocket, 1993



## CHAPITRE 1

L'orage grondait sur les Heller ; des éclairs déchiraient le ciel, suivis du fracas du tonnerre qui se répercutait en longs échos dans les vallées. Les nuages couraient dans le ciel blafard, où brillaient encore les derniers rayons de l'énorme soleil rouge, et, comme accroché au sommet du pic le plus haut, le croissant pâle de la lune turquoise luisait. Par les déchirures des nuages, s'entrevoyait parfois, proche du zénith, la lumière affaiblie de la lune violette. Les pics étaient couverts de neige, et des plaques de glace compromettaient l'équilibre précaire du chervine fuyant sur l'étroit sentier. Les deux autres lunes n'étaient pas levées, mais le voyageur n'en avait cure.

Le vieillard se cramponnait à sa selle, indifférent au sang mêlé de pluie qui tachait sa chemise et sa cape. Des gémissements s'échappaient de ses lèvres, mais il ne les entendait pas plus qu'il ne sentait le sang coulant de sa blessure presque oubliée. Et d'ailleurs, il n'y avait personne pour les entendre.

*Si jeune ; et le dernier des fils de mon seigneur, et que je chérissais moi-même comme un fils ; si jeune, si jeune... si jeune pour mourir... ce n'est plus loin maintenant ; si seulement je peux arriver avant que les gens de Storn s'aperçoivent que je suis parvenu à m'échapper...*

Le chervine trébucha sur une pierre et faillit s'abattre. Il retrouva son équilibre, mais désarçonné par la secousse, le vieillard tomba lourdement sur le sol où il resta allongé, immobile et sans force, sans interrompre ses lamentations.

*Si jeune, si jeune..., et comment annoncer la nouvelle à son père ? Oh, mon seigneur, mon jeune seigneur... mon Alaric !*

Il leva un regard douloureux sur la forteresse dressée en haut d'un pic escarpé. Maintenant, elle aurait aussi bien pu se trouver sur la lune verte, car il ne pouvait plus l'atteindre. Ses yeux se fermèrent à regret. La bête, allégée de son fardeau mais retenue par le poids de la selle l'attachant à la volonté de son cavalier, vint le flairer doucement. Puis, percevant l'odeur de ses pareils, leva la tête et hennit doucement pour attirer l'attention, qui, elle le savait, la délivrerait du poids de la selle et lui apporterait nourriture et repos.

Rascard, Duc d'Hammerfell, l'entendit et arrêta de la main ses compagnons.

— Hark, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à l'écuyer qui chevauchait derrière lui.

Dans la clarté blafarde, il distinguait à peine la silhouette du chervine et un corps allongé sur la route.

— Par les Dieux Noirs, c'est Markos ! s'écria-t-il, sautant à terre, dévalant le sentier glissant et s'agenouillant près du vieillard. Régis ! Lexxas ! Du vin, des couvertures ! rugit-il, penché sur le blessé et ouvrant doucement sa cape. Il vit encore, ajouta-t-il plus calmement, incrédule. Markos, mon vieil ami, parle ! Ah, Dieux, d'où te vient cette blessure ? Encore ces canailles de Storn ?

Le blessé ouvrit les yeux, la vue brouillée de douleur et de confusion, sur la forme noire, qui portait un flacon à ses lèvres. Il avala, toussa, avala ; mais le duc avait vu l'écume sanglante aux commissures de ses lèvres.

— Non, Markos, ne parle pas.

Il berça le mourant dans ses bras, mais Markos, uni à lui par un lien vieux de quarante ans, entendit la question que le Duc d'Hammerfell ne formulait pas.

*Et mon fils ? Mon Alaric ? Ah ! Dieux, je te l'avais confié, sûr de toi comme de moi-même... jamais tu n'as trahi ma confiance...*

Et le lien lui transmet les pensées à demi conscientes du blessé :

*Ni maintenant non plus. Je ne crois pas qu'il soit mort ; mais les hommes de Storn nous ont attaqués par surprise... une flèche pour chacun... maudits soient-ils...*

— Que tous les démons de Zandru les saisissent ! hurla le Duc Rascard avec douleur. Oh, mon fils, *mon fils* !

Il continua à bercer le blessé, ressentant la douleur du vieillard aussi vivement que sa blessure comme si la flèche s'était plantée dans sa propre chair.

*Non, mon vieil ami, mon plus que frère, loin de moi l'idée d'un reproche... je sais bien que tu l'as protégé au prix de ta vie...*

Les serviteurs pleuraient devant la douleur de leur maître, mais d'un ordre bref, il leur imposa le silence.

— Transportez-le au château – doucement ! Sa blessure n'est peut-être pas mortelle ; votre vie me répondra de la sienne ! Couvrez-le – oui, comme ça. Et un peu plus de *firi*... attention, qu'il ne s'étrangle pas ! Markos, où gît mon fils ? Je sais que tu ne l'aurais pas abandonné...

— Le Seigneur Storn – son fils aîné, Fionn – l'a emporté...

Le murmure sifflant se tut, mais le Duc Rascard entendit les paroles que Markos n'avait plus la force de prononcer ; *j'ai vraiment cru avoir donné ma vie pour lui... puis j'ai repris connaissance, et je venais vous annoncer la nouvelle avant de rendre mon dernier soupir...*

— *Mais tu ne mourras pas*, mon ami, dit le duc, tandis que, doué d'une force surhumaine, Lexxas, le chef des écuries, soulevait le blessé dans ses bras. Pose-le sur ma monture – doucement, si tu tiens à ta vie. Rentrons à Hammerfell... aussi vite que nous pouvons, car la lumière décline, et il faut être à l'abri avant la nuit.

Soutenant son plus vieux serviteur tandis qu'ils remontaient le sentier, le duc vit une image dans l'esprit de Markos, avant qu'il ne sombre dans l'inconscience ; son fils Alaric, gisant en travers de la selle de Fionn, une flèche de Storn plantée dans la poitrine, dernière victime de la guerre qui faisait rage entre les Storn et les Hammerfell depuis cinq générations, si ancienne que tout le monde avait oublié sa cause originelle.

Mais Markos, quoique grièvement blessé, vivait encore ; peut-être qu'Alaric, lui aussi, pouvait survivre, peut-être qu'on le lui rendrait contre rançon ?

*S'il meurt, je jure que je ne laisserai pas pierre sur pierre au Château de Storn, ni aucun Storn vivant, où que ce soit dans les Cent Royaumes*, jura-t-il à part lui en franchissant l'ancien pont-levis et la porte refermée derrière eux tout à l'heure. Il dirigea les serviteurs qui transportèrent Markos dans le grand Hall et l'allongèrent sur une banquette. Puis il regarda autour de lui, hagard, et commanda :

— Faites venir *damisela* Erminie.

Mais la *leronis* du château, le visage inondé de larmes, s'agenouillait déjà près du blessé. Le Duc Rascard lui expliqua rapidement ce qui s'était passé, mais la jeune magicienne avait toujours connu cette guerre ; cette frêle jeune fille était une cousine de l'épouse décédée de Rascard, et le servait à Hammerfell depuis l'enfance.

Penchée sur Markos, elle tira de sa robe sa pierre-étoile sur laquelle elle se concentra, passant la main à un pouce du corps du blessé, le regard vague et flou. Rascard la regardait, immobile et silencieux.

Enfin, elle se redressa, les yeux pleins de larmes.

— La blessure ne saigne plus ; il respire encore, dit-elle. Je ne peux pas en faire plus pour le moment.

— Vivra-t-il, Erminie ? demanda le duc.

— Je ne peux pas le promettre ; mais contre toute attente, il a survécu jusqu'ici. Sa vie est entre les mains des Dieux ; s'ils continuent à se montrer miséricordieux, il survivra.

— Que les Dieux t'entendent ; nous avons été élevés ensemble, et j'en ai tant perdu...

Puis il s'interrompit, donnant libre cours à sa fureur longtemps contenue.

— *Je le jure devant tous les Dieux ! S'il meurt, ma vengeance sera telle que...*

— *Chut !* fit sévèrement la jeune fille. Si vous avez envie de rugir, mon oncle, que ce soit en un lieu où vous ne dérangerez pas le blessé.



Le Duc Rascard se tut en rougissant, et, s'approchant de la cheminée, se laissa lourdement tomber dans un fauteuil, émerveillé du sang-froid et de la compétence de cette frêle jeune fille.

Mince et délicate, Erminie n'avait pas plus de dix-sept ans, et possédait la chevelure de cuivre flamboyant et les yeux gris des télépathes, qui la rendaient presque belle malgré ses traits un peu irréguliers. Elle rejoignit le duc près du feu et le regarda dans les yeux.

— S'il doit vivre, il lui faut le plus grand calme... et vous aussi, mon Oncle, vous ne devez pas le troubler non plus.

— Je le sais, mon enfant. Tu as raison de me gronder.

Rascard, vingt-troisième Duc d'Hammerfell, était dans toute la force de l'âge, ayant à peine dépassé quarante ans. Ses cheveux, noirs autrefois, étaient maintenant gris fer, et ses yeux étaient du bleu des copeaux de cuivre brûlant dans la flamme. Fort et musclé, ses traits burinés et ses muscles noueux rappelaient les nains forgerons, ancêtres de sa maison. Toute son apparence annonçait l'homme d'action, un peu assagi par l'âge et l'oisiveté, et son visage sévère s'adoucit en regardant la jeune fille ; elle n'était pas sans ressemblance avec l'épouse qu'il avait perdue cinq ans plus tôt, alors qu'Alaric entra à peine dans l'adolescence. Les deux enfants avaient été élevés comme frère et sœur ; et le cœur de Rascard se serra en revoyant les deux têtes cuivrées penchées ensemble sur le même livre de classe.

— As-tu entendu, mon enfant ?

La jeune fille baissa les yeux. Quiconque possédant le moindre soupçon de *laran* à mille lieues à la ronde, et à plus forte raison une *leronis* entraînée à utiliser les pouvoirs psychiques de sa caste, n'avait pu manquer d'entendre les douloureuses pensées du vieux serviteur annonçant au duc le sort de son fils ; mais elle ne le dit pas.

— Je crois que je le saurais si Alaric était mort, dit-elle, et le dur visage de Rascard s'adoucit.

— Les Dieux veuillent que tu aies raison, *chiya*. Veux-tu me rejoindre au jardin d'hiver quand tu quitteras le chevet de Markos ?

Il ajouta, précaution inutile :

— Et apporte ta pierre-étoile.

— Je viendrai, dit-elle, comprenant sa pensée.

Puis elle se pencha sur le blessé, sans regarder le Duc Rascard qui sortait.

Pièce obligée chez toutes les grandes familles des montagnes, le jardin d'hiver se trouvait tout en haut du château ; pourvu de doubles vitrages, chauffé par plusieurs cheminées, il abritait une végétation luxuriante même au cours de cette saison inhospitalière.

Le Duc Rascard s'était assis dans un vieux fauteuil d'où il voyait toute la vallée, les yeux fixés sur la route tortueuse où il avait livré bien des combats du vivant de son père. Profondément absorbé dans ses souvenirs, il n'entendit pas les pas légers d'Erminie qui contourna son fauteuil pour s'asseoir sur un coussin à ses pieds.

— Markos ? demanda-t-il.

— Je ne veux pas vous abuser, mon Oncle ; sa blessure est très grave. La flèche a transpercé le poumon, et il a aggravé la blessure en l'arrachant. Mais il respire encore et les saignements n'ont pas repris. Il dort ; avec du repos et de la chance, il vivra. J'ai laissé Amalie près de lui. Elle m'appellera s'il se réveille ; pour le moment, je suis à votre service, mon Oncle.

Elle parlait d'une voix rauque, mais égale. Les épreuves l'avaient mûrie avant l'âge.

— Dites-moi, mon Oncle, pourquoi Markos était-il en voyage, et pourquoi Alaric l'accompagnait-t-il ?

— Tu ne le savais peut-être pas, mais les hommes de Storn sont venus à la dernière lunaison et ont brûlé une douzaine de chaumières au village ; la famine sévira avant les semailles, alors nos hommes ont pris les devants et ont organisé un raid sur Storn afin de rapporter nourriture et semences aux villageois. Alaric n'était pas obligé de les accompagner ; c'était à Markos de commander les nôtres ; mais l'une des victimes était la mère de lait d'Alaric, et il a insisté pour commander ce raid. Je ne pouvais pas le lui refuser ; il a dit que c'était une question d'honneur.

La gorge serrée, Rascard s'interrompit pour reprendre son souffle.

— Alaric n'était plus un enfant ; je ne pouvais pas l'empêcher d'obéir à sa conscience. Je lui ai demandé d'emmener avec lui un ou plusieurs *laranzu'in*, mais il a refusé, disant que des hommes armés suffiraient. Comme ils n'étaient pas rentrés au crépuscule, je me suis inquiété – et j'ai découvert que seul Markos s'était échappé pour nous avertir. Ils sont tombés dans une embuscade.

Erminie enfouit son visage dans ses mains.

— Tu sais ce que j'attends de toi, dit le vieux duc. Comment va ton cousin ? Peux-tu le voir ?

— Je vais essayer, dit-elle doucement, sortant sa pierre-étoile de son corsage.

Le duc aperçut un instant les lumières mouvantes à l'intérieur de la pierre et détourna les yeux. Il était assez bon télépathe, mais il n'avait jamais été formé à l'utilisation d'une pierre-étoile aux niveaux supérieurs de pouvoir, et, comme tous les télépathes à demi entraînés, ses lumières mouvantes lui donnaient vaguement la nausée.

Il contempla les cheveux soyeux d'Erminie, penchée sur sa pierre, le regard sérieux et lointain. Elle avait un visage si frais, si jeune, que la souffrance n'avait pas encore buriné. Le Duc Rascard se sentit vieux, las, épuisé par le poids de tant d'années de guerre, et par la pensée même du clan de Storn qui lui avait ravi son grand-père, son père, deux frères aînés, et maintenant, son seul fils survivant.

*Mais, s'il plaît aux Dieux, Alaric n'est pas mort, et pas perdu pour moi à jamais. Pas encore, jamais...*

— Je te prie de regarder et de me dire...

La voix tremblante, il s'interrompit.

Au bout d'un laps de temps anormalement long, Erminie dit, d'une voix douce mais étrangement incertaine :

— Alaric... cousin...

Et brusquement, le Duc Rascard, entrant en rapport télépathique avec elle, vit ce qu'elle voyait, le visage de son fils ; c'était tout lui en plus jeune, sauf que les cheveux d'Alaric étaient bouclés et d'un roux flamboyant. Les traits juvéniles

étaient crispés de douleur et le devant de sa chemise couvert de sang. Erminie était livide.

— Il est vivant. Mais sa blessure est plus grave que celle de Markos, dit-elle. Avec beaucoup de repos, Markos pourra se remettre ; mais Alaric... l'hémorragie des poumons continue. Il respire à peine... il n'a pas encore repris connaissance.

— Peux-tu établir le contact avec lui ? Est-il possible de le guérir à cette distance ? demanda le duc, pensant à ce qu'elle avait fait pour Markos.

Elle soupira, les yeux pleins de larmes.

— Hélas non, mon Oncle ; je voudrais bien le pouvoir, mais même la Gardienne de Tramontana ne peut pas guérir de si loin.

— Peux-tu quand même le contacter pour lui dire que nous savons où il est et que nous viendrons à son secours, même s'il y va de notre vie ?

— J'ai peur de le déranger, mon Oncle. S'il se réveille et fait un mouvement brusque, il pourrait endommager ses poumons au-delà de tout espoir de guérison.

— Pourtant, s'il se réveille seul, aux mains de ses ennemis, cela ne pourrait-il pas le tuer de désespoir ?

— Vous avez raison. Je vais essayer de contacter son esprit sans l'éveiller, dit Erminie.

Le duc enfouit son visage dans ses mains, essayant de voir mentalement ce qu'elle voyait, le visage de son fils, pâle et crispé de souffrance. Il n'était pas entraîné aux arts de la guérison, mais il lui semblait voir sur le jeune visage les signes avant-coureurs de la mort. Il sentait le visage d'Erminie, tendu et anxieux, et entendit aussi, dans son esprit, le message qu'elle essayait d'instiller au niveau le plus profond de la conscience d'Alaric.

*Ne crains rien ; nous sommes avec toi. Dors pour te guérir...* répétant sans relâche les paroles apaisantes, essayant de lui communiquer amour et réconfort.

Rascard fut profondément touché de l'intimité qu'il sentit dans l'esprit d'Erminie. *Je ne savais pas qu'elle l'aimait à ce point ; je croyais qu'ils s'aimaient simplement en frère et sœur,*

*comme des enfants élevés ensemble ; maintenant, je sais que c'est autre chose.*

Peu à peu, il remarqua que la jeune fille rougissait et sut qu'elle avait entendu ses pensées.

*Je l'aimais déjà quand nous étions petits, mon Oncle. Je ne sais pas si je suis pour lui davantage qu'une sœur adoptive ; mais moi, je l'aime bien au-delà. Vous n'êtes... vous n'êtes pas fâché ?*

S'il avait appris cet amour de toute autre façon, le Duc Rascard aurait en effet été très fâché ; depuis des années, il méditait un grand mariage, peut-être même avec une princesse des basses terres de la Maison des Hastur ; mais maintenant, il ne connaissait plus que ses craintes pour la vie de son fils.

— Quand il reviendra parmi nous, mon enfant, si c'est ce que vous désirez tous deux, cela sera, dit l'austère duc, avec tant de douceur qu'elle ne reconnut pas la voix bourrue qu'elle connaissait si bien.

Ils gardèrent quelques instants le silence, puis, à sa grande joie, Rascard sentit quelqu'un d'autre entrer dans le rapport télépathique et il reconnut le contact ; faible et hésitant, mais très reconnaissable, c'était la présence mentale de son fils Alaric.

*Père... Erminie... est-ce vous ? Où suis-je ? Que s'est-il passé ? Et le pauvre Markos ? Où suis-je ?*

Aussi doucement qu'elle le put, elle l'informa des événements, lui dit qu'il était blessé et captif au Château de Storn.

*Markos ne mourra pas ; repose-toi et guéris vite, mon fils, nous paierons ta rançon, ou nous viendrons te délivrer, dussions-nous mourir dans cette tentative. Ne t'inquiète pas. Sois en paix... paix... paix...*

Brusquement, la douceur apaisante du rapport fut fracassée par une explosion de fureur et l'éclair bleu d'une pierre-étoile, qui le frappa au cœur, comme une attaque physique.

*Tu es là, Rascard, canaille d'espion... que fais-tu dans ma forteresse ?*

Comme s'il avait été là, Rascard vit le visage balafré, les yeux féroces de son ennemi de toujours : Ardrin de Storn, écumant de rage.

*Peux-tu le demander ? Rends-moi mon fils, misérable ! Fixe la rançon, et elle te sera payée jusqu'au dernier sekal, mais touche un seul cheveu de sa tête, et tu me le paieras au centuple !*

*Voilà quarante ans que j'entends ces menaces à chaque lunaison, Rascard, mais tu ne possèdes plus rien que je désire, à part ta misérable personne ; garde ton or, et je te pendrai à côté de ton fils à la plus haute tour du Château de Storn.*

Le premier mouvement de Rascard fut de déchaîner son laran contre l'ennemi ; mais Alaric était entre ses mains. Il répondit, essayant de garder son calme : *Ne me permettras-tu pas de racheter mon fils contre rançon ? Fixes-en le montant, et je paierai sans discuter.*

Il sentit Ardrin de Storn jubiler ; à l'évidence, son ennemi attendait ce moment depuis longtemps.

*Je l'échangerai contre toi,* répondit Ardrin par le canal télépathique. *Viens te rendre demain avant le coucher du soleil, et Alaric – s'il vit encore – ou son cadavre, sera remis à tes gens.*

Rascard savait qu'il aurait dû s'attendre à cette réponse. Mais Alaric était jeune ; il avait lui-même vécu une longue vie. Alaric pouvait se marier, reconstruire le duché et le clan. Il ne lui fallut réfléchir qu'un instant.

*D'accord. Mais seulement s'il est vivant ; s'il meurt entre tes mains, je brûlerai Storn au feuglu.*

*Père, non ! Pas à ce prix !* intervint la voix d'Alaric. *Je ne vivrai pas jusque-là, et je ne veux pas que tu meures pour moi.*

Cette voix fracassa les faibles défenses de son fils. Rascard sentit en lui un brusque afflux de sang qui semblait couler dans ses propres veines, puis, plus rien ; Alaric avait disparu du rapport – mort ou sans connaissance, il ne savait.

À peine troublé par les sanglots étouffés d'Erminie, un silence total régnait dans le jardin d'hiver, soudain rompu par un nouvel accès de rage du Seigneur de Storn.

*Ah, tu m'enlèves ma vengeance, Rascard ! Je ne l'ai pas tué ! Mais si tu veux échanger son cadavre contre ta vie, je jure sur mon honneur que je respecterai notre accord...*

*Ton honneur ? Tu oses parler d'honneur, Storn ?*

*Oui, parce que je ne suis pas un Hammerfell ! Et maintenant, dehors ! Et ne t'avise pas de revenir à Storn – même seulement par la pensée !* ragea Ardrin. *Va-t'en ! Dehors !*

Prostrée, Erminie sanglotait comme l'enfant qu'elle était encore. Rascard d'Hammerfell baissa la tête, assommé, vidé, brisé. Était-ce le prix à payer pour mettre fin à la guerre ?

## CHAPITRE 2

Le deuil dura quarante jours, qui parurent interminables. Le quarante et unième, une caravane s'engagea sur le sentier sinueux montant au Château d'Hammerfell. C'était un parent de la défunte duchesse et sa suite. Le Duc Rascard, plus mal à l'aise qu'il ne voulait l'admettre en présence de ce citoyen distingué, le reçut dans son Grand Hall où il fit servir du vin et un en-cas.

— Excusez la simplicité de cet accueil, dit-il, le faisant asseoir devant la grande cheminée sculptée ornée des armoiries des Hammerfell, mais nous sortons seulement d'un deuil, et nous n'avons pas encore repris notre rythme de vie normal.

— Peu importe, mon cousin, je ne viens pas pour cela, dit Renato Leynier, cousin des basses terres apparenté aux Hastur. Votre deuil est aussi le deuil de notre famille ; Alaric était mon parent. Mais ce n'est pas le seul but de ma visite – je suis venu pour vous redemander ma parente, la *leronis* Erminie.

Renato considéra le duc. S'il s'attendait à voir un vieillard brisé par la mort de son fils et prêt à laisser ses domaines tomber en des mains étrangères, il fut déçu. Soutenu par la rage et l'orgueil, Rascard semblait au contraire plus fort ; et dynamique, parfaitement capable de commander ces armées qu'il avait vues en venant. Sa puissance se manifestait dans ses moindres gestes et paroles ; Rascard d'Hammerfell n'était plus un jeune homme, mais il était loin du vieillard brisé qu'il imaginait jusque-là.

— Mais pourquoi venir la redemander maintenant ? demanda Rascard, qui entendit la question avec un serrement de cœur. Elle est heureuse dans ma maison ; c'est son foyer. Elle constitue mon dernier lien vivant avec mon fils. Je la considère comme ma fille et j'aimerais la garder sous mon toit.



— Ce n'est pas possible, dit Renato. Ce n'est plus une enfant, mais, à près de vingt ans, une jeune femme en âge d'être mariée. Vous n'êtes pas si vieux que ça.

Jusqu'à cet instant, il pensait en effet que Rascard d'Hammerfell était assez âgé pour qu'Erminie n'ait pas besoin d'un chaperon.

— Il serait scandaleux que vous viviez seuls sous le même toit, termina-t-il.

— Personne ne peut avoir l'esprit plus mal tourné qu'un homme vertueux, si ce n'est une femme vertueuse, dit Rascard indigné, le visage congestionné de colère.

À la vérité, cette idée ne lui était jamais venue.

— Elle a été la compagne de jeux de mon fils depuis l'enfance, et durant toutes les années qu'elle a passées ici, il n'y a jamais eu pénurie de chaperons, duègnes et gouvernantes. Je crois que nous n'avons jamais été seuls plus de deux fois dans la même pièce, à part le jour où elle m'a annoncé la mort tragique de mon fils, et alors, croyez-moi, nous avions tous les deux autre chose en tête.

— Je n'en doute pas, dit suavement Renato, mais il n'empêche qu'Erminie est en âge d'être mariée, et tant qu'elle sera sous votre toit, quelque innocemment que ce soit, elle ne pourra pas trouver un époux de son rang. À moins que vous n'ayez l'intention de la mésallier en la donnant à un écuyer ou à un serviteur.

— Absolument pas, rétorqua le duc. S'il avait vécu, mon fils l'aurait épousée.

Un silence embarrassé suivit. Mais Renato revint à la charge.

— Plût au ciel qu'il en ait été ainsi. Mais, sauf le respect que je dois à votre fils, elle ne peut pas épouser un mort, dit Renato, et c'est pourquoi elle doit rentrer dans sa famille.

Rascard sentit les larmes lui monter aux yeux, ces larmes que, jusqu'ici, il n'avait pas versées par orgueil. Il regarda ses armoiries sur la cheminée et ne put dissimuler plus longtemps son amertume et son chagrin.

— Maintenant, je suis vraiment seul, car je n'ai plus aucun autre parent ; ces Storn triomphent, car il n'est plus femme ou

homme vivant du sang d'Hammerfell dans tous les Cent Royaumes.

— Vous n'êtes pas un vieillard, dit Renato, sensible à la terrible solitude qu'il perçut dans la voix de Rascard. Vous pouvez vous remarier et avoir une douzaine d'héritiers.

Rascard savait que Renato avait raison ; pourtant, le cœur lui manquait. Prendre une étrangère dans sa maison, et attendre la naissance d'autres enfants, attendre qu'ils deviennent des hommes, puis risquer de les voir mourir dans cette vendetta interminable... non, il n'était peut-être pas très vieux, mais il était trop vieux pour *ça*.

Pourtant, quelle était l'alternative ? Laisser triompher les Storn, savoir que, lorsqu'ils l'auraient assassiné après son fils, plus personne ne resterait pour le venger... savoir qu'Hammerfell tomberait entre les mains de Storn, et qu'il ne resterait plus trace des Morays d'Hammerfell sur toute l'étendue des Cent Royaumes.

— Eh bien, je vais donc me remarier, dit-il, avec la témérité que donne le désespoir. Quel prix demandez-vous pour la main d'Erminie ?

Renato en resta sans voix.

— Ce n'est pas à *cela* que je pensais, Seigneur. Elle n'est pas de votre rang, et elle a été simple *leronis* dans votre maison. Ce ne serait pas convenable.

— Puisque j'avais l'intention de la marier à mon propre fils, comment pouvoir prétendre qu'elle n'est pas assez noble ? Si je la méprisais, je n'aurais pas pensé à un tel mariage, insista Rascard.

— Mais Seigneur...

— Elle est en âge de porter des enfants, et je n'ai aucune raison de penser qu'elle n'est pas vertueuse. Autrefois, j'espérais qu'une épouse de grande maison me vaudrait de grandes alliances ; mais où sont-ils tous, maintenant que mon fils repose dans sa tombe ? À ce stade, je souhaite seulement trouver une femme jeune et en bonne santé, et j'ai l'habitude de la voir dans la maison. Elle me conviendra mieux que la plupart ; et je n'aurais pas à me plier aux façons d'une étrangère. Citez le prix

que vous voulez pour m'accorder sa main ; je donnerai à ses parents tout ce qui est d'usage dans des limites raisonnables.

Le Seigneur Renato le regarda avec consternation. Il savait qu'il ne pouvait pas refuser carrément ce mariage sans se faire un formidable ennemi. Hammerfell était un petit royaume, mais Renato réalisait maintenant sa puissance ; les Ducs d'Hammerfell régnaient depuis longtemps dans cette partie du monde.

Il fallait temporiser, en espérant que le duc renoncerait à ce caprice devant les délais et les difficultés.

— Eh bien, dit-il enfin, si tel est votre souhait, je vais envoyer un message à ses tuteurs afin de leur demander leur consentement à ce mariage. Il pourrait se présenter des difficultés ; elle a peut-être été fiancée dans son enfance, ou quelque chose de la sorte.

— Ses tuteurs ? Pourquoi pas ses parents ?

— Elle n'en a plus, Seigneur, et c'est pourquoi, quand ma cousine Ellendara, votre épouse, a désiré une compagne de son sang pour Alaric quand il était petit, Erminie fut envoyée ici, car il fallait lui trouver un foyer. Vous n'avez pas oublié qu'Ellendara était une *leronis* formée à Arilinn, et qu'elle désirait, puisqu'elle n'avait pas de fille, transmettre son savoir à Erminie.

— Alors, je ne vois pas où est la difficulté, puisqu'elle n'a pas de parents, remarqua le duc. Y a-t-il un mystère ou un scandale dans sa filiation ?

— Absolument aucun ; sa mère, Lorna, était ma propre sœur, et son père, Darran Tyall, était mon écuyer et garde des Hastur. Elle est née hors *catanas*, c'est vrai. Ses parents étaient fiancés depuis l'âge de douze ans, et quand Darran fut tué sur la frontière, ma sœur est devenue folle de douleur. Peu après, nous avons constaté qu'elle portait un enfant de lui. Erminie est née dans les bras de ma femme, et nous l'avons tous chérie.

C'est pourquoi Ellendara l'a accueillie si volontiers dans sa maison.

— Elle est donc votre nièce, dit Rascard. Sa mère vit-elle encore ?

— Non. Lorna a survécu moins d'un an à son promis.

— Alors, il semble que vous soyez son plus proche parent, et donc son tuteur également. Et cette histoire de permission à demander à d'« autres » n'est qu'un subterfuge pour faire obstacle à ma demande, dit Rascard, se levant avec colère. Quelle objection avez-vous à mon mariage avec Erminie, alors que j'étais assez bon pour votre cousine, mon épouse ?

— Je vais vous le dire franchement, dit Renato, quelque peu décontenancé. Cette vendetta avec Storn a pris des proportions inquiétantes ; elle me déplaisait autrefois, et me déplaît encore plus aujourd'hui. Je n'accepterais plus de marier une parente dans un clan si engagé dans la guerre.

Il vit Rascard serrer les dents et poursuivit :

— Je connais les coutumes des montagnes. J'ai regretté qu'Ellendara soit mêlée à ces hostilités, et je ne souhaite pas y mêler d'autres femmes de ma famille. Quand Erminie n'était qu'une invitée chez vous, je me disais que cela ne me regardait pas ; mais le mariage est une autre affaire. Et de plus, elle est trop jeune pour vous. Je n'aimerais pas marier une si jeune fille à un homme en âge d'être son père ou davantage... Mais qu'elle décide par elle-même. Si elle n'a pas d'objections, je m'inclinerai. Mais j'aimerais mieux la marier dans une maison moins guerrière.

— Alors, envoyez-la chercher et posez-lui la question, dit le Duc Rascard.

— Mais pas en votre présence, dit Renato. Elle pourrait hésiter à dire le fond de sa pensée devant son bienfaiteur et ami.

— Comme vous voudrez, dit le duc.

Appelant un serviteur, il poursuivit :

— Demandez à *damisela* Erminie de vouloir bien recevoir son Oncle Renato au jardin d'hiver, dit-il, avec un regard glacial.

Et, enfilant le couloir derrière le serviteur, Renato imaginait mal comment une jeune fille pourrait vouloir épouser cet irascible seigneur sur le retour. Il était certain qu'elle le suivrait avec joie dans les basses terres.

Rascard regarda Erminie descendre le corridor menant au jardin d'hiver pour recevoir son oncle. Il la considéra avec beaucoup de tendresse, et, pour la première fois, il vit en elle, non l'enfant qui était depuis si longtemps la compagne de jeux

de son fils, mais une jeune femme, belle et désirable. Jusque-là, il envisageait le mariage comme une nécessité inéluctable ; maintenant, il réalisait pour la première fois que cette situation ne serait pas sans avantages.

Ils revinrent dans le Grand Hall au bout d'un moment. Renato fronçait les sourcils, l'air furieux, mais à la rougeur d'Erminie et au petit sourire timide qu'elle adressa à Rascard derrière le dos de son oncle, le duc comprit qu'elle avait agréé sa demande, et cela lui fit chaud au cœur.

— Acceptes-tu d'être ma femme, Erminie ? demanda-t-il avec une grande tendresse.

— Cette petite est folle, gronda Renato. Je lui ai dit que je lui trouverais un mari mieux assorti.

— Pourquoi pensez-vous pouvoir me trouver un époux qui me conviendrait mieux ? demanda Erminie en souriant.

Elle sourit à Rascard, et, pour la première fois depuis qu'il avait vu le visage de son fils mort dans la pierre-étoile, le duc sentit un rayon de lumière pénétrer le noir linceul de son désespoir.

— Si tu acceptes d'être ma femme, *chiya*, j'essaierai de te rendre heureuse, dit-il doucement.

— Je sais, dit la jeune fille, pressant doucement sa main.

— Erminie, tu peux trouver mieux, dit Renato, s'efforçant de garder son calme. Veux-tu vraiment épouser cet homme tellement plus âgé que toi ? Ton père était plus jeune que lui quand il est mort ; il est plus vieux que moi. Est-ce vraiment ce que tu veux ? Réfléchis, ma fille ! Tu as une liberté de choix qu'on offre à peu de jeunes filles. Personne ne te demande de te marier dans la maison d'Hammerfell.

Erminie prit la main du duc et dit :

— Oncle Renato, ma famille et ma maison sont ici ; j'y vis depuis mon enfance, et je ne désire pas retourner vivre de la charité de parents qui sont devenus des étrangers pour moi.

— Tu es une sotte, Erminie, dit Renato. Désires-tu aussi voir tes enfants tués dans cette vendetta démentielle ?

— J'avoue que je préférerais vivre en paix, dit-elle avec une gravité soudaine. Mais n'est-ce pas le désir de tout le monde ?

Et le duc, saisi d'une émotion plus forte que l'orgueil, dit :

— Si tu veux, Erminie, j’irai même jusqu’à demander la paix au Seigneur Storn.

Elle baissa les yeux sur ses mains, pensive, et répondit :

— J’aspire à la paix, c’est vrai. Mais c’est le Seigneur Storn qui a refusé de rendre le corps de votre fils ; je ne veux pas vous voir humilié devant lui, mon futur mari, je ne veux pas vous voir le supplier de nous accorder la paix à ses termes.

— Un compromis, alors, dit Rascard. Je lui enverrai une ambassade, lui demandant poliment de me rendre le corps de mon fils pour qu’on l’enterre décemment, et s’il accepte, nous pourrons conclure une paix honorable ; s’il refuse, ce sera la guerre à jamais.

— À jamais ? dit Erminie, effrayée.

Puis elle soupira et ajouta :

— Qu’il en soit ainsi ; nous nous réglerons sur sa réponse.

Renato fronça les sourcils.

— Je réalise maintenant que vous êtes *tous les deux* des imbéciles incorrigibles, dit-il. Si vous désiriez sincèrement la paix vous arriveriez à surmonter cet orgueil qui menace d’anéantir à la fois Storn et Hammerfell et de transformer vos châteaux en nids d’aigles déserts où rôdent les bandits !

Rascard frissonna, car il y avait quelque chose de prophétique dans les paroles de Renato, et, levant les yeux vers le haut plafond du Hall, il eut un instant l’impression de voir la ruine déserte qui avait été autrefois le fier donjon d’Hammerfell. Mais lorsque Renato demanda :

— Ne pouvez-vous donc pas surmonter votre maudit orgueil ? Rascard se hérissa, et Erminie elle-même se redressa avec un soupçon d’arrogance.

— Pourquoi est-ce mon mari qui devrait surmonter son orgueil ? demanda-t-elle en un brusque accès de colère. Pourquoi pas Storn, puisqu’il a triomphé et presque annihilé notre clan ? N’est-ce pas au vainqueur à se montrer magnanime ?

— Vous avez raison, dit Renato, mais ce n’est pas cela qui mettra fin à cette vendetta. L’un de vous doit sacrifier son orgueil.

— Peut-être, dit Rascard, mais pourquoi faut-il que ce soit moi ?

Renato haussa les épaules et s'approcha de la fenêtre.

— Erminie, tu as fait ton lit, dit-il avec un geste résigné. Et tu as ma permission de t'y coucher. Epousez-la, mon cousin, vous allez bien ensemble, et grand bien vous fasse.

— Puis-je interpréter cela comme une bénédiction ? demanda Rascard avec un sourire ironique.

— Prenez ça comme une bénédiction, une malédiction ou ce que vous voudrez, dit Renato avec colère.

Puis, rassemblant ses affaires, il sortit sans cérémonie.

Rascard entoura de son bras les épaules d'Erminie et éclata de rire.

— Il était tellement furieux qu'il a oublié de me demander le prix de la mariée, dit-il. J'ai peur que tu ne te sois aliéné ta parenté en acceptant de m'épouser, Erminie.

— Ce genre de parenté, j'aime mieux la voir aliénée qu'amicale, dit-elle en souriant. Au moins, cela nous épargnera bien des visites familiales importunes.

— Dans la mesure où il reste pour jouer son rôle de tuteur à notre mariage, il peut bien aller où il veut – en enfer si Zandru veut bien de lui, et puissent tous ses démons prendre plus de plaisir que nous en sa compagnie, acquiesça Rascard.

## CHAPITRE 3

Le mariage du Duc Rascard et d'Erminie Leynier fut célébré au Solstice d'Été, en présence de la noblesse montagnarde, car les parents de la mariée avaient refusé d'y assister, à part une demi-douzaine d'écuyers du Seigneur Renato, pour signifier qu'Erminie se mariait avec son consentement. C'était le minimum permettant d'éviter le scandale, mais, à l'évidence, Renato s'acquittait de ce devoir à contrecœur, et la nouvelle Duchesse d'Hammerfell reçut peu de cadeaux de sa famille. Pour compenser cette mesquinerie, le duc vieillissant fit présent à sa jeune femme de tous les bijoux légendaires du duché. Quelques parents éloignés des Hammerfell assistaient aussi à la cérémonie, l'air sombre et renfrogné, car ils avaient espéré, en l'absence d'un héritier ou d'un proche parent, que le titre et les terres du duc reviendraient à l'un d'entre eux ; ce nouveau mariage avec une jeune femme dont on pouvait attendre qu'elle lui donnât des enfants, mettait fin à leurs espérances.

— Courage ! dit l'un des invités à un autre. Cela ne veut rien dire. Rascard n'est plus un jeune homme, et ce mariage sera peut-être stérile.

— Ça m'étonnerait, répliqua l'autre, cynique. Rascard fait plus vieux que son âge depuis la mort de son fils ; mais il est dans la force de l'âge et n'a pas plus de quarante-cinq ans. Et d'ailleurs, vous connaissez le dicton : « Un mari de quarante ans peut ne pas devenir père, mais un mari de cinquante le devient à coup sûr. »

Il ricana puis ajouta :

— C'est quand même dommage pour la fille. Elle est jeune et vigoureuse, et elle méritait mieux. J'aurais presque envie de



solliciter un poste au château pour la consoler pendant les longues nuits d'hiver.

— Je doute que vous ayez beaucoup de succès, répondit le premier. Elle semble vertueuse, et sincèrement amoureuse de son vieux barbon.

— En tant que père – je n'en doute pas, rétorqua le deuxième. Mais en tant que mari ?

Toutes les conversations étaient sur ce modèle, et Erminie, qui était une puissante télépathe, et dont les barrières mentales n'étaient pas adaptées à une assistance aussi nombreuse, devait écouter tout cela sans faire mine d'avoir entendu. Elle eut du mal à contenir son indignation. Le jour de son mariage ! Quand vint le moment où les femmes devaient l'entraîner vers la chambre nuptiale – il n'y avait que ses servantes, car aucune de ses tantes et cousines n'avait pris la peine de faire le long voyage – elle était au bord des larmes et n'eut pas le cœur à feindre de protester et se débattre tandis qu'on l'emmenait, tout en sachant qu'on pouvait ainsi l'accuser de manquer de pudeur.

C'était l'été, mais la chambre parut froide à Erminie quand on la déshabilla pour la cérémonie du lit (coutume traditionnelle, par laquelle les femmes s'assuraient que la mariée était saine et vigoureuse, et dépourvue de toute difformité) avant de la revêtir de la chemise de nuit. Erminie frissonna, s'efforçant de refouler ses larmes – elle ne voulait pas que Rascard puisse penser qu'elle partageait sa couche à contrecœur. Malgré son air austère, il était bon, elle le savait. Quoi qu'en pensent ses parents, c'était pour elle un bon mariage ; le titre de Duchesse d'Hammerfell n'était pas à dédaigner. Elle aurait dû se marier tôt ou tard, et elle préférerait épouser un homme sur le retour dont elle savait qu'il serait au moins gentil avec elle, qu'un parfait étranger, quelque jeune et beau qu'il pût être. Le soir de leurs noces, bien des jeunes épousées s'étaient retrouvées seules, entre les bras d'un homme qu'elles voyaient pour la première fois – et elle était très heureuse que cette épreuve lui soit épargnée.

Les bijoux d'Hammerfell étaient froids et durs contre sa peau ; elle aurait bien voulu les enlever, mais une servante l'en empêcha.

— Le duc penserait que vous dédaignez ses présents, lui dit-elle. Il faut les porter au moins ce soir.

Elle conserva donc les pierres lourdes et froides qui lui entraient dans les chairs, se demandant jusqu'à quand il faudrait les supporter. Ses femmes lui donnèrent un gobelet de vin, qu'elle but avec reconnaissance. La longueur de la fête l'avait fatiguée, et les conversations l'avaient écoeurée. Elle n'avait presque rien pu avaler au banquet. Le vin la réchauffa et lui redonna des couleurs ; et quand le Duc Rascard fut introduit dans la chambre, en longue robe de nuit bordée de fourrure (Erminie se demanda pourquoi la coutume n'exigeait pas que le marié expose sa nudité, pour montrer à la famille de la mariée qu'il était dépourvu de difformités), il la vit assise dans le grand lit à colonnes, ses jolies joues délicatement colorées de rose, ses formes juvéniles dessinées par la mince chemise, ses cheveux de cuivre cascadeant sur ses seins. Il ne l'avait jamais vue avec les cheveux dénoués, toujours avec les tresses austères qu'elle portait tout le jour ; ainsi coiffée, elle avait l'air si jeune et innocente que le cœur de Rascard battit plus fort dans sa poitrine.

Comme les serviteurs sortaient avec des gestes obscènes, le duc en retint un.

— Va dans mon cabinet, Ruyven, et rapporte-moi le panier que tu y trouveras, dit-il.

Et quand l'homme reparut, un grand panier dans les bras, il lui dit :

— Pose-le là. Oui, au pied du lit. Et maintenant, laisse-nous.

— Bonne nuit, Seigneur, Dame Erminie, et je vous souhaite beaucoup de bonheur, dit-il avec un grand sourire avant de se retirer.

Erminie lorgna avec curiosité le grand panier couvert d'un morceau de lainage.

— Voici mon vrai cadeau de mariage, ma chérie, dit doucement Rascard. Je sais que tu n'aimes guère les bijoux, alors, je t'ai trouvé un cadeau personnel qui, je l'espère, te plaira davantage.

Erminie se sentit rougir.

— Seigneur, n'allez pas croire que je suis une ingrate — c'est seulement que je n'ai pas l'habitude de porter des bijoux, et ceux-ci sont si lourds... je ne voudrais pas vous déplaire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Me déplaire ? dit-il, la prenant doucement par les épaules. Crois-tu que je veux être aimé pour les bijoux que je te donne, mon enfant ? Je suis flatté que tu fasses plus de cas de ton mari que de son cadeau de mariage. Alors, ôtons-les.

Il ouvrit en riant les gros fermoirs retenant les colliers et bracelets d'émeraude, et quand ils furent tous en tas sur la table de nuit, il dit :

— Et maintenant, ouvriras-tu mon autre cadeau ?

Erminie se redressa et attira le panier avec empressement. Elle ôta la couverture, et, avec un petit cri ravi, elle en sortit une grosse boule de fourrure.

— Comme il est mignon, s'écria-t-elle, serrant le chiot sur son cœur. Oh, merci !

— Je suis content qu'il te plaise, ma chérie, dit Rascard en souriant.

Lui jetant ses bras autour du cou, elle l'embrassa impulsivement.

— A-t-il un nom, mon Seigneur Duc ?

— Non, j'ai pensé que tu aimerais le baptiser toi-même. Mais moi, j'en ai un, et il faut t'en servir, ma chérie.

— Alors... Rascard... je vous remercie, dit-elle timidement. Puis-je l'appeler Bijou ce petit chien, car je l'aime mieux que tous les bijoux que vous pourriez me donner ?

— Cette petite chienne, rectifia Rascard. Je t'ai choisi une femelle ; elles sont plus douces et dociles dans une maison. J'ai pensé que tu aimerais avoir une bête qui reste près de toi et te tienne compagnie, et un mâle serait toujours dehors en train de battre la campagne.

— Elle est adorable, et le nom de Bijou convient mieux à une femelle qu'à un mâle, dit Erminie, embrassant le chiot endormi, au poil luisant presque de la même couleur que les cheveux d'Erminie. Elle sera le plus cher de mes bijoux, et aussi mon bébé jusqu'à ce que j'en ai un à moi.

Elle berça le chiot dans ses bras en lui roucoulant des mots tendres, sous le regard attendri de Rascard qui pensait : *Oui, elle sera une bonne mère pour mes enfants ; elle est douce et aimante avec les petits.*

Il mit le chiot dans le lit avec eux, et elle se blottit tendrement dans ses bras.

L'été fut bientôt passé, et la neige reparut dans les cols entourant Hammerfell. De chiot maladroit et pataud, tout en pattes et en oreilles, Bijou grandit pour devenir une chienne mince et distinguée, constante compagne de la duchesse dans ses activités journalières. De plus en plus confiante en ses capacités à remplir les devoirs de sa nouvelle position, et assurée d'avoir fait un mariage heureux, Erminie embellissait ; et si, parfois, elle pleurait encore le jeune compagnon de jeux qui aurait dû être son mari, elle le faisait en secret, sachant que son mari le pleurait tout autant.

Un matin, comme elle le conviait au petit déjeuner qu'ils prenaient toujours ensemble dans une pièce surplombant la vallée, Rascard, regardant des hauteurs lui dit :

— Ma chérie, tes yeux sont meilleurs que les miens. Qu'est-ce que j'aperçois tout en bas ?

Elle s'approcha et regarda les pics neigeux où un petit groupe montait péniblement un sentier couvert de glace.

— Il y a des cavaliers, six ou huit, et ils portent une bannière noir et blanc – mais je ne peux pas lire la devise.

Ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'elle avait la prémonition d'un danger imminent ; et dès qu'elle se tut, son mari dit avec une certaine agitation :

— Storn ne s'est guère manifesté depuis notre mariage, mon amour.

— Pensais-tu qu'il allait venir goûter au gâteau ou nous envoyer un présent ?

— Pas plus que je ne pense qu'il enverra un gobelet en argent à notre fils pour sa naissance, dit Rascard. Mais je le trouve bien tranquille ; je me demande ce qu'il prépare.

Considérant l'ample robe de grossesse de sa femme, il s'assombrit, inquiet, mais elle, à la mention de son enfant, sourit, paisible et sereine.

— Notre fils arrivera peut-être avec la nouvelle lune, dit-elle contemplant le pâle globe violet dans le ciel matinal. Quant à Storn, la capture d'Alaric fut sa dernière initiative ; il pense peut-être que c'est à toi de jouer maintenant. Ou peut-être qu'il est fatigué de cette vendetta.

— S'il désirait la paix, il n'avait qu'à nous rendre le corps d'Alaric, dit Rascard. Il n'y a aucune gloire à se venger d'un mort, et Storn le sait aussi bien que moi. Quant à être fatigué de la guerre, je crois qu'il le sera quand les fruits pousseront dans la glace du Mur autour du Monde.

Bien que partageant ses vues, Erminie se détourna de son mari ; malgré sa bonté constante envers elle, il lui faisait toujours un peu peur quand il se mettait en colère.

— Le moment est-il venu de convoquer la sage-femme au château ? demanda-t-il.

— Ne t'inquiète pas de cela, mon mari ; mes servantes suffiront. La plupart ont eu des enfants et ont aidé à en mettre d'autres au monde.

— Mais c'est ton premier accouchement, et je m'inquiète, ma chérie, dit Rascard, qui avait vu mourir tant de ses proches. Et inutile de protester. Avant le coucher de cette lune, Markos partira pour le Lac du Silence, d'où il ramènera une prêtresse d'Avarra qui prendra soin de toi.

— Très bien, Rascard, si ça te tranquillise. Mais pourquoi envoyer Markos ? Ne peux-tu envoyer un homme plus jeune ?

— Pourquoi tant de tendresse pour Markos, ma chérie ? la taquina-t-il. Suis-je assez malheureux pour avoir un rival sous mon propre toit ?

Erminie savait qu'il plaisantait, mais elle, elle parlait très sérieusement.

— Markos est trop vieux pour se défendre s'il était attaqué dans la montagne, par des bandits ou...

Elle s'interrompit, mais Rascard entendit les mots qu'elle n'avait pas prononcés.

*Ou par nos ennemis de Storn.*

— Très bien, nous ne pouvons pas faire courir un danger à ton chevalier servant, dit Rascard avec entrain. J'enverrai un jeune homme avec lui pour le protéger.

Regardant de nouveau par la fenêtre, il ajouta :

— Arrives-tu maintenant à lire la devise des cavaliers, ma chérie ?

Erminie regarda, et son regard se troubla.

— Je vois maintenant que la bannière n'est pas blanc et noir, mais bleu et argent, aux couleurs des Hastur. Au nom de tous les Dieux, qu'est-ce qui peut bien amener un Seigneur Hastur à Hammerfell ?

— Je ne sais pas, mon amour ; mais nous devons les recevoir comme il convient à leur rang.

— Bien sûr, acquiesça Erminie, courant à l'office et demandant à ses femmes de tout préparer pour faire honneur aux visiteurs.

Elle était inquiète car, durant toutes les années qu'elle avait passées dans ces montagnes, elle n'avait jamais vu aucun Seigneur Hastur.

Elle avait entendu dire que les Seigneurs Hastur avaient tenté de réunir les Cent Royaumes en un seul royaume gigantesque, sans parler des légendes qui en faisaient des descendants des Dieux. Elle fut donc étonnée à l'entrée du Seigneur Hastur, mince et grand, avec des cheveux de cuivre flamboyant, des yeux gris métalliques assez semblables aux siens, et des manières simples et discrètes. Rascard ressemble plus que lui à un descendant des Dieux, se dit-elle.

— Rascard d'Hammerfell est honoré de vous accueillir dans son château, déclara cérémonieusement le duc quand ils furent assis devant un bon feu dans leur petit salon particulier. Je vous présente Dame Erminie, mon épouse. Puis-je savoir le nom de ceux qui m'honorent de leur présence ?

— Je suis Valentin Hastur d'Elhalyn, dit l'homme.

Ma compagne et ma sœur, poursuivit-il, montrant la femme assise près de lui, vêtue d'une robe écarlate, le visage caché sous un long voile, c'est Merelda, Gardienne d'Arilinn.

Erminie s'empourpra et elle dit à la femme :

— Alors, je dois sûrement vous connaître.

— Oui, dit Merelda, rabattant son voile en arrière, et révélant un visage calme et austère. Je vous ai vue dans ma pierre-étoile. C'est d'ailleurs pourquoi nous sommes ici – pour vous rencontrer et peut-être vous ramener à la tour afin d'y recevoir la formation de *leronis*.

— Oh, cela me plairait plus que n'importe quoi ! s'écria étourdiment Erminie. J'ai reçu uniquement la formation que ma mère adoptive, qui était ici duchesse avant moi, a pu me donner...

Soudain, son visage s'allongea.

— Mais, comme vous voyez, je ne peux pas laisser mon mari et... mon bébé qui naîtra bientôt.

Elle avait l'air sincèrement déçue, et le Seigneur Valentin lui sourit avec bonté.

— Votre premier devoir est envers vos enfants, naturellement, dit Merelda. Pourtant, nous avons grand besoin de *leroni* entraînées à la Tour ; nous n'avons jamais assez de télépathes pour couvrir tous les besoins. Après la naissance de vos enfants, peut-être pourriez-vous venir un an ou deux...

Le duc l'interrompit avec colère.

— Ma femme n'est pas une orpheline sans foyer pour qu'on lui offre une situation d'apprentie ! J'ai les moyens de la faire vivre selon son rang sans l'aide des Hastur. Elle n'a pas besoin de servir d'autre homme que moi.

— Je n'en doute pas, dit Valentin, diplomate. Mais nous ne vous demandons pas de donner sans compensation ; cette formation bénéficierait à votre famille et à tout votre clan.

Rascard vit qu'Erminie semblait vraiment très déçue. Se pouvait-il qu'elle fût prête à le quitter pour cette « formation » quelle qu'elle fût ? Irrité, il dit avec brusquerie :

— Ma femme et mon enfant resteront sous mon toit, et c'est mon dernier mot. Puis-je vous servir en quelque autre chose ?

— Peut-être pourriez-vous satisfaire ma curiosité, dit le Seigneur Valentin. Qu'en est-il de cette vendetta avec les gens de Storn ? J'ai entendu dire qu'elle faisait déjà rage au temps de mon arrière-grand-père...

— Et du mien, dit Rascard.

— Pourtant, je n'ai jamais su ce qui l'avait provoquée ni comment elle a commencé. En traversant ces montagnes, j'ai vu des guerriers de Storn en marche, pour un raid, je suppose. Pouvez-vous m'éclairer, Seigneur Duc ?

— Il existe plusieurs versions, mais je ne peux pas garantir laquelle est l'authentique.

— C'est normal, dit Valentin Hastur en riant. Racontez-moi celle que vous croyez la bonne.

— Voilà ce que mon père m'a raconté, commença Rascard, caressant distraitement la tête de Bijou, couchée sur ses genoux. À l'époque de mon grand-père, quand Régis IV occupait le trône des Hastur à Hali, Conn, mon arrière-grand-père, avait demandé en mariage une jeune fille de la maison des Alton, et avait été prévenu qu'elle avait quitté sa famille, avec bagages et chevaux, plus trois chariots contenant ses biens et sa dot. Les semaines passèrent, sans aucune nouvelle, et la jeune fille n'arriva pas à Hammerfell. Au bout de quarante jours, elle se présenta enfin, mais avec un message de Storn, disant qu'il avait pris la fiancée et sa dot, mais que la fille ne lui plaisait pas, il la rendait à Hammerfell avec sa permission pour l'épouser s'il le désirait encore ; mais qu'il gardait la dot pour la peine qu'il avait prise d'essayer la mariée. Et puisque la dame était enceinte de son fils, il le priait de lui renvoyer son enfant avant l'attribution de son prénom, avec une suite appropriée.

— Je ne m'étonne pas que cela ait provoqué une vendetta, dit le Seigneur Valentin.

— Cela aurait pu en rester là, et passer pour la plus mauvaise des plaisanteries, dit Rascard, mais, après la naissance de l'enfant – qui était, paraît-il, le portrait frappant du fils aîné de Storn – mon grand-père lui renvoya l'enfant, en lui facturant les services de la nourrice et de la mule qui la portait. Ce printemps-là, Storn envoya des hommes attaquer Hammerfell, et la guerre n'a plus cessé. Je n'étais qu'un garçon de quinze ans, à peine arrivé à l'âge d'homme, quand les bandits de Storn ont tué mon père, mes deux frères aînés et mon frère cadet qui n'avait que neuf ans. Les Storn m'ont laissé seul au monde, Seigneur, à part ma chère épouse et l'enfant qu'elle porte. Et je les défendrai au prix de ma vie.



— Personne ne pourrait vous le reprocher, dit sombrement Valentin Hastur, et certainement pas moi. Pourtant, j'aimerais bien voir la paix rétablie entre vous avant de mourir.

— Moi aussi, dit Rascard. Malgré tout, j'aurais accepté de faire taire mes griefs envers les Storn, jusqu'au jour où ils ont attaqué mon écuyer et tué mon fils. Je leur aurais pardonné la mort de mes autres parents, mais maintenant, je ne peux plus ; j'aimais trop mon fils.

— Peut-être que vos enfants mettront fin à cette querelle, dit le Seigneur Hastur.

— Peut-être, mais ce ne sera pas pour demain ; mon fils n'est pas encore né, dit le Duc Rascard.

— Les enfants que porte Erminie...

— Les enfants ? l'interrompit Erminie.

— Eh bien, oui, dit la *leronis*. Vous saviez bien que vous portez des jumeaux.

— N... non, je ne le savais pas, balbutia Erminie. Comment le savez-vous ?

— Vous n'avez jamais monitoré une femme enceinte ?

— Non, jamais ; on ne me l'a pas appris. Parfois, j'ai eu l'impression que mon esprit avait touché l'enfant, mais je n'étais pas certaine...

Rascard fronçait les sourcils.

— Des jumeaux ? dit-il, troublé. Alors, dans l'intérêt de tous, j'espère que l'un des deux sera une fille.

— Eh bien, Merelda ? dit Valentin, haussant un sourcil interrogateur.

Elle secoua la tête.

— Désolée, mais vous avez deux fils, répondit-elle. Je croyais – j'étais sûre que vous seriez content ; car c'est toujours bien triste lorsqu'un seul enfant est tout ce qui se dresse entre une ancienne lignée et son extinction.

Mais Erminie était ravie.

— Je vais donner à mon Seigneur non pas un fils, mais deux ! s'écria-t-elle, les yeux brillants. Le savais-tu, mon mari ?

Puis elle vit son front soucieux.

— Cela te déplâit-il, Rascard ?

Rascard se força à sourire.

— Je suis content, bien sûr, ma chérie ; mais des jumeaux provoquent toujours des querelles quant à savoir lequel est l'aîné ou le mieux fait pour gouverner... Et ils auront de grandes chances de devenir des rivaux ou des ennemis acharnés. Or, mes fils devront rester étroitement unis s'ils veulent résister à nos ennemis de Storn.

Voyant la consternation d'Erminie, il ajouta :

— Mais que cela ne gâche pas ta joie. Nous trouverons le moyen d'éviter ce danger, j'en suis sûr.

— Je regrette que vous ne laissiez pas votre Dame venir séjourner parmi nous quelque temps ; Arilinn possède un célèbre collège de sages-femmes. Elle pourrait accoucher en toute sécurité, et nous veillerions à ce que les jumeaux reçoivent les soins les plus attentifs.

— Je suis désolé, mais je ne peux pas même envisager cette proposition. Mes fils doivent naître sous leur propre toit.

— Alors, nous n'avons rien à ajouter, dit le Seigneur Valentin, se levant pour prendre congé.

Le Duc Rascard tenta de les retenir, proposant même de donner un banquet en leur honneur, mais ils refusèrent poliment et ils se séparèrent, avec de grandes protestations d'estime de part et d'autre.

Tandis qu'ils s'éloignaient d'Hammerfell, Rascard remarqua qu'Erminie avait l'air peiné.

— Tu ne voulais quand même pas me laisser seul, ma chérie, ou mettre tes fils au monde parmi des étrangers ?

— Non, bien sûr que non, dit-elle. Mais...

— Ah, je savais qu'il y avait un « mais », dit le duc.

Qu'est-ce qui pourrait te pousser à t'éloigner de moi, ma chérie ? As-tu quelque chose à me reprocher ?

— Non, tu as été le mari le plus gentil qu'on puisse imaginer, dit Erminie. Néanmoins, l'idée de compléter ma formation de *leronis* était tentante. J'ai tout à fait conscience que mon *laran* a des possibilités que je n'imagine même pas.

— Tu en sais beaucoup plus dans ce domaine que moi ou quiconque à l'intérieur des frontières d'Hammerfell, dit Rascard. Cela ne te suffit pas ?

— Je ne suis pas insatisfaite, dit Erminie, mais il y a tant d'autres connaissances à acquérir... cela, je l'ai appris de la pierre-étoile elle-même – et je me trouve ignorante par comparaison avec ce que je pourrais devenir. Par comparaison avec la *Ieronis* Merelda, par exemple, si savante et si sage...

— Je n'ai aucun besoin d'une femme savante, et tu me conviens parfaitement comme tu es, dit Rascard, l'embrassant tendrement.

Elle n'en parla plus. Avec son mari et ses enfants à naître, elle était heureuse, du moins, pour le moment.

## CHAPITRE 4

La lune violette disparut, puis reparut, et, trois jours après la pleine lune, Erminie d'Hammerfell se coucha et, comme la *leronis* l'avait prophétisé, donna le jour à deux jumeaux, qui se ressemblaient comme deux pois de la même cosse, frêles bébés rouges et braillards au crâne couvert d'épais cheveux noirs.

— Des cheveux noirs, dit Erminie, fronçant les sourcils. J'espérais qu'au moins l'un de nos fils hériterait du *laran* de notre famille.

— D'après ce que je sais des télépathes, dit Rascard, nous – et eux – seront plus heureux sans. Et d'ailleurs, il n'y a pas beaucoup de *laran* dans ma lignée.

— L'un peut encore être roux, et peut-être même tous les deux, dit la sage-femme se penchant sur les berceaux. Quand un bébé naît avec une chevelure si abondante, il n'est pas rare qu'elle tombe et que les cheveux repoussent blonds ou roux.

— Vraiment ? dit Erminie.

Puis elle se tut, pensive, et reprit :

— Oui, la meilleure amie de ma mère m'a dit un jour que je suis née avec des cheveux noirs, et qu'ils étaient tombés et avaient repoussé roux.

— Eh bien, nous verrons, dit Rascard, se penchant pour embrasser sa femme. Merci pour ce merveilleux cadeau, ma chérie. Comment les nommerons-nous ?

— C'est à toi de choisir, mon mari, dit Erminie. Veux-tu donner à l'un d'eux le nom de ton fils mort des mains de Storn ?

— Alaric ? Non. Ce serait de mauvais augure de donner à mon fils le nom d'un mort, dit Rascard. Je vais chercher dans les archives d'Hammerfell, et je leur donnerai les noms de ceux de nos ancêtres qui ont vécu les plus vieux.

Le soir, il revint la voir dans sa chambre, couchée dans son grand lit entre les deux bébés, Bijou, maintenant devenus une très grosse chienne, couchée au pied en travers.

— Pourquoi as-tu attaché un ruban rouge autour du poignet de l'un et pas de l'autre ? demanda le Duc Rascard.

— C'est moi qui l'ai fait, dit la sage-femme. Ce petit homme est l'aîné de près de vingt minutes ; il est né sur le dernier coup de midi, tandis que son paresseux de frère a attendu encore un bon quart d'heure.

— Très bonne idée, dit Rascard. Mais un ruban peut tomber ou se perdre. Faites venir Markos.

Et quand le vieil écuyer entra dans la chambre, s'inclinant devant son seigneur et sa dame, le duc ajouta :

— Prends mon fils aîné – le petit duc, mon héritier – celui qui a le bracelet de ruban rouge – et marque-le de sorte qu'on ne puisse jamais le confondre avec son frère.

Markos prit le bébé dans ses bras.

— Qu'est-ce que vous allez lui faire ? demanda Erminie, inquiète.

— Je ne lui ferai pas mal, Dame Erminie ; pas plus de quelques instants. Je vais lui tatouer sur la peau la marque des Hammerfell et vous le rendre. Ça ne prendra pas plus d'une ou deux minutes, dit le vieillard, emportant le bébé chaudement emmailloté, malgré les protestations de sa mère.

Il le rapporta bientôt, et, dépliant la couverture, montra la petite épaule tatouée du marteau du Duché d'Hammerfell.

— Il s'appellera Alastair, dit Rascard, comme mon défunt père ; et l'autre se nommera Conn, comme mon arrière-grand-père, qui a vu le commencement de la vendetta contre Storn. Si tu n'as pas d'objections, ma chérie ?

Le bébé dormait d'un sommeil agité, et s'éveilla en hurlant, furieux et congestionné.

— Vous lui avez fait mal ! dit Erminie, d'un ton accusateur.

— Pas beaucoup, et pas longtemps, dit Markos en riant. Et c'est un bien faible prix à payer pour le droit d'aînesse et l'héritage d'Hammerfell.

— Au diable Hammerfell et l'héritage, dit Erminie, furieuse. Viens, mon mignon, viens avec Maman, et personne ne te fera bobo plus jamais.

Au même instant, Conn se réveilla dans son berceau et se mit à hurler, comme en écho aux cris d'Alastair. Rascard prit dans ses bras son cadet qui gigotait avec fureur dans ses couvertures, et remarqua avec surprise qu'il griffait frénétiquement son épaule gauche, pourtant sans tatouage, et que Conn n'avait pas plus tôt commencé à crier qu'Alastair s'endormait dans les bras d'Erminie.

Au cours des jours suivants, Erminie remarqua plus d'une fois que, chaque fois qu'Alastair pleurait, Conn se réveillait en pleurant ; mais, même lorsque Conn se piquait cruellement à une épingle de ses couches, Alastair continuait à dormir paisiblement. Elle se rappela alors ce qu'on disait dans sa famille, à savoir que chez des jumeaux issus d'une famille de télépathes, l'un avait toujours des dons psychiques plus développés que l'autre. À l'évidence Conn avait plus de *laran* que son frère, et elle passait plus de temps à le bercer dans ses bras et à le consoler. S'il ressentait ses douleurs plus celles de son frère, il avait besoin de plus de tendresse et d'amour. Ainsi, pendant les premiers mois de sa vie, Conn devint le préféré de sa mère, tandis qu'Alastair était le préféré de son père, d'abord parce qu'il était son héritier, et aussi parce qu'il était moins geignard et plus souriant.

C'étaient de beaux enfants pleins de santé, qui poussaient comme de petits chiots ; ils avaient à peine six mois qu'ils commençaient à faire leurs premiers pas dans la maison, parfois s'accrochant à Bijou, leur constante compagne et gardienne. Alastair marcha quelques jours plus tôt que son frère, mais il en était encore à gazouiller quand Conn émit ses premières syllabes, qui étaient peut-être le nom de sa mère. Et, comme leur sage-femme l'avait prédit, leurs cheveux noirs de nourrissons firent place à une chevelure flamboyante.

Seule leur mère arrivait à les distinguer ; même leur père prenait parfois Conn pour Alastair, mais Erminie ne se trompait jamais.

Ils avaient un an et quelques lunes lorsqu'au soir d'un sombre après-midi, le Duc Rascard fit irruption dans le salon de la duchesse, où elle cousait, entourée de ses femmes, tandis que les enfants jouaient par terre avec leur cheval de bois. Elle leva la tête, surprise.

— Que se passe-t-il ?

— Ne t'inquiète pas trop, ma chérie, dit le duc, mais une bande armée approche du château. J'ai fait sonner l'alarme pour que les fermiers d'alentour viennent se réfugier dans le donjon ; j'ai fait relever le pont-levis. Nous sommes en sécurité, même s'ils nous assiègent pendant toute une saison. Mais nous devons être préparés à tout.

— Les hommes de Storn ? demanda-t-elle, sans crainte apparente.

Mais Conn, qui sentit sans doute quelque chose dans sa voix, lâcha son cheval de bois et se mit à pleurer.

— J'en ai peur, dit Rascard, et Erminie pâlit.

— Les enfants !

— Oui, dit-il, l'embrassant vivement. Emmène-les, comme nous l'avons prévu. Que les Dieux te gardent, ma chérie, jusqu'à ce que nous soyons réunis.

Prenant un jumeau sous chaque bras, elle retourna vivement dans sa chambre où elle mit dans un sac quelques affaires pour les enfants ; elle envoya une servante lui chercher un panier de provisions, puis elle descendit l'escalier en spirale menant à une porte de derrière. Selon leur plan, elle devait, en cas d'attaque, partir immédiatement avec les enfants et traverser la forêt jusqu'au plus proche village où ils seraient en sécurité. Maintenant, elle se dit que c'était peut-être une folie de quitter l'abri de la forteresse pour errer dans les bois ; quoiqu'il arrive, elle serait en sécurité au château ; et en cas de siège, elle serait au moins auprès de son mari.

Mais elle avait promis à Rascard d'appliquer le plan convenu. Si elle ne le suivait pas, Rascard ne la retrouverait peut-être pas et ils risquaient de n'être jamais réunis. Elle eut l'impression que son cœur s'arrêtait ; ce baiser hâtif était-il le dernier qu'elle eût reçu du père de ses enfants ? Conn gémissait, inconsolable ; elle savait qu'il devait recevoir ses craintes, alors

elle s'efforça de les calmer et d'avoir du courage pour trois. Elle les posa par terre, bien emmitouflés dans leur manteau le plus chaud, et, son panier au bras elle les prit tous les deux par la main.

— Venez vite, mes petits, murmura-t-elle, descendant le long escalier en spirale menant à la porte de derrière du château, les jumeaux trébuchant sur leurs petites jambes flageolantes.

Elle poussa le battant qui ne s'était pas ouvert depuis longtemps, mais dont les gonds étaient toujours huilés en vue d'une telle éventualité ; regardant vers la grande cour, elle vit le ciel, rayé de volées de flèches, et quelque part, des flammes qui montaient. Elle aurait voulu retourner sur ses pas, hurlant le nom de son mari, mais elle avait promis.

*Quoi qu'il arrive, ne reviens jamais sur tes pas, mais attends-moi au village. Si je ne t'ai pas rejointe au lever du soleil, c'est que j'aurai péri. Alors, tu devras quitter Hammerfell et chercher refuge à Thendara auprès de tes cousins Hastur, et leur demander justice et vengeance.*

Elle se hâtait, mais elle allait trop vite pour les enfants. D'abord Alastair trébuchait et tomba sur les pavés de la cour ; puis ce fut le tour de Conn ; elle les prit tous les deux dans ses bras et repartit. Quelque chose de gros et soyeux se cogna dans ses jambes, elle étendit la main et faillit éclater en sanglots.

— Bijou ! C'est toi, ma belle ! murmura-t-elle, la voix étranglée par les larmes. Alors, tu viens avec nous, ma chérie.

Elle trébuchait sur quelque chose de mou et faillit tomber ; retrouvant son équilibre dans la pénombre de la cour, elle sentit un cadavre sous ses pieds. Tombée à genoux, elle ne put éviter de voir son visage. Horrifiée, elle s'aperçut que c'était le palefrenier qui conduisait les poneys des enfants ce même après-midi. Il avait la gorge tranchée, et Erminie se mit à pleurer, puis s'arrêta, car Conn s'était mis à sangloter en percevant sa peur.

— Chut, chut, mon petit ; il faut être brave et ne pas pleurer, murmura-t-elle, en lui caressant doucement la tête.

Dans le noir, une voix prononça son nom, si bas qu'elle l'entendit à peine par-dessus les sanglots de l'enfant.

— Dame Erminie...



Elle eut du mal à retenir un cri ; puis, au moment où elle reconnaissait la voix, elle distingua le visage familier du vieux Markos dans l'ombre éclairée par les flammes.

— N'ayez pas peur, ce n'est que moi.

Erminie soupira de soulagement.

— Oh, c'est vous, Dieu merci ! J'avais peur...

Un terrible fracas de maçonnerie qui s'effondre couvrit sa voix. Markos s'approcha.

— Donnez-moi un bébé à porter, dit le vieillard. Impossible de retourner en arrière ; les cours du haut sont en feu.

— Et le duc ? demanda Erminie en tremblant.

— La dernière fois que je l'ai vu, tout allait bien ; il défendait le pont avec une douzaine de ses hommes. Ces misérables l'ont incendié au *feuglu* qui brûle même la pierre !

— Ah, les démons ! gémit Erminie.

— Oui, les démons, grommela le vieillard, regardant sombrement les hauteurs, avant de ramener son attention sur Erminie.

— Je devrais être un train de me battre avec eux, mais Sa Grâce m'envoie pour vous mener au village ; alors, donnez-moi un bébé à porter, nous irons plus vite.

Par-dessus le ronflement des flammes, elle entendit le grincement de quelque énorme engin de siège, et, regardant en arrière, elle le vit, silhouetté contre le ciel, tel l'immense squelette de quelque bête monstrueuse, sa gueule géante crachant des missiles qui explosaient en flamme en plein vol. Les jumeaux se débattaient dans ses bras pour qu'elle les pose à terre, alors, Erminie en donna un à Markos, elle ne savait pas lequel. Il commençait à faire froid, et la pluie rendait le sentier glissant. Serrant son enfant sur son cœur, elle se hâta derrière Markos, silhouette noire à peine visible dans la pénombre. Une fois, elle trébucha sur le chien et lâcha son panier ; il lui fallut le chercher à tâtons, et elle faillit perdre de vue son protecteur. Elle avait envie de lui crier de l'attendre, mais ne voulant pas le retarder, elle continua, trébuchant de l'avant sans faire attention où elle allait. Bientôt, elle fut complètement perdue, gênée par le chien qui se fourrait sans cesse dans ses jambes, et le poids du bébé dans ses bras. Heureusement, elle n'en avait

plus qu'un à porter. Et l'autre était en sûreté, avec le seul homme, à part son mari, en qui elle avait une confiance absolue.

Trébuchant et glissant sur l'herbe et les pierres, elle parvint enfin au bas de la pente, et elle appela doucement :

— Markos !

Pas de réponse.

Elle appela encore, craignant d'élever la voix pour ne pas attirer l'attention des ennemis qui devaient rôder dans la forêt, elle le savait. Au-dessus d'elle, en haut de la montagne, Hammerfell brûlait ; elle voyait les flammes qui en sortaient comme d'un volcan. Rien ne pouvait survivre dans cet enfer. Où était le duc ? Était-il piégé dans le château en feu ? Maintenant, elle reconnut que c'était Alastair qu'elle portait. Où étaient Conn et Markos ? Elle tenta de s'orienter à la lumière terrible de son foyer brûlant au-dessus d'elle. Elle appela encore Markos, très doucement ; mais tout autour d'elle, elle percevait des bruits furtifs, des voix inconnues, et même des rires. Elle ne savait même pas si elle entendait avec ses oreilles ou son *laran*.

— Ha-ha ! Ainsi finit Hammerfell !

— Ils sont tous anéantis !

Paralysée de peur, elle regarda les flammes s'élever de plus en plus haut, le château s'effondrer dans un fracas de fin du monde, puis le brasier retomber peu à peu. Tremblante de terreur, elle s'enfonça en courant dans la forêt, jusqu'au moment où elle ne vit plus le soleil se levant au-dessus des ruines de ce qui avait été la puissante forteresse d'Hammerfell. Elle était seule dans une forêt inconnue, le chien blotti contre ses jambes, l'enfant accroché à son cou. Bijou jappait doucement comme pour la réconforter, se pressant si fort contre elle qu'elle faillit la faire tomber. Erminie s'assit sur un tronc, Bijou se pelotonna contre elle pour la réchauffer, essayant de ne pas regarder les ruines fumantes de ce qui avait été son seul foyer.

Quand la lumière du jour fut assez forte, elle se leva, très lasse, et, serrant dans ses bras l'enfant endormi, entra dans ce qui restait du village au pied de la montagne. Horrifiée, elle réalisa que les hommes de Storn y étaient passés avant elle ; la plupart des chaumières, incendiées, fumaient encore, et les

villageois avaient fui – sauf ceux qui avaient été massacrés. Lasse et désespérée, elle se força à visiter les ruines et les rares maisons restant encore debout, espérant trouver quelqu'un qu'elle connaissait et à qui elle pourrait demander si l'on avait vu Markos avec un enfant dans les bras. Mais personne ne les avait vus. Elle évita soigneusement tous les étrangers – si un partisan de Storn la reconnaissait, elle était sûre d'être tuée sur le champ, et son enfant avec elle. Elle attendit jusqu'à midi, espérant encore que le duc avait échappé au désastre et la rejoindrait ; mais tous les villageois, maintenant sans foyer, qu'elle rencontra dans la forêt, la regardèrent avec tristesse et compassion. Aucun n'avait vu ni le duc, ni un vieillard avec un enfant dans les bras.

Tout le jour elle persévéra dans ses recherches, mais au coucher du soleil, elle comprit que ce qu'elle redoutait le plus était arrivé. Markos avait disparu, mort ou égorgé, ou bien, il l'avait abandonnée pour une raison inconnue ; et comme le duc ne l'avait pas rejointe à l'aube, il devait avoir péri dans la chute du château incendié.

Désespérée et terrorisée à l'approche de la nuit, Erminie se força à s'asseoir ; elle peigna et tressa sa chevelure en désordre, mangea quelques provisions tirées de son panier, donna un peu de pain au chien et à l'enfant affamés. Au moins, elle n'était pas totalement seule ; il lui restait son premier né, qui était maintenant Duc d'Hammerfell – mais où donc était son jumeau ? Son seul soutien, son seul protecteur, c'était sa chienne. Elle s'allongea par terre, enveloppée dans son manteau, blottie contre Bijou pour se réchauffer, et protégeant Alastair endormi dans ses bras. L'hiver était fini, et elle en remercia les Dieux avec ferveur. Elle savait qu'aux premières lueurs de l'aube, elle devait s'orienter avec soin puis s'engager sur la longue route qui la mènerait vers la lointaine cité de Thendara et la Tour où elle avait des cousins. Ce soir-là, Alastair fut bercé par ses sanglots convulsifs.

## CHAPITRE 5

La haute Tour dominait tous les édifices de la cité de Thendara, nichée dans la vallée des Monts de Venza. Contrairement à d'autres Tours construites dans des lieux écartés, la Tour de Thendara n'isolait pas ses habitants – moniteurs, Gardiens, techniciens et mécaniciens – des autres habitants de la ville, mais, comme dans toutes les cités des basses terres, tendait à donner le ton à la vie mondaine.

Les télépathes de la Tour avaient, pour la plupart, des résidences, parfois splendides et très élégantes – dans la cité même. Toutefois, ce n'était pas le cas de la veuve du Duc d'Hammerfell. Erminie avait renoncé à son titre de duchesse pour celui, plus simple (mais encore plus prestigieux dans la société de Thendara) de seconde technicienne de la Tour, et vivait modestement dans une petite maison proche de la rue des Forgerons, et dont le seul luxe consistait en un jardin plein de fleurs, d'herbes et d'arbres fruitiers.

Erminie avait maintenant trente-sept ans, mais elle était toujours mince et vive, avec une chevelure cuivrée plus flamboyante que jamais. Elle vivait seule avec son fils unique ; aucun soupçon de scandale n'avait jamais entaché son nom ni sa réputation. Elle ne voyait presque personne, à part son fils, sa gouvernante, et le grand chien berger qui l'accompagnait partout.

Non parce que la société la fuyait ; c'était plutôt elle qui fuyait le monde. Elle avait été deux fois demandée en mariage, une fois par le Gardien de la Tour, un certain Edric Elhalyn, et, plus récemment, par son cousin Valentin Hastur, celui-là même qui était venu la chercher à Hammerfell voilà bien longtemps. Ce gentilhomme, proche parent des seigneurs Hastur de

Thendara et Carcosa, lui avait pour la première fois proposé le mariage pendant sa deuxième année à la Tour. À l'époque, elle avait refusé, arguant de son récent veuvage. Aujourd'hui, par une belle soirée de l'été finissant, quelque dix-huit ans après son arrivée dans la cité, il venait renouveler sa demande.

Il la trouva assise sur le banc rustique de son jardin, occupée à des travaux d'aiguille. La chienne Bijou, couchée à ses pieds, leva la tête et gronda doucement à son approche.

— Tout doux, ma belle, la gronda-t-elle doucement. Tu devrais pourtant bien connaître mon cousin depuis le temps ; il vient nous voir assez souvent. Couché, Bijou, ajouta-t-elle d'un ton sévère.

Et la chienne se recoucha docilement.

— Je me réjouis que vous ayez une amie si fidèle, puisque vous n'avez aucun autre protecteur, dit Valentin Hastur. Mais si mes vœux se réalisent, elle me connaîtra encore mieux dans quelque temps, ajouta-t-il avec un sourire entendu.

Erminie regarda avec gravité l'homme aux yeux gris et profonds assis près d'elle. Sa chevelure était maintenant rayée de fils d'argent, mais autrement, il n'avait pas changé – c'était toujours le même homme qui lui offrait soutien et affection depuis près de deux décennies. Elle soupira.

— Mon cousin – Val, je vous suis reconnaissante, comme toujours ; mais je crois que vous savez pourquoi je dois continuer à dire non.

— Non. Que le diable m'emporte si je le sais, dit le Seigneur Valentin avec ferveur. Il est impossible que vous portiez encore le deuil du vieux duc, même si c'est ce que vous voulez faire croire.

Bijou se frotta en gémissant contre le genou d'Erminie, réclamant l'attention qu'elle trouvait lui être due. Erminie la caressa distraitement.

— Valentin, vous savez que je vous estime, dit-elle. Et il est vrai que je ne pleure plus Rascard, bien qu'il ait été un bon mari et un père affectueux pour mes enfants. Mais pour l'instant, je ne me sens pas libre de me marier à cause de mon fils.

— Au nom d'Avarra, ma cousine, en quoi cela pourrait-il influencer le sort de votre fils, sinon favorablement, que sa mère

s'allie à la Maison des Hastur ? Supposons qu'il devienne Hastur au lieu d'Hammerfell, ou que je jure de me consacrer à lui faire recouvrer son rang et son héritage ? Que diriez-vous ?

— Quand je suis arrivée à Thendara, vous avez sauvé ma vie et celle de mon enfant.

Valentin écarta ces considérations d'un geste.

— Ce serait bien mal récompenser votre bonté que de vous mêler à cette sanglante vendetta qui n'est toujours pas terminée, répondit Erminie.

— Je n'ai rien fait de plus que ce que je devais à une parente, dit-il. Et c'est moi qui serai toujours votre débiteur, ma cousine. Mais comment pouvez-vous affirmer que cette vieille querelle n'est pas terminée alors qu'il n'existe plus un homme de la lignée d'Hammerfell, à part votre fils, qui n'avait qu'un an quand son père et toute sa maison sont morts dans l'incendie du château ?

— Pourtant, jusqu'à ce que mon fils recouvre son héritage, je ne peux contracter aucune autre alliance, dit Erminie. Quand j'ai épousé son père, j'ai juré de me consacrer à la régénérescence de la lignée d'Hammerfell. Je ne me parjurerai pas, et je n'entraînerai personne avec moi dans cette aventure, dit Erminie, adressant un sourire affectueux à Valentin. Mon cher cousin, je vous dois beaucoup, poursuivit-elle.

En effet, à son arrivée à Thendara, – affamée, sans un sou, en haillons – il l'avait accueillie chez lui, et cela sans compromettre sa réputation. À l'époque, il était marié à une noble dame de la famille MacAran. Ils les avaient nourris et vêtus, elle et son fils, leur avaient trouvé cette maison où ils vivaient toujours, et ils l'avaient choisie pour la Tour qui lui avait donné un rang élevé dans la société de Thendara. Ils se regardaient dans les yeux, tous ces souvenirs très présents entre eux, et ce fut lui qui les baissa le premier.

— Pardonnez-moi, ma chère Erminie, vous ne me devez rien ; je vous l'ai déjà dit et je le pense. S'il y a un débiteur, c'est moi, car, depuis toutes ces années, j'ai joui du privilège de votre amitié. Je me rappelle que ma femme vous aimait beaucoup, elle aussi ; et je crois que ce n'est pas profaner sa mémoire que de vous rechercher en mariage.

— Je l'aimais moi aussi, dit Erminie. Et si je pensais au mariage, je ne pourrais pas trouver mieux que vous, mon cher ami. Il n'est pas facile d'oublier ce que vous avez été pour moi, et aussi pour mon fils. Mais j'ai juré que, tant qu'il ne serait pas restauré...

Valentin Hastur fronça les sourcils et regarda pensivement à travers les branches de l'arbre qui les ombrageait, essayant de mettre de l'ordre dans ses sentiments. Alastair d'Hammerfell était, il le sentait, un jeune bon à rien gâté, indigne de sa haute situation et de la sollicitude de sa mère. Mais comme il était toute sa vie, elle était incapable de voir en lui le moindre défaut, et se raccrochait à lui avec un aveuglement passionné que rien ne pouvait décourager. Et Valentin se dit qu'il avait fait une erreur en lui parlant de son fils ; car Erminie savait que Valentin, malgré sa bonté jamais démentie, n'aimait pas le jeune homme.

L'année précédente, Alastair avait encouru une lourde amende pour avoir, pour la troisième fois, conduit sa calèche à tombeau ouvert à l'intérieur des murailles. Ce délit n'était que trop commun parmi les jeunes gens de son âge, et, malheureusement, ils semblaient mettre tous un point d'honneur à défier les lois destinées à assurer la sécurité pour les déplacements à cheval et en voiture. Ces jeunes dandys, qui se croyaient l'ornement de la société, n'étaient que la honte de leur famille, pensa Valentin ; mais il savait que c'était là l'avis de tous les hommes de son âge. Peut-être qu'il vieillissait.

La chienne remua et leva la tête, et Erminie soupira de soulagement.

— Ce ne peut pas déjà être Alastair ; je n'ai pas entendu son cheval dans la rue. Qui cela peut-il bien être ? Quelqu'un que connaît Bijou, en tout cas...

— C'est votre cousin Edric, dit Valentin Hastur, regardant vers la grille du jardin. Je devrais vous laisser...

— Non, mon cousin ; si c'est Edric, il ne sera question que de métier, vous pouvez en être sûr, et s'il ne veut pas parler devant vous, il n'hésitera pas à vous renvoyer, dit Erminie en riant.

Edric était le Gardien du premier cercle des matrices de la Tour de Thendara, et proche parent d'Erminie et de Valentin.

Edric s'avança à grand pas dans le jardin, et salua Valentin Hastur, civilement, mais froidement.

— Mon cousin, dit-il, cérémonieux.

Erminie lui fit la révérence.

— Bienvenue, mon cousin ; c'est une heure bien étrange pour une visite familiale.

— J'ai un service à vous demander, dit Edric sans perdre de temps à des civilités. Il s'agit en effet d'une affaire de famille. Vous savez, j'en suis sûr, que ma fille Floria séjourne à la Tour de Neskaya, où elle reçoit la formation de monitrice ?

— Oui, je me rappelle. Comment va-t-elle ?

— Très bien, ma cousine, mais il semble qu'il n'y ait pas de poste permanent pour elle à Neskaya, dit Edric. Toutefois, Kendra Leynier est enceinte et retourne chez son mari jusqu'à la naissance de l'enfant, ce qui devrait libérer une place pour Floria dans le troisième cercle de Thendara. Mais, jusqu'à ce que nous en soyons certains, elle doit vivre ici, à Thendara, et, en votre qualité de plus proche parente, je voulais vous demander de la chaperonner en société.

La mère de Floria était morte lorsqu'elle était toute petite, et elle aussi était une proche parente d'Erminie.

— Quel âge a Floria maintenant ? demanda Erminie.

— Dix-sept ans, et bonne à marier, mais elle préfère travailler quelques années à la Tour auparavant, dit Edric.

*Elle a grandi trop vite, pensa Erminie. Il me semble que c'était hier qu'Alastair jouait avec elle dans ce même jardin.*

— J'en serais ravie, dit Erminie.

— Allez-vous au concert de Dom Gavin Delleray ce soir ? demanda Edric.

— Oui, dit Erminie. Dom Gavin est un grand ami de mon fils. Ils ont étudié la musique ensemble, quand Alastair était petit. Je crois que Gavin a toujours exercé une heureuse influence sur lui.

— Alors, vous accepterez peut-être d'y assister dans ma loge – avec Floria ?

— Je le voudrais bien, dit Erminie, mais j'ai moi-même loué une loge pour la saison ; en partie à cause du concert de ce soir. Oh, Edric, poursuivit-elle, d'un ton nostalgique, c'est si dur de



penser qu'elle a déjà dix-sept ans. La dernière fois que je l'ai vue, elle n'en avait que onze et elle était encore en jupe courte, avec des cheveux tout bouclés. Je me rappelle qu'Alastair la taquinait tout le temps – il la poursuivait dans le jardin avec des araignées et des serpents, jusqu'à ce que j'arrête ces sottises en les appelant pour le dîner. Mais même alors, il continuait à la taquiner, lui chipant ses bonbons et ses gâteaux. Ce qui lui a valu bien des fessées de sa nourrice.

— Eh bien, Floria a beaucoup grandi, et je doute que son cousin la reconnaisse, dit Edric. Aujourd'hui, il est difficile de croire qu'elle était autrefois un garçon manqué, mais votre distinction ne peut manquer de lui faire grand bien quand même.

— Je l'espère, dit Erminie. J'étais très jeune à la naissance d'Alastair ; guère plus âgée que Floria ne l'est maintenant. C'est ainsi dans les montagnes, mais je me demande si ce n'est pas une erreur – comment une si jeune fille peut-elle être une mère raisonnable, et les enfants ne souffrent-ils pas du manque de maturité de leur mère ?

— Pas nécessairement, dit Edric. Je trouve que vous avez été une bonne mère, et je n'ai rien à reprocher à Alastair. En fait, quand Floria sera plus âgée...

Il s'interrompt, puis reprit :

— Je vous plaignais seulement d'être accablée d'enfant alors que vous n'étiez vous-même qu'une gamine. Je trouve qu'une jeune fille doit pouvoir être insouciante...

— Oui, je sais, dit Erminie. Ma famille ne voulait pas que j'épouse Rascard ; pourtant, je ne l'ai jamais regretté. Je n'ai que du bien à dire de lui, et je suis contente d'avoir eu mon fils quand j'étais assez jeune pour me réjouir d'avoir un bébé dans la maison.

Elle pensa, douloureusement comme toujours, à son autre fils, mort dans l'incendie d'Hammerfell. Mais il y avait si longtemps. Peut-être qu'elle devrait épouser Valentin tant qu'elle était encore assez jeune pour avoir d'autres enfants. Valentin reçut son idée – qu'elle n'avait pas pensé à dissimuler – et lui sourit chaleureusement. Elle baissa les yeux.

— Qu'il en soit comme vous le désirez, dit Edric.

Et Erminie se demanda si lui aussi avait reçu sa pensée – il n'était pas imaginable qu'il désapprouve une alliance avec le puissant clan des Hastur.

— J'aurai plaisir à vous accueillir dans ma loge à l'entracte. Floria sera contente de vous revoir – vous avez toujours été sa cousine préférée, parce que vous étiez si jeune et si enjouée.

— J'espère que je suis encore assez jeune pour être davantage une sœur aînée et une amie pour elle, plutôt qu'un chaperon, dit Erminie. J'enviais sa mère – j'ai toujours désiré une fille.

De nouveau, elle sut que Valentin avait reçu sa pensée, que, cette fois, elle n'avait pas cherché à dissimuler. Comme Edric se retournait pour partir, elle lui toucha le bras.

— Edric, il y a autre chose – un rêve, que j'ai encore refait la nuit dernière. Je l'ai fait si souvent...

— Le même rêve au sujet d'Alastair ?

— Je ne suis pas certaine que *c'était* Alastair, dit Erminie. J'étais dans la Tour, dans le cercle, et Alastair est entré... enfin, je crois que c'était Alastair, répéta-t-elle, incertaine. Sauf que... vous savez avec quelle minutie il s'habille toujours... et dans mon rêve, il était pauvrement vêtu, à la mode des montagnes – de vêtements tels qu'aurait pu en porter son père. Et il m'a parlé par la pierre-étoile...

Sa voix mourut, et elle porta la main à la matrice suspendue à son cou.

— Vous avez déjà fait ce rêve, dit Edric.

— Toute l'année, dit Erminie. On dirait que c'est une vision de l'avenir et pourtant... c'est vous qui avez testé Alastair...

— C'est exact ; et je vous ai dit alors, et vous répète maintenant, qu'Alastair a peu de *laran*, pas assez pour que cela vaille la peine de le former, dit Edric. Certainement pas assez pour travailler dans une Tour. Mais votre rêve m'apprend que vous n'avez pas accepté ma décision. Cela a-t-il donc tant d'importance pour vous, Erminie ?

— Je ne suis pas certaine que ce rêve soit si simple, dit-elle, car à mon réveil, ma pierre-étoile luisait comme si elle avait été touchée...

— Je ne vois pas ce que cela pourrait signifier, dit pensivement Edric.

Avant qu'ils aient pu poursuivre, le chien se leva et s'élança vers la grille. Erminie se leva.

— C'est mon fils qui rentre ; je vais l'accueillir.

Valentin la regarda.

— Vous le maternez trop, ma chère amie.

— Vous avez raison, sans doute, dit Erminie. Mais je n'arrive pas à oublier la nuit où j'ai perdu mon autre fils parce que je l'ai perdu de vue quelques minutes. Je sais qu'il y a longtemps de cela, mais je suis anxieuse dès que je ne le vois pas.

— Je ne peux pas vous blâmer d'être une mère attentive, dit Valentin, mais n'oubliez pas que ce n'est plus un enfant ; c'est la loi de nature qu'il cesse d'être le sujet des attentions constantes de sa mère. Et s'il veut recouvrer son héritage, il doit commencer à se conduire en homme. Mais vous savez, Erminie, qu'il vaudrait beaucoup mieux, à mon avis, laisser cette querelle s'éteindre d'elle-même faute d'aliment – attendre la prochaine génération.

— Vous n'avez aucune chance avec ce genre de raisonnement, mon cousin, intervint Edric. Je le lui ai dit bien souvent, mais elle ne veut pas entendre raison.

— Et laisser mon fils vivre à jamais en exil, en homme sans terres ? s'écria-t-elle avec indignation.

Elle parut très belle à Valentin, avec ses yeux flamboyants et résolus ; il regrettait seulement que le sujet n'en fût pas plus méritant.

— Dois-je abandonner mon mari dans sa tombe, avec son fantôme hantant les ruines d'Hammerfell en attendant sa vengeance ?

— Le croyez-vous vraiment, ma cousine ? demanda Valentin, choqué. Que les morts conservent leurs griefs contre les vivants ?

Mais il vit dans ses yeux qu'elle le croyait vraiment, et il n'imaginait pas comment la faire changer d'avis.

Le chien se leva d'un bond, traversa le jardin en courant et revint, sautant autour d'un grand jeune homme.

— Maman, je ne savais pas que tu avais des invités, dit-il, s'inclinant devant elle avec grâce, puis saluant de la tête Valentin et Edric. Bonsoir, Seigneur. Bonsoir, mon cousin.

— Ce ne sont pas des invités, mais des parents, dit Erminie. Resterez-vous dîner avec nous ? Tous les deux ?

— Ce serait un plaisir ; malheureusement, je suis attendu ailleurs, s'excusa Valentin.

Il baisa la main d'Erminie et prit congé.

Edric hésita, puis dit :

— Pas aujourd'hui ; mais je vous verrai ce soir au concert.

Erminie le regarda partir, le bras passé autour de la taille de son fils.

— Qu'est-ce qu'il te voulait, maman ? Rôde-t-il encore autour de toi pour t'épouser ?

— Cela te déplairait-il tellement, mon fils, que je me remarie ?

— Tu ne peux pas demander que ça me plaise de voir ma mère épouser un homme des basses terres pour qui Hammerfell représente moins que rien, dit Alastair. Quand nous aurons recouvré nos terres et que tu auras repris ta place légitime à Hammerfell – alors, s'il continue à te faire sa cour, je réfléchirai à la réponse à lui donner.

— Je suis technicienne à la Tour, répondit Erminie en souriant, et je n'ai pas besoin de la permission d'un tuteur pour me marier. Tu ne peux même pas prétendre que je ne suis pas en âge de décider par moi-même.

— Allons donc, maman, tu es encore jeune et jolie...

— Je suis contente de t'entendre le dire, mon fils ; mais même ainsi, si je désire me marier, j'en discuterai peut-être avec toi, mais je ne te demanderai pas ton autorisation.

Elle parlait avec douceur, sans aucune nuance de reproche, mais le jeune homme baissa les yeux et rougit.

— Dans nos montagnes, les hommes font preuve de plus de courtoisie ; avant de faire la cour à une femme, ils en demandent l'autorisation à l'homme qui est son plus proche parent.

Eh bien, elle ne pouvait pas le blâmer ; elle l'avait élevé dans les us et coutumes de leurs montagnes, ne lui laissant jamais

oublier qu'il était Duc d'Hammerfell. S'il se considérait ainsi aujourd'hui, c'était le résultat de l'éducation qu'elle lui avait donnée.

— La nuit tombe ; il faudrait rentrer, dit-elle.

— Il fait frais ; veux-tu que j'aille chercher ton châle ?

— Je ne suis pas encore assez vieille ! dit-elle, exaspérée comme il lui prenait le bras. Quoi que tu penses de lui, mon fils, Valentin a dit une chose des plus sensées.

— Et qu'est-ce que c'est, maman ?

— Il a dit que tu étais un homme, et que si tu voulais recouvrer Hammerfell, il faudrait que tu le reconquîères par toi-même.

Alastair hocha la tête et dit :

— J'y ai beaucoup pensé depuis trois ans, maman. Mais je ne sais pas par où commencer. Après tout, je ne peux pas arriver à Storn et demander au vieux seigneur, ou à quiconque occupe sa place, de me donner les clés. Pourtant, si les Hastur vénèrent la justice autant qu'ils le prétendent, ils pourraient me prêter des soldats pour reprendre mon duché ; ou du moins, déclarer publiquement qu'Hammerfell m'appartient et que Storn le détient illégalement. Crois-tu que notre cousin Valentin pourrait m'obtenir une audience auprès du roi ?

— J'en suis sûre, dit-elle, heureuse que son fils ait réfléchi à son avenir.

Pour le moment, il n'avait pas de plan ; mais s'il acceptait de rechercher les conseils d'hommes plus âgés et plus sages, c'était un bon commencement.

— Tu n'as pas oublié que nous allons au concert ce soir, maman ?

— Bien sûr que non, répondit-elle.

Mais, pour une raison mystérieuse, elle ne voulut pas lui dire que cette soirée avait pour elle une importance spéciale.

Elle se retira chez elle et appela sa gouvernante pour l'aider à s'habiller, avec le curieux pressentiment que cette soirée serait fatidique, sans parvenir à comprendre pourquoi.

Une fois vêtue d'une robe de satin rouille, qui mettait parfaitement en valeur sa magnifique chevelure, elle passa à son

cou un collier de gemmes vertes, puis descendit rejoindre son fils.

— Comme tu es belle, maman, dit-il. J'avais peur que tu portes ta robe de la Tour, mais je vois que tu t'es habillée conformément à ton rang, et je suis fier de toi.

— Vraiment ? Alors cela me récompense de ma peine.

Alastair, quant à lui, portait une tunique lacée et des culottes de satin or, à crevés jaune foncé et lacets noirs, avec, autour du cou, un pendentif d'ambre gravé. Ses cheveux roux et bouclés encadraient son visage, s'arrêtant juste un peu au-dessus des épaules. Il ressemblait tant à Alaric, le compagnon de son enfance, que la gorge d'Erminie se serra. Mais après tout, c'était son demi-frère ; ce lien avec son amour de jeunesse était une des raisons, sans être la principale, qui l'avait poussée à épouser Rascard d'Hammerfell.

— Tu es très beau toi aussi, mon fils, dit-elle.

*Il ne se contentera pas longtemps d'escorter sa mère à ces mondanités ; il faut profiter de sa compagnie tant qu'elle dure,* pensa-t-elle. Alastair sortit chercher pour sa mère une chaise à porteurs, transport public le plus commun dans les rues de Thendara, et chevaucha lui-même à côté jusqu'à l'édifice princier construit l'année précédente pour ce genre de manifestations sur le grand marché de la ville.

La grande place était encombrée de chaises à porteurs, noires pour la plupart car chaises publiques de louage, mais certaines, propriété des grandes familles, richement tapissées et décorées de leurs armoiries brodées ou serties de gemmes.

Alastair confia sa monture à un palefrenier de l'écurie publique, puis aida sa mère à descendre de sa chaise.

— Nous devrions avoir notre chaise particulière, maman ; tu ne devrais pas avoir à prendre une chaise publique quand tu sors ; et elle devrait porter les armoiries d'Hammerfell. Cela conviendrait mieux à ton rang – en la voyant, les gens sauraient que tu es la Duchesse d'Hammerfell.

— Quoi, moi ?

Erminie ne put s'empêcher de rire, puis, regardant son fils, elle se rendit compte qu'elle l'avait blessé.

— Peu m'importe ce genre de dignités, mon enfant. Il me suffit d'être technicienne à la Tour. Sais-tu seulement ce que cela signifie ? demanda-t-elle, avec une nuance de contrariété.

Et, de nouveau, elle repensa à son rêve ; pourquoi, s'il était totalement dépourvu de *laran*, le voyait-elle toujours dans ses songes ? Valentin avait-il raison ? Est-ce qu'elle le maternait trop – beaucoup trop ? Mais non ; elle l'avait encouragé à vivre sa vie, et le voyait très peu pendant la semaine. Elle se rappela le jour où, un an plus tôt, il lui avait appris que la Tour ne lui avait pas trouvé assez de *laran* pour le former ; alors seulement, Erminie lui avait révélé qu'il avait eu un frère jumeau, mort dans l'incendie d'Hammerfell, et qu'à l'évidence, c'était celui qui possédait le *laran*. Alastair avait dit avec colère qu'il ne regrettait pas la perte d'un frère « qui m'a dépouillé d'une capacité que tu apprécies tellement, maman ».

— Tu ne devrais pas en vouloir à ton frère, lui avait-elle dit, car le titre de Duc d'Hammerfell t'était réservé en ta qualité de premier né, et il était normal qu'il ait une compensation.

Et, pour la première fois, elle avait attiré son attention sur son épaule gauche, tatouée aux armes d'Hammerfell.

— Cette marque devait servir à te distinguer de ton jumeau ; elle doit te faire reconnaître partout pour l'héritier du château et des domaines d'Hammerfell, et détenteur du titre de Duc de cette lignée, lui avait-elle dit.

Le groupe des nobles magnifiquement vêtus se fraya un chemin dans la foule encombrant la place. Erminie, en sa qualité de technicienne de la Tour, était connue de tous et le jeune Duc d'Hammerfell ne l'était pas moins. Saluts et révérences s'échangeaient sous les yeux des roturiers attendant pour entrer dans la salle – car, selon une antique coutume, aucune place n'était vendue au peuple avant que tous les nobles ne fussent assis.

Une jeune fille passa près d'eux, et Alastair tira discrètement sa mère par la manche.

— Maman, tu vois cette jeune blonde en robe blanche ? murmura-t-il.

Erminie suivit son regard et répondit :

— Mais je la connais.

— Vraiment ? dit-il, surpris.

Lui, il n'avait aucune idée de son identité, mais il *fallait* qu'il fasse sa connaissance – il n'avait jamais vu une jeune fille plus ravissante.

— Mais oui ; et toi aussi, mon fils ; c'est ta cousine Floria. Quand vous étiez petits, vous jouiez ensemble presque tous les jours.

— *Floria* ! dit-il, stupéfait. Je me souviens de l'avoir taquinée, et poursuivie dans le jardin avec un serpent... mais je ne l'aurais jamais reconnue ! Comme elle est belle !

— C'est à son sujet qu'Edric est venu me voir aujourd'hui. Il veut que je la chaperonne pendant la saison du Conseil.

— Je me chargerais volontiers de cette tâche, dit Alastair en riant. Il paraît que les fillettes les plus ordinaires font les femmes les plus belles. Mais à ce point !

Il semblait abasourdi et totalement incrédule.

— C'est la fille de notre Gardien, et, en tant que telle, elle ne peut pas travailler dans le cercle de son père ; elle a reçu sa formation télépathique à Neskaya, mais elle vient de rentrer dans sa famille et attend d'avoir une place à la Tour dans un autre cercle que son père.

— Si elle était laitière ou tisserande, je dirais toujours que c'est la plus jolie femme que j'aie jamais vue, déclara-t-il. Floria, répéta-t-il, presque avec révérence. Je doute que la légendaire Cassilda, aimée d'Hastur, ait été plus belle.

— Elle est encore jeune, mais dans un an ou deux, Edric voudra sans doute la marier.

— Hmmm, murmura Alastair, je dois être l'homme le plus heureux du monde ! Elle est libre, elle est ma cousine, et elle possède le *laran*. Crois-tu qu'elle se souviendra de moi, maman ? Crois-tu que j'aie une chance ?

Leur conversation fut interrompue par un carillon cristallin, signalant que les auditeurs devaient aller prendre leurs places. La mère et le fils passèrent sous l'arche de l'entrée, franchissant les grandes portes. Dans la loge réservée pour ce concert, Erminie et son fils s'assirent dans les fauteuils du premier rang ; Alastair mit la pelisse d'Erminie sur les épaules de sa mère, un



tabouret sous ses pieds, et alors seulement parcourut des yeux la rangée des loges, cherchant la jeune fille qui venait d'enflammer son imagination.

— Là, je la vois, murmura-t-il. Dans la loge aux armes d'Elhalyn. Je vois que la loge royale est occupée, elle aussi, ajouta-t-il, étonné.

Le Roi Aidan n'était pas mélomane, et la loge royale était souvent vide.

— C'est à cause de la Reine Antonella, sans aucun doute, dit Erminie. C'est grâce à son amour de la musique et à son don généreux que cette salle a été reconstruite après l'incendie de l'année dernière. Elle est vieille, grosse, et presque sourde, mais elle perçoit encore les aigus de ses chanteurs préférés.

— C'est ce que j'ai entendu dire quand je chantais dans la Chorale des Montagnards l'année dernière ; il paraît qu'elle a commandé à *Dom* Gavin Delleray une cantate pour sopranos et violons uniquement, car elle n'entend plus que les aigus.

— C'est aussi ce qu'on m'a dit, renchérit Erminie, regardant la loge royale, où la vieille reine, petite et corpulente, mal fagotée dans une robe mal coupée d'un très vilain ton de bleu, grignotait des fruits confits, sa jambe infirme allongée sur un tabouret.

Malgré son âge, elle était accompagnée d'une dame d'âge mûr faisant office de chaperon, et Alastair eut du mal à réprimer un ricanement.

— À son âge, un chaperon est vraiment inutile, murmura-t-il, étouffant un éclat de rire.

— *Chut !* l'implora Erminie. La reine est très bonne et a sans doute voulu faire plaisir à une de ses dames de compagnie qui aime la musique.

Alastair avait remarqué que Floria Elhalyn n'était accompagnée que de son père, à l'exclusion de toute compagnie féminine.

— Tu me présenteras au premier entracte ? demanda-t-il.

— Certainement, mon cher enfant, avec plaisir, promit Erminie.

Puis ils se renversèrent dans leurs fauteuils et applaudirent avec toute la salle l'orchestre et les chanteurs qui entraient. Les

nobles ayant pris place, les roturiers s'installèrent au parterre, et le concert commença.

C'était une belle cantate que celle de *Dom* Gavin Delleray, élégant jeune homme qui conduisait également et chantait les solos de basse entrecoupés de chorals. En l'écoutant, Erminie se dit que, s'il voulait bien s'y appliquer, Alastair chanterait certainement aussi bien que *Dom* Gavin lui-même.

L'attention d'Alastair étant fixée sur la scène, elle regarda vers la loge d'Edric Elhalyn qui lui sourit en hochant la tête, confirmation évidente de son invitation de l'après-midi. La jeune fille aussi saisit son regard et lui adressa un sourire amical ; Erminie se dit que Floria avait peut-être remarqué les regards admiratifs d'Alastair.

Elle aurait dû s'y attendre ; à son âge, il était normal que son fils s'entichât d'une jeune fille après l'autre ; l'étonnant, c'était que ce ne fût pas arrivé plus tôt.

De temps en temps, pendant les solos de basse, elle regardait la vieille reine dans sa loge, les yeux fixés devant elle comme en transe (ou était-ce seulement par myopie ?) et Erminie, repensant aux paroles de son fils, se demanda ce qu'elle entendait.

La cantate se termina, et un tonnerre d'applaudissements salua le jeune compositeur – il avait le même âge qu'Alastair, et ils avaient été inséparables pendant toute leur enfance et la plus grande partie de leur adolescence. À sa grande surprise, la Reine Antonella donna le signal des acclamations, et détachant de sa robe un bouquet alourdi d'une gemme précieuse, elle le lança sur la scène, ce qui déclencha une véritable pluie de fleurs, bouquets et bijoux qui s'abattit à ses pieds. Gavin les ramassa, ravi, souriant à sa royale protectrice.

Alastair gloussa doucement.

— Tiens, je ne savais pas que la Reine Antonella aimait tant la musique – ni qu'elle avait un faible pour les jeunes gens, murmura-t-il.

— Alastair, je suis surprise de ces paroles, le tança Erminie. Tu sais très bien que sa mère était la cousine préférée de la reine, et qu'elle le considère comme son fils, puisque le couple royal a le malheur d'être sans enfants.

Alastair perdit son air sarcastique, mais, sans même avoir à se servir de la télépathie, Erminie sut qu'il resservirait ce bon mot à son ami pour le taquiner.

Les applaudissements diminuèrent peu à peu, et tout le monde se leva pour aller se dégourdir les jambes dans les couloirs, respirer un peu dehors ou prendre un verre au foyer.

— Je devrais aller féliciter Gavin... dit Alastair d'un air coupable.

À l'évidence, il pensait toujours à Floria.

— Je suis sûre qu'il sera très content de te voir, dit Erminie. Mais d'abord, n'oublie pas que j'ai promis de te présenter au Seigneur Elhalyn et à sa fille.

Les yeux brillants, Alastair suivit sa mère dans l'allée séparant les loges du grand hall. Des laquais circulaient avec des plateaux de boissons et de canapés, car, dans les petits salons privés derrière chaque loge, on pouvait faire servir n'importe quoi, d'une chope de bière à un dîner apporté par un traiteur, dont les odeurs alléchantes flottaient au-dessus de la foule joyeuse. Dans la salle, on entendait les musiciens accorder leurs instruments pour la deuxième partie du concert.

Erminie frappa légèrement à la porte de la loge Elhalyn. Le Seigneur Edric se leva pour l'accueillir et lui baisa galamment la main, comme s'ils ne s'étaient pas vus trois heures plus tôt.

— Bienvenue, ma cousine, dit-il. Prendrez-vous un verre de vin ?

— Avec plaisir, dit-elle, acceptant la coupe qu'on lui offrait. Floria ma chérie, comme tu as grandi ! Tu te rappelles ton cousin Alastair ?

Alastair lui baisa la main.

— Enchanté, *damisela*. Puis-je aller vous chercher un rafraîchissement ? Ou à toi, maman ?

— Pas du tout, mon garçon, dit Edric, montrant une table couverte de viandes froides, gâteaux et fruits de toutes sortes. Servez-vous, je vous en prie.

À cette invitation, il mit quelques biscuits et fruits sur une assiette, accepta une grande coupe de vin de la main d'un serviteur, sans jamais quitter Floria des yeux.

Floria elle-même semblait s'intéresser beaucoup à Alastair.

— Vous avez tant changé, mon cousin ! Vous étiez si cruel avec moi quand nous étions petits ; de vous, je me souviens seulement que vous étiez odieux. Mais maintenant, vous avez véritablement la prestance d'un Duc d'Hammerfell ! Je n'ai jamais compris les filles de Neskaya qui trouvaient romanesque votre fuite du château. Est-ce vrai que tous vos parents ont péri dans cet incendie ? Moi, je trouve cela tragique, pas du tout romanesque.

— C'est vrai, Dame Floria, dit Alastair, ravi de son intérêt. Du moins, c'est ce que ma mère m'a raconté. Mon père est mort, et mon frère jumeau aussi. Je n'ai plus aucun autre parent du côté Hammerfell ; tous les parents vivants appartiennent à la famille de ma mère.

— Et vous aviez un frère jumeau ?

— Je ne me souviens pas du tout de lui. Ma mère et moi, m'a-t-on dit, nous avons fui dans les bois, avec notre chienne Bijou pour toute protectrice. Mais je ne me rappelle rien de tout cela ; je marchais à peine.

Elle le considérait, les yeux dilatés de surprise et d'admiration.

— Moi, en comparaison, j'ai eu une vie si calme et paisible, murmura-t-elle. Et maintenant que vous avez grandi, Hammerfell est à vous ?

— Oui, si je trouve le moyen de le reprendre, dit-il. Et je suis résolu à lever une armée, si je peux, pour reprendre mon duché aux ennemis de notre famille.

Elle était très impressionnée, mais le considérait modestement par-dessus le rebord de sa coupe.

— Père, dit-elle doucement, voudrais-tu... ?

Elle regarda son père, l'air suppliant, et, comme elle s'y attendait, il saisit sa pensée et sourit.

— Nous donnons un bal pour nos jeunes amis au début de la prochaine lunaison, dit-il. Nous serions ravis de vous y voir. C'est en l'honneur de l'anniversaire de Floria, et ce sera très simple, ajouta-t-il. Pas d'habits de cour, pas d'étiquette. Vêtements et manières de tous les jours, sans plus.

— Promettez seulement que vous ne me pourchasserez pas avec un serpent ou une grenouille, dit Floria en riant.

— Les dieux m'en préservent, dit Alastair, se félicitant que Floria ait demandé à son père de l'inviter.

Il était très impressionné, non seulement par la grande beauté de Floria, mais aussi par son rang et la noblesse de sa famille qui faisaient d'elle une alliée précieuse s'il voulait réaliser ses projets de reconquête. Ils étaient cousins, soit, mais elle était d'un rang immensément plus élevé que sa famille.

— Je ferai de mon mieux pour que vous ne m'associiez plus à des serpents.

Tandis que Floria et Alastair renouaient connaissance, le Seigneur Edric dit à Erminie :

— Je suis content que nos jeunes gens aient l'air de se plaire l'un avec l'autre. Mais je me souviens maintenant ! Alastair n'a-t-il pas chanté dans le quartette de Neskaya l'année dernière ?

— En effet, dit Erminie. Il est doué pour la musique.

— Doué, en effet ; vous devez être très fière de lui, dit Edric. Je crois que Valentin le considère comme un bon à rien, un de ces jeunes dandys qui ne pensent qu'à leur toilette. Peut-être que Valentin est trop dur avec lui.

— J'en suis sûre, dit Erminie, déglutissant avec effort. Son père et son frère sont morts dans la chute d'Hammerfell. J'ai dû l'élever seule – cela n'a pas été facile pour lui.

— Les jeunes d'aujourd'hui m'inquiètent, dit Edric. Mes quatre fils ne semblent s'intéresser qu'aux courses et aux jeux d'argent.

— Oui, je m'inquiète aussi pour Alastair, dit Erminie. Et j'ai un service à vous demander, mon cousin.

— Demandez, et s'il s'agit de quelque chose en mon pouvoir, c'est accordé, dit Edric.

Il lui adressa un sourire si ardent qu'un instant, elle regretta sa requête.

Mais c'était trop tard, et d'ailleurs, elle ne demandait qu'une faveur parfaitement légitime.

— Pourriez-vous obtenir pour mon fils une audience auprès de votre cousin le Roi Aidan ?

— Rien de plus simple. Aidan a parfois manifesté de l'intérêt pour les affaires d'Hammerfell, dit Edric. Peut-être à cette

soirée d'anniversaire de Floria – il vaudrait mieux que l'entrevue ne soit pas officielle.

— Je vous en suis très reconnaissante, dit Erminie, refusant une seconde coupe de vin et grignotant délicatement un fruit.

Cependant, oublieux de tout ce qui n'était pas eux, Floria demanda à Alastair :

— Seigneur Hammerfell, connaissez-vous mes frères ?

— Je crois que j'ai été présenté à votre frère Gwynn.

— Oh, Gwynn a douze ans de plus que moi, et il me croit encore à l'âge de porter des jupes courtes, dit-elle, contrariée. Mon frère préféré, c'est Deric ; nous n'avons qu'un an de différence. Lui, il vous connaît, dit-elle. Vous montez une jument alezane au chanfrein blanc, n'est-ce pas ?

— En effet, dit Alastair. C'est un cadeau de ma mère pour mes quinze ans.

— Mon frère dit que vous devez vous y connaître en chevaux ; il n'a jamais vu une jument plus belle.

— C'est ma mère qu'il faut complimenter, car c'est elle qui l'a choisie, dit Alastair. Mais en son nom, je remercie votre frère.

— Vous pourrez le remercier en personne, dit Floria, car mes frères ont promis de nous rejoindre ici à l'entracte ; aucun n'est très mélomane. Je suis sûre qu'ils sont allés dans une taverne, et peut-être même dans un tripot. Vous aimez les cartes et les jeux ?

— Pas beaucoup, dit Alastair, pensant à part lui qu'il n'avait guère les moyens de jouer, sauf pour de petites mises, qui n'en valaient pas la peine.

Il avait de très faibles revenus, bien que sa mère lui donnât toujours de quoi sauver les apparences.

À cet instant, quatre jeunes gens – les fils d'Edric Elhalyn – entrèrent ensemble dans la loge, et se dirigèrent vers le buffet. Le plus grand s'approcha de Floria et dit en fronçant les sourcils :

— Qui est cet étranger avec qui tu parles, ma sœur ? Et pourquoi flirtes-tu avec lui ?

Floria se sentit rougir et répondit :

— Mon frère Gwynn, c'est le Seigneur Alastair d'Hammerfell, notre cousin ; je le connais depuis mon enfance, et nous n'avons

fait que parler en présence de nos parents, mon père et sa mère. Tu peux leur demander si nous avons dit un seul mot déplacé.

— C'est exact, Gwynn, dit le Seigneur Edric. Voici la duchesse d'Hammerfell, une vieille amie et notre parente.

Gwynn s'inclina devant Erminie.

— Pardonnez-moi, madame. Je ne voulais pas vous offenser.

Erminie sourit et dit de bonne grâce :

— Vous ne m'offensez pas, mon cousin ; si j'avais une fille, je voudrais qu'elle ait des frères aussi soucieux de sa réputation.

Mais Alastair, les yeux flamboyants, déclara :

— C'est à Dame Floria, pas à vous, de dire si ma compagnie lui déplaît ; et je vous serais reconnaissant de vous occuper de ce qui vous regarde.

Gwynn se fit un plaisir de relever le gant.

— Pouvez-vous dire que ça ne me regarde pas, quand je vois ma sœur en grande conversation avec un exilé prétentieux et sans le sou, dont les vieux griefs sont la risée de tous, de Dalereuth à Nevarsin ? rétorqua sèchement Gwynn. En venant, j'ai assisté à des troubles dans la cité – hordes de paysans déplacés, gangs de jeunes durs prêts à en découdre avec les aristocrates – mais je suis sûr que vous ne le savez pas et que vous vous en moquez – vous étiez trop occupé à raconter votre vieille histoire éculée d'Hammerfell... autant parler du pays de cocagne ! Appelez-vous comme vous voulez, mais ne cherchez pas à impressionner avec un douteux titre d'exilé – il y en a des centaines comme ça à Thendara. Seigneur de l'Escalier des Nuages ou du Dixième Enfer de Zandru ! Ces noms ronflants sonnent bien aux oreilles des jeunes filles innocentes, mais...

— Il suffit, Gwynn, l'interrompit le Seigneur Edric. Je suis consterné de ta grossièreté ! Je ne suis pas vieux au point de ne pas pouvoir décider qui peut être mon hôte ou mon ami. Présente immédiatement tes excuses à Dame Erminie et à Alastair !

Mais Gwynn ne voulut pas perdre la face.

— Père, ne sais-tu pas que cette histoire d'Hammerfell est la risée des Cent Royaumes ? Si Hammerfell lui appartient, pourquoi n'est-il pas avec son peuple dans les Hellers, au lieu de

traîner à Thendara sans rien faire, ressassant cette vieille histoire à qui veut l'entendre ?

Mais c'en était trop pour Alastair. Saisissant Gwynn par sa chemise, il lui décocha un bon coup de poing dans le nez.

— Assez ! Pas de ragots sur ma famille...

Erminie poussa un cri de reproche, mais Alastair était trop furieux pour l'entendre. Le visage de Gwynn Elhalyn se congestionna de fureur, et il poussa Alastair si violemment qu'il tomba de tout son long sur la moquette de la loge. Se relevant d'un bond, il reprit Gwynn par sa chemise et l'entraîna hors de la loge se cognant dans un valet de pied portant un plateau, et qui s'étala dans un grand bruit de verres brisés et des éclaboussures de vin. Alastair s'essuya les yeux, puis se rua sur Gwynn qui avait tiré son *skean*.

Le Seigneur Edric se jeta entre eux, saisissant son fils par le poignet en rugissant :

— Mille tonnerres, j'ai dit assez, et je serai obéi ! Comment oses-tu tirer ta dague contre les hôtes de ton père ?

Erminie intervint avec tact.

— La deuxième cantate va commencer, mon cousin ; regardez, les solistes prennent leur place sur la scène. Nous allons regagner notre loge.

— Oui, en effet, dit Edric, soulagé. Nous nous reverrons au bal de Floria, ajouta-t-il à l'adresse d'Alastair.

À ce moment, ils entendirent des bruits dans le couloir ; un groupe de jeunes pauvrement vêtus fit irruption dans la loge, riant et jurant, Gwynn reprit sa dague à son père et Edric se plaça devant Erminie. Alastair avait sorti sa dague et s'avancait vers les jeunes gens.

— C'est une loge privée ; je vous prie de sortir, dit-il, mais le premier entré ricana.

— Qu'est-ce que ça veut dire, mon poussin ? Il y a un dieu qui t'a donné le droit de me chasser ? Tu crois que je ne te vaudrais pas ? Tu crois que tu peux me faire sortir ?

— En tout cas, je vais essayer, dit Alastair, avançant sur lui, et le saisissant par l'épaule. Dehors !



Il l'entraîna vers la porte, tandis que le jeune homme, peut-être surpris de rencontrer une résistance, se débattait pour se libérer.

— Aidez-moi, mon cousin ! s'écria Alastair.

Mais Gwynn protégeait Floria. Par-dessus son épaule, Alastair vit que les autres loges étaient envahies ; d'autres jeunes, semblables à celui qu'il tenait, s'étaient rués sur le buffet et raflaient viandes et friandises, qu'ils fourraient dans leurs poches et leurs sacs. Alastair pensa machinalement : *est-il possible qu'ils aient vraiment faim ?*

Comme si cette pensée avait été perçue par Edric, il dit :

— Si vous avez faim, jeunes gens, prenez ce que vous voulez et partez. Nous sommes venus écouter de la musique ; nous ne faisons de mal à personne.

Ces paroles, prononcées avec calme, firent reculer les jeunes intrus ; ils remplirent leurs poches et sortirent en toute hâte. Mais celui qui était aux prises avec Alastair ne céda pas.

— Vous croyez que vous pouvez nous acheter avec des gâteaux, espèces de sangsues ? Ça fait des années que vous sucez notre sang, maintenant on va voir la couleur du vôtre ! s'écria-t-il.

Soudain, un couteau parut dans sa main ; il se jeta sur Alastair, qui ne s'y attendait pas. Le couteau lui fit une longue estafilade sur l'avant-bras. Alastair cria de douleur, et saisit un pan de sa cape pour l'enrouler autour de sa blessure. Erminie, affolée, cria :

— Gardes ! Gardes !

Soudain, de jeunes Gardes en uniformes vert et noir emplirent la loge ; ils saisirent le jeune homme, qui, paralysé, contemplait le sang d'Alastair.

— Comment ça va, *vai dom* ? dit un Garde. Ce soir, toute cette racaille a envahi les rues ; ils ont retourné la chaise de la reine.

— Ça va, dit Alastair. Je ne comprends pas ce qu'il voulait...

Il s'effondra dans un fauteuil, affaibli par le sang qu'il avait perdu.

— Je crois qu'il ne le sait pas lui-même, dit le Garde. Tu le sais, canaille ? demanda-t-il, poussant rudement le jeune homme. Vous êtes grièvement blessé, Seigneur ?

Le Seigneur Edric lança son mouchoir de linon à Alastair pour étancher sa blessure.

Assis dans son fauteuil, comme assommé, Alastair contemplait le mouchoir trempé de sang.

— Ce n'est pas très grave ; laissez-le partir. Mais si je le retrouve jamais...

Floria s'approcha et se pencha sur son bras.

— Je me moque de ce que vous ferez de lui, dit-elle aux Gardes d'un ton impérieux, mais qu'il disparaisse.

Puis elle prit le mouchoir des mains d'Alastair et dit avec douceur :

— Je suis monitrice ; laissez-moi examiner votre blessure.

Elle passa la main sur le bras du jeune homme, sans le toucher.

— Ce n'est pas grave, mais une petite veine a été sectionnée.

Elle sortit sa pierre-étoile et se concentra intensément sur la blessure ; au bout d'un moment, l'écoulement de sang ralentit, puis s'arrêta.

— Je suis consterné que ce soit arrivé dans ma loge, mon garçon, dit le Seigneur Edric. Que puis-je faire pour me racheter ?

— On dirait que la même chose s'est passée partout ce soir, dit Erminie, parcourant des yeux la salle.

Les Gardes semblaient avoir le dessus, et, dans tout l'édifice, conduisaient vers les portes des jeunes déguenillés.

Un homme d'un certain âge, aussi pauvrement vêtu que les intrus, protestait hautement tandis que des Gardes l'entraînaient vers la porte.

— Mais je ne suis pas avec eux ! J'ai payé ma place comme tout le monde ! Il faut des culottes de soie pour venir écouter de la musique ? C'est ça, la justice des Hastur ?

*Dom* Gavin Delleray, debout au bord de la scène, sauta dans la salle en criant :

— Laissez-le, je le connais ! C'est l'écuyer de mon père !

— Comme vous voudrez, Seigneur, dit le Garde. Désolé, mon brave ; mais comment le deviner, quand vous êtes habillé comme ces gredins.

— Dois-je commander une chaise ? Ou veux-tu rester jusqu'à la fin du concert ? demanda Erminie, posant la main sur le bras de son fils.

Alastair, la main toujours dans celle de Floria, n'avait pas envie de bouger. Et elle le contemplait, protectrice et indignée.

— Il vaut mieux qu'il ne marche pas pour le moment, dit Floria. Gwynn, sers-lui une coupe de vin si ces rufians n'ont pas tout bu. Asseyez-vous, cousine Erminie ; vous pouvez aussi bien écouter le concert ici dans votre loge.

Le tumulte s'était calmé ; l'orchestre attaqua une ouverture, et Erminie s'assit à côté d'Alastair. Elle était retournée ; que se passait-il dans cette cité qu'elle connaissait si bien ? Les intrus les avaient regardés, elle et son fils, comme s'ils étaient des monstres ; pourtant, elle travaillait comme eux, et elle n'était même pas riche. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien avoir contre elle ?

Elle vit Floria qui tenait la main d'Alastair, et elle eut un sombre pressentiment. Pourtant, Floria et Alastair étaient cousins, ils avaient grandi ensemble et le mariage serait bien assorti. Pourquoi cela la troublait-il ainsi ?

Elle leva les yeux sur la loge royale. La Reine Antonella, sa jambe infirme toujours posée sur son coussin, grignotait placidement un gâteau aux noix, comme si rien ne s'était passé. Erminie se mit à rire ; à rire si fort qu'elle ne parvenait pas à s'arrêter. On lui jeta des regards furibonds des autres loges, et Edric s'approcha, lui offrant un flacon de sels, une coupe de vin ; mais, malgré ses efforts pour s'arrêter, elle continua à rire. Enfin, Edric la porta plutôt qu'il ne la conduisit dans le petit salon attenant à la loge, où elle continua à rire jusqu'au moment où elle se mit à pleurer, puis, affalée contre lui sanglota à perdre haleine et finit par s'évanouir.

## CHAPITRE 6

Conn d'Hammerfell s'éveilla en criant, la main crispée sur son bras, s'attendant à le voir couvert de sang. Il était désorienté par l'obscurité et le silence, que troublaient seulement le vent chargé de neige qui faisait trembler les volets, et les ronflements des hommes endormis. Au rougeoiement des braises, il voyait une marmite se balancer à la crémaillère, et dont une bonne odeur fruitée s'échappait. À côté de lui, Markos s'assit, battant des paupières dans le noir.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ?

— Ah, le sang, marmonna Conn, confus.

Puis bien réveillé, il s'exclama, surpris :

— Mais il n'y a personne ici...

— Encore un rêve ?

— Mais ça paraissait tellement réel, dit Conn, stupéfait. Une dague – nous nous battions – l'homme était entré de force – il y avait des gens autour de moi, tellement bien habillés que je n'en ai vus comme ça qu'en rêve, et un homme mûr qui était un parent et m'a fait des excuses – et une belle jeune fille en robe blanche qui...

Il s'interrompit, fronçant les sourcils, passant la main sur son avant-bras, comme étonné de ne pas y sentir l'humidité du sang.

— Je ne sais pas ce qu'elle a fait, mais elle a arrêté le sang...

Il se rallongea sur sa grossière paille.

— Ah, comme elle était belle...

— Encore la vierge de vos rêves ? dit Markos en riant doucement. Vous m'en avez déjà parlé, mais pas récemment. C'était la même ? Il y avait autre chose ?

— Oh oui – de la musique, et un homme qui s’est moqué de mon héritage et m’a cherché querelle – et ma... mère, et je ne sais plus quoi... tu sais comme tout est confus dans les rêves...

Il soupira, et Markos, tendant le bras, saisit la main de Conn entre ses vieux doigts nouveaux.

— Chut – n’éveillez pas les hommes, dit-il, montrant les quatre ou cinq formes endormies autour d’eux. Dormez, mon garçon. Nous avons une longue nuit et une longue journée devant nous. Pas de temps à perdre à se tourmenter au sujet d’un rêve – si toutefois *c’était bien* un rêve. Reposez-vous tant que vous le pouvez, ils ne seront pas là avant minuit, au plus tôt.

— S’ils viennent, dit Conn. Écoute la tempête dehors. Il faudra vraiment qu’ils soient dévoués pour sortir par ce temps-là.

— Ils viendront, dit Markos avec assurance. Essayez de dormir encore une heure ou deux si vous pouvez.

— Mais si ce n’était pas un rêve, qu’est-ce que c’était ? demanda Conn.

À contrecœur, Markos murmura d’une voix presque inaudible :

— Vous savez qu’il y a du *laran* dans votre famille ; votre mère était *leronis* – nous en parlerons une autre fois ; mais ce soir, nous avons autre chose à penser, avec les hommes qui arrivent.

— Je ne comprends pas... commença Conn.

Mais il ne poursuivit pas, écoutant les hurlements du vent et la neige battant contre les volets fermés. Recevant les émotions de son père adoptif, il réalisa que le vieillard était plus troublé qu’il n’aurait dû l’être par un rêve, même un rêve récurrent.

À part la douleur fulgurante et le premier choc du réveil, où il s’était cru couvert de sang, Conn n’y avait pas attaché grande importance ; il avait souvent rêvé d’une autre vie, bien qu’il en parlât rarement à son père adoptif. D’une vie où il habitait, non pas à la dure dans ce petit village des montagnes, toujours dans la clandestinité, son nom et son identité véritables inconnus de tous à part quelques rares fidèles, mais dans une grande cité, au milieu d’un tel luxe qu’il trouvait difficile de seulement l’imaginer. Cela le troubla profondément de réaliser que Markos

semblait trouver une certaine réalité dans ces visions trop familières.

Markos était son souvenir le plus lointain ; malgré ses efforts, il ne se rappelait rien d'autre, rien à part des images de flammes, et, parfois, une voix apaisante qui lui roucoulait de tendres paroles. Quand Markos s'était aperçu que Conn se rappelait quelque chose de l'incendie, il lui avait appris son véritable nom et lui avait raconté la chute d'Hammerfell, où étaient morts son père, sa mère et son unique frère. Quand il avait été un peu plus grand, Markos l'avait emmené voir les ruines calcinées de ce qui avait été le fier donjon d'Hammerfell, et l'avait élevé dans l'idée qu'il était le seul survivant de sa lignée et que son devoir dans la vie était de secourir les hommes de son clan, de reconquérir, reconstruire et restaurer son duché.

Conn se prépara à se rendormir, mais le ravissant visage de la jeune fille en blanc qui avait guéri sa blessure illusoire ne le quittait pas. Était-elle donc une femme réelle ? Markos lui avait dit qu'il était né télépathe, doué des pouvoirs psychiques hérités de sa caste. Alors, était-il possible que cette jeune fille existât quelque part dans le monde réel, et qu'il l'ait vue grâce à son *laran* ? Ou, si son *laran* était de nature prémonitoire, était-elle prédestinée à entrer dans sa vie ?

Plus endormi qu'éveillé, conscient de la neige qui frappait contre les volets, Conn se laissa emporter par son imagination, la belle jeune fille à son côté, jusqu'au moment où, non loin de la cabane de pierre à demi en ruines qui les abritait – et assez semblable à la cabane où il avait vécu avec Markos aussi loin que remontait son souvenir, seuls, à part une vieille femme qui leur faisait la cuisine et s'occupait de Conn quand il était encore trop petit pour rester seul pendant les allées et venues de Markos – Conn entendit dans son rêve le pas de chevaux qui approchaient sur la route. Il s'éveilla tout à fait et tendit le bras pour réveiller Markos.

— C'est l'heure, murmura-t-il. Ils arrivent.

— Et voilà le signal, confirma Markos, entendant un pic-vert siffler trois fois devant la porte.

Il battit le briquet pour allumer la lampe, et les autres commencèrent à s'éveiller, puis se levèrent pour enfiler leurs bottes.

Markos alla ouvrir la porte, dont les gonds grincèrent assez fort pour faire grimacer Conn.

— Je crois qu'on doit entendre ces gonds jusqu'au Mur-Autour-du-Monde, dit-il. Graisse-les, ou les montagnes elles-mêmes croiront entendre la cloche d'alarme.

— Oui, Seigneur, acquiesça Markos.

Quand ils étaient seuls, ou avec des gens ignorant la véritable identité de Conn, il l'appelait « mon garçon » ou « Maître Conn » ; mais depuis les quinze ans de Conn, Markos lui donnait toujours respectueusement son titre quand ils étaient avec des initiés.

Une demi-douzaine d'hommes en tenue de cheval entrèrent dans la pièce où ils avaient dormi. Une rafale de vent chargé de neige et de glace entra avec eux, et le dernier eut du mal à refermer la porte.

À la faible lueur de la lampe, Markos se plaça au centre de ceux qui avaient dormi dans la cabane, et, se tournant vers le chef des cavaliers, demanda :

— Vous êtes sûrs que personne ne vous a suivis jusqu'ici ?

— S'il y a ne serait-ce qu'un lapin des glaces dehors entre ici et le Mur-Autour-du-Monde, je veux bien le manger tout cru, avec la fourrure et tout, dit le chef, grand gaillard corpulent en veste de cuir, la bouche encadrée de grosses moustaches rousses. Dans les bois, il n'y a que de la neige et du silence. J'en suis certain.

— Et tous les hommes sont bien armés ? demanda Conn. Faites-moi voir vos armes.

Il inspecta rapidement les vieilles piques et les vieilles épées, parfois ne valant guère mieux que des fourches, mais bien entretenues, luisantes, et sans la moindre tache de rouille.

— Parfait. Alors, nous sommes prêts. Mais vous devez être morts de froid. Attendez une minute ; on va vous servir un bon vin chaud.

S'approchant de l'âtre, il remplit à la louche des chopes en terre dépareillées, et en tendit une à chacun.

— Buvez ça avant de partir.

— Un instant, mon jeune seigneur, dit Markos. Avant de nous mettre en route, j'ai quelque chose à vous remettre.

L'air mystérieux et conspirateur, il alla au fond de la pièce et fouilla dans un vieux coffre. Puis il se retourna et dit :

— Depuis l'incendie où a péri Hammerfell, j'ai conservé cela pour vous – l'épée de votre père.

Conn faillit lâcher sa chope, mais parvint à la passer intacte au moustachu. Il prit l'épée, referma la main sur la poignée, visiblement ému. Il ne possédait rien venant de sa famille ; Markos lui avait dit que tous les biens de son père avaient été détruits par le feu. Les hommes levèrent joyeusement leur chope et le moustachu tonitrua :

— Buvons tous à notre jeune duc !

— Et que tous les Dieux le bénissent ! répondirent les autres, vidant leur chope.

— Merci à toi, Farren – merci à vous tous. Que cette nuit voie le début de la longue lutte qui nous attend, ajouta Conn. Le proverbe dit que les Dieux aident ceux qui s'aident eux-mêmes.

Il remit l'antique épée au fourreau – plus tard, il étudierait les inscriptions gravées sur sa lame, essaierait d'en apprendre ce qu'il pourrait sur les ancêtres qui l'avaient portée avant lui ; mais pas maintenant.

— Nos vies vous appartiennent, Seigneur, dit Farren. Mais où irons-nous ce soir ? Markos nous a dit seulement que vous aviez besoin de nous, alors, nous sommes venus, en mémoire de votre père. Mais vous ne nous avez sûrement pas fait traverser la tempête juste pour boire à votre santé – bien que ce punch soit excellent – et assister à la remise de l'épée d'Hammerfell.

— Exact, dit Conn. Vous êtes ici parce que j'ai entendu une étrange histoire, selon laquelle notre vieil ennemi, Ardrin de Storn, brûlait un village de notre clan.

— Dans une tempête pareille ? Mais pourquoi ?

— Ce n'est pas la première fois qu'il incendie les maisons de nos fermiers et qu'il les jette dehors en plein hiver, sans abri, incapables de combattre parce qu'ils doivent alors se trouver un refuge contre les éléments, dit Conn. Il paraît qu'il veut élever



davantage de bêtes à laine sur ses terres, car elles lui rapportent plus que des fermiers qui cultivent leur nourriture.

— C'est vrai, dit Farren. Il a chassé mon grand-père de la petite ferme où il vivait depuis cinquante ans, obligeant le pauvre vieux à se traîner jusque dans les villes des basses terres pour s'engager comme magasinier, et encore bien heureux. Maintenant, il n'y a plus que des laineux qui broutent là où mon grand-père cultivait ses récoltes.

— Storn n'est pas le seul à agir ainsi, dit Conn. Enfin, si ses fermiers le supportent, c'est leur affaire. Mais j'ai juré que les hommes d'Hammerfell ne seraient pas spoliés ainsi. Je ne connaissais pas ton grand-père, Farren, mais si je suis victorieux et que je recouvre mes terres, il retrouvera aussi sa maison ; les vieillards ne devraient pas avoir à travailler pour leur porridge.

— En son nom, je vous remercie, dit Farren, s'inclinant pour baiser la main de son seigneur.

Mais Conn, rougissant, l'arrêta et lui serra cordialement la main à la place.

— Et maintenant, en route ; les hommes de Storn vont frapper cette nuit et chasser les vieillards par le feu. Mais dorénavant, il saura qu'Hammerfell est vivant, et qu'il ne pourra plus continuer à perpétrer ses crimes sans risque.

Un par un, ils sortirent dans la tempête et se mirent en selle. Markos prit la tête de la colonne, immédiatement suivi de Conn, aveuglé par la neige, et qui voyait à peine où il allait. Mais il faisait confiance à Markos, sachant que le vieillard connaissait chaque arbre et chaque caillou de ce pays ; il lui suffisait de suivre le cheval de son vieux serviteur. Il continua donc, les yeux mi-clos pour se protéger de la neige, lâchant la bride à son cheval, et touchant parfois, avec une secrète fierté, la poignée de l'épée paternelle.

Il ne s'y attendait pas, et la remise de cette arme lui semblait un rite de passage plus important que le raid de cette nuit. Plus d'une fois, il avait accompagné Markos, dans des expéditions contre Storn ; en fait, l'argent et les bêtes qu'ils lui avaient dérobés leur avaient permis de survivre toutes ces années. Il ne serait jamais venu à l'idée de Conn de se considérer, lui et

Markos, comme des voleurs ; avant sa naissance, les Storn avaient volé la plupart des propriétés de son père et, quand il avait un an, ils avaient incendié le peu qu'il en restait.

Lui et Markos pensaient, raisonnablement, que Storn s'étant emparé de tous les biens d'Hammerfell, ils pouvaient en distraire une petite partie pour l'entretien de leur propriétaire légitime.

Mais cette nuit, Storn apprendrait qui était son ennemi qui le harcelait depuis si longtemps.

Maintenant, la neige était si épaisse qu'il entendait à peine les pas de son cheval ; il lâchait la bride à sa monture, sachant que s'il voulait trop la contrôler, la sûreté de sa marche en souffrirait. Au bout d'un moment, Markos s'arrêta, si brusquement que le cheval de Conn faillit percuter celui de Markos.

Markos démonta et prit la bride de Conn.

— À partir de maintenant, nous allons à pied, murmura-t-il. Il doit y avoir des gardes, et il vaut mieux qu'ils ne nous voient pas.

— D'accord, dit Conn, recevant les pensées que Markos ne formulait pas, à savoir que moins ils tueraient de gens, mieux ça vaudrait.

Les hommes de Storn obéissaient aux ordres, et n'étaient pas totalement responsables de ce qu'ils faisaient – s'ils manifestaient trop de sympathie pour les fermiers spoliés d'Hammerfell, ils risquaient de partager leur sort. Ni Conn ni Markos n'avaient le moindre goût pour les massacres inutiles.

Sans bruit, chacun transmet le message à celui qui le suivait et la petite troupe contourna le village, menant les chevaux par la bride. Puis, Markos fit passer la consigne de s'arrêter et se taire. Conn, debout dans le noir, avait l'impression que sa respiration et les battements de son cœur devaient s'entendre des chaumières voisines.

Mais les fenêtres étaient presque toutes noires ; une seule était éclairée sur les dix ou douze du village. Conn se demanda pourquoi – un vieillard somnolant près du feu, une femme veillant son enfant malade, un vieux parent attendant le retour d'un voyageur surpris par la nuit, une sage-femme au travail ?

Il attendit, immobile et silencieux, prêt à tirer son épée. *Cette nuit, je suis vraiment un Hammerfell*, pensa-t-il. *Père, où que tu sois, j'espère que tu connais mon amour pour ton peuple.*

Soudain, au pied de la colline, retentit un cri sauvage, et, au milieu des toits, des flammes s'élevèrent vers le ciel d'orage ; une maison s'enflamma comme une torche. Partout régnait la confusion et la panique.

— *En avant !* commanda Markos.

Conn et leur troupe se mirent en selle et descendirent la colline au galop en poussant des cris terrifiants. Conn leva son arc, visant des silhouettes porteuses de torches qui se glissaient entre les maisons. Une flèche s'envola ; un porteur de torche tomba sans un cri. Conn sortit une autre flèche. Maintenant, des femmes, des enfants, et des vieillards chétifs sortaient en chancelant des maisonnettes, à moitié endormis, poussant des cris de douleur et de peur. Une autre chaumière s'enflamma, puis les hommes de Conn se jetèrent dans la mêlée, hurlant comme des bêtes et décochant des flèches sur les incendiaires.

Conn rugit de toute la force de ses poumons :

— Vous êtes là, Seigneur Storn ? Ou avez-vous envoyé vos acolytes faire votre sale travail pendant que vous restiez au coin du feu ? Qu'avez-vous à répondre, Seigneur Storn ?

Un long silence suivit, rompu seulement par les crépitements des flammes et les gémissements des enfants terrifiés, puis quelqu'un cria d'une voix dure :

— Je suis Rupert de Storn ; qui ose me reprocher ce que je fais ? On a dit et répété à ces misérables d'évacuer leurs maisons ; je n'agis pas ainsi sans raison. Qui conteste mes droits à faire ce que je veux sur mes terres ?

— Ces terres n'appartiennent pas à Storn, rugit Conn, elles sont la propriété légitime d'Hammerfell ! Je suis Conn, Duc d'Hammerfell. Fais ce que tu veux dans tes domaines, Storn, si tes gens le supportent, mais si tu touches à mes fermiers, ce sera à tes risques et périls ! Beau travail pour un homme que faire la guerre aux femmes et aux petits enfants ! Sans compter quelques vieux grands-pères ! Comme ils sont braves, les

hommes de Storn quand il n'y a pas de mâles pour les contrer et protéger les femmes et les gosses !

Long silence, puis la réplique :

— Je croyais que les louveteaux d'Hammerfell étaient morts dans l'incendie qui a anéanti cette maudite lignée. Qui es-tu, imposteur ?

Markos chuchota à l'oreille de Conn :

— Rupert est le neveu et l'héritier de Storn.

— Sors des bois, si tu l'oses, rétorqua Conn, et je te prouverai que je suis bien Hammerfell, indigne usurpateur !

— Je ne me bats pas avec des imposteurs et des bandits, répondit Rupert, invisible dans le noir. Va-t'en comme tu es venu, et cesse de te mêler de mes affaires. Ces terres m'appartiennent, et ce n'est pas un bandit sans nom qui...

Un hurlement de douleur étouffa ses paroles dans sa gorge, qui se termina en un affreux gargouillement. Puis un cri de désespoir et de rage retentit. La flèche de Farren, fendant sans bruit les ténèbres, s'était plantée dans la gorge de Rupert.

— Alors maintenant, vous sortez vous battre en hommes ? hurla Markos.

Un ordre bref lancé à voix basse, et les hommes de Conn se ruèrent sur ceux de Storn ; la bataille fut brève mais sanglante. Conn faucha quelqu'un qui se jetait sur lui avec une pique, combattit brièvement un autre qui sembla fondre devant lui, puis Markos lui saisit le bras d'une poigne de fer et l'entraîna à l'écart.

— En selle ; ils ont perdu la partie et n'auront plus le cœur à finir leur sale travail cette nuit. Regardez, ils chargent Rupert, ou ce qui en reste, sur son cheval... Terminé ; ils sont partis, dit Markos.

Conn, haletant et un peu écoeuré, se laissa entraîner vers son cheval, mais les femmes et les enfants, en chemises de nuit, firent cercle autour de lui dans la neige.

— C'est vraiment notre jeune duc ?

— Hammerfell nous est revenu !

— Notre jeune prince !

Ils se pressaient autour de lui, lui baisant les mains en pleurant.

— Maintenant, ces bandits de Storn ne pourront plus nous chasser... dit une vieille femme ; levant une torche arrachée à un fuyard. Vous êtes le portrait de votre père, mon garçon... mon Seigneur, corrigea-t-elle vivement.

— Mon peuple... je vous remercie de votre accueil, balbutia Conn. Dorénavant, plus d'incendies si je peux m'y opposer ; j'en fais serment. Et plus de guerre contre les femmes et les enfants.

— Oui, grommela Markos comme ils s'enfonçaient dans la nuit, maintenant, le faucon a quitté son perchoir. Aujourd'hui, mon garçon...

Il s'interrompit et rectifia :

— Non, vous n'êtes plus un jeune garçon.

— Seigneur, à partir d'aujourd'hui, ils sauront qu'il y a un Hammerfell dans ces bois. Cette nuit, vous avez fait honneur à l'épée de votre père.

Conn savait qu'il avait pris la défense d'une juste cause. C'est pour ça qu'il avait vécu caché avec Markos depuis tant d'années ; c'est pour cela qu'il était né.

## CHAPITRE 7

Le soir où toutes les lunes étaient pleines, Edric Elhalyn célébra les dix-huit ans de Floria, la plus jeune de ses filles, à son palais de Thendara. Parmi les invités figuraient le Roi Aidan et la Reine Antonella, et, comme Edric l'avait promis, pendant une pause entre deux danses, il rejoignit Floria et Alastair qui bavardaient tranquillement en buvant un rafraîchissement.

— J'espère que tu t'amuses bien, ma chérie, dit-il à sa fille.

— Oh, oui, papa ! C'est la plus belle soirée que...

— Pourtant, je vais vous interrompre le temps d'une danse ou deux. Alastair, comme je vous l'ai promis, j'ai parlé au Roi Aidan.

— Sa Majesté a hâte de vous connaître. Accompagnez-moi, je vous prie.

Alastair s'excusa auprès de Floria, puis se leva et suivit le Seigneur Elhalyn ; ils traversèrent la salle au milieu des danseurs, et entrèrent dans une pièce contiguë élégamment meublée et décorée de panneaux de soie.

Un homme aux cheveux blancs, étonnamment petit, était assis dans un fauteuil magnifique ; richement vêtu, il semblait accablé par les ans, mais les yeux qu'il leva sur eux étaient pleins d'intelligence et de vie.

— Vous êtes le jeune Hammerfell ? dit-il d'une voix grave et forte qui contredisait sa frêle apparence.

— Majesté, dit Alastair en s'inclinant très bas.

— Laissons cela, dit le Roi Aidan Hastur, lui faisant signe de s'asseoir. Je connais votre mère ; c'est une femme remarquable ; mon cousin Valentin m'a beaucoup parlé d'elle. Je crois qu'il est impatient de devenir votre beau-père, jeune homme, mais il n'a pas pu me dire ce que je désire vraiment savoir – l'origine de

cette sanglante vendetta qui a pratiquement anéanti ces deux royaumes montagnards. Que pouvez-vous m'en dire ? Quand et comment a-t-elle commencé ?

— Je ne le sais pas, Majesté, dit Alastair.

Il faisait chaud dans la pièce, et il se sentait transpirer sous sa tunique de soie.

— Ma mère en parle très peu ; elle dit que mon père lui-même n'en connaissait pas avec certitude la cause et l'origine véritables. Je sais seulement que mon père et mon frère sont morts quand les armées de Storn ont incendié Hammerfell.

— Cela, même les chanteurs de rue de Thendara le savent, dit le Roi Aidan. Certains de ces seigneurs montagnards sont devenus trop arrogants pour leur propre bien ; cela menace la paix que nous avons établie au-delà de la Kadarin, et à quel prix ! Ils considèrent que les Aldaran sont leurs suzerains, et que nous sommes toujours en guerre avec les Aldaran.

Fronçant les sourcils, il réfléchit.

— Dites-moi, jeune homme, si je vous aidais à recouvrer Hammerfell, accepteriez-vous d'être fidèle vassal des Hastur et de combattre les Aldaran pour moi si l'occasion se présentait ?

Alastair allait répondre, mais le Roi Aidan reprit :

— Non, ne répondez pas tout de suite ; rentrez chez vous et réfléchissez à ma proposition. Puis revenez m'apprendre votre décision. J'ai besoin de partisans fidèles dans les Heller, sinon, les Domaines seront ravagés par la guerre, comme à l'époque de Varzil. Et cela serait mauvais pour nous tous. Alors, retournez à la fête, réfléchissez bien, et revenez me voir dans deux ou trois jours.

Il le salua de la tête en souriant, puis détourna les yeux, indiquant clairement que l'audience était terminée.

Le Seigneur Edric lui toucha l'épaule ; Alastair fit quelques pas à reculons, puis se retourna et sortit. *Retournez à la fête et réfléchissez bien*, avait dit le roi. Mais est-ce que la question se posait ? Son premier et seul devoir était la restauration et la reconstruction de sa maison et de son clan, et s'il fallait pour cela prêter serment d'allégeance aux Hastur, ce n'était pas trop cher payé.

Mais était-ce bien vrai ? Ce faisant, renonçait-il au pouvoir qui appartenait légitimement aux Hammerfell et aux seigneurs montagnards des Heller ? Pouvait-il véritablement faire confiance à Aidan ou à quelque autre roi Hastur ? Ou le prix à payer pour la faveur royale et l'aide du Roi Aidan était-il trop élevé ?

Quand il revint à l'endroit où il avait laissé Floria, elle n'était plus là ; de l'autre côté de la salle, il vit le scintillement des gemmes dans ses cheveux. Elle dansait une ronde avec une douzaine d'autres jeunes filles et jeunes gens ; il fut pris d'une colère et d'une jalousie irrationnelles. Elle aurait pu l'attendre.

Elle le rejoignit peu après, toute rose et excitée par la danse, et il se retint à grand-peine de la prendre dans ses bras. Mais comme elle était télépathe, elle saisit son impulsion réprimée et rougit, avec un sourire aussi radieux que s'il l'avait embrassée. Elle murmura :

— Quelles nouvelles, Alastair ?

Il chuchota en retour :

— J'ai parlé au roi et il m'a promis son aide pour reconquérir Hammerfell.

Il ne mentionna pas sa part du marché.

Elle s'écria, toute joyeuse :

— Oh, c'est merveilleux !

Et toutes les têtes se tournèrent vers elle. Elle rougit de nouveau et rit avec embarras.

— Eh bien, quoiqu'il arrive maintenant, nous nous sommes bien fait remarquer ; louée soit Evanda que nous nous trouvions sous le toit de mon père, sinon, cela ferait jaser d'ici à... Hammerfell.

— Floria, dit-il, vous savez que, dès que j'aurai recouvré mes terres, je parlerai à votre père...

— Je sais, dit-elle, presque en un murmure, et j'attends ce jour avec autant d'impatience que vous.

Puis elle se retrouva dans ses bras, et effleura sa bouche de ses lèvres, si légèrement qu'une minute plus tard, il ne savait plus si c'était rêve ou réalité.

Elle s'écarta, et il revint sur terre à regret.



— Nous ferions mieux de danser, dit-elle. Il y a assez de gens qui nous regardent comme ça.

Alastair sentit ses doutes et ses scrupules s'envoler ; avec Floria pour récompense, il était prêt à jurer tout ce que le Roi Aidan voudrait.

— Je suppose, dit-il. Je ne veux pas que votre frère vienne encore me chercher querelle ; un conflit à la fois, ça suffit.

— Oh, il ne ferait pas cela ; pas sous le toit de notre père, l'assura Floria.

Alastair était sceptique ; Gwynn lui avait cherché querelle alors qu'Alastair était l'invité de son père dans sa loge ; alors, pourquoi pas sous son toit ?

Ils se dirigèrent vers la piste de danse, la main d'Alastair effleurant à peine la taille de la jeune fille.

*Loin dans le nord, Conn d'Hammerfell faillit pousser un cri, désorienté. Le visage de la femme, le contact de ses mains, la tiédeur de son corps sous la soie, le souvenir presque illusoire de ses lèvres effleurant les siennes... l'émotion le terrassa. De nouveau, la femme de son rêve, les lumières éclatantes, et les gens richement vêtus dont nulle part il n'avait jamais vu les pareils... que se passait-il ? Pourquoi cette femme ravissante l'accompagnait-elle maintenant nuit et jour ?*

Alastair battit des paupières, et Floria lui demanda doucement :

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne sais pas... un étourdissement, dit-il. Provoqué par vous, sans aucun doute... mais pendant un instant, il m'a semblé que j'étais très loin d'ici, en un lieu que je n'ai jamais vu.

— Vous êtes certainement télépathe ; vous avez dû recevoir quelque chose de quelqu'un qui fait partie de votre vie ; sinon actuellement, du moins dans l'avenir, dit-elle.

— Mais je *ne suis pas* télépathe, pas beaucoup, dit-il. Je n'ai même pas assez de *laran* pour que cela vaille la peine de me former, m'a dit ma mère. Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Vos cheveux roux ; c'est généralement la marque du *laran*.

— Pas dans mon cas, dit-il, car j'ai un jumeau, et mon frère, selon ma mère, était celui doué de *laran*.

Devant l'air troublé de Floria, il ajouta :

— Cela a-t-il pour vous beaucoup d'importance ?

— C'est seulement une chose de plus que nous aurions partagée, dit-elle, mais je vous aime comme vous êtes.

Elle rougit et ajouta :

— Vous devez me trouver impudente de parler si franchement avant que nos parents soient d'accord...

— Je ne penserai jamais que du bien de vous, dit-il avec ferveur, et je sais que ma mère sera très heureuse de vous avoir pour fille.

La danse se termina et il dit :

— Je devrais aller mettre ma mère au courant de ma bonne fortune – de *notre* bonne fortune. Une question, dit-il, la mention de sa mère lui rappelant un récent projet. Connaissez-vous un bon éleveur de chiens dans la cité ?

— Un... éleveur de chiens ? dit-elle, se demandant ce que signifiait ce brusque changement de conversation.

— Oui ; la chienne de ma mère est très vieille, et je voudrais lui offrir un chiot pour qu'elle ne soit pas seule quand Bijou s'en ira enfin où tous les bons chiens doivent finir ; surtout maintenant que je devrai m'absenter souvent.

— Quelle bonne idée ! s'écria Floria, toute réchauffée par cette tendre attention envers sa mère. Oui : je sais où mon frère Nicolo achète ses chiens de chasse ; dites-lui que c'est moi qui vous envoie, et il vous trouvera un bon compagnon pour votre mère.

*Comme il est gentil et bon, si attentionné envers sa mère. Il sera sûrement très bon aussi envers sa femme, pensa-t-elle.*

Il demanda, hésitant :

— Viendrez-vous monter à cheval avec moi demain ?

— J'aimerais beaucoup, répondit-elle en souriant, mais je ne peux pas. Voilà cinq décades que j'attends une place à la Tour ; et on m'a soudain demandé d'être monitrice dans le cercle de Renata Aillard, et je dois être testée demain.

Bien que déçu, Alastair ressentit de la curiosité ; sa mère était technicienne à la Tour depuis sa petite enfance, mais elle ne parlait guère de son travail.

— Je ne savais pas que les femmes pouvaient être Gardiennes, dit-il.

— Elles ne le peuvent pas, dit Floria. Renata est née *emmasca*. Sa mère est une Hastur, et il y a beaucoup d'*emmasca* dans cette lignée, qui peuvent être femme ou homme selon leur choix. C'est assez triste ; mais cela lui permet d'exercer la fonction de Gardien, et peut-être qu'un jour, de vraies femmes pourront l'exercer aussi. C'est très dangereux pour les femmes, et je préfère ne pas essayer moi-même.

— Je ne voudrais pas que vous vous exposiez à un danger quelconque, dit Alastair avec ferveur.

— Je saurai vers midi si je suis acceptée dans le cercle, ajouta-t-elle. Alors, si vous le désirez, nous pourrions aller ensemble choisir un chiot pour votre mère.

— Acceptée ? Mais je croyais que vous aviez déjà une place dans le cercle...

— Oui ; mais il est très important que tous les travailleurs d'un même cercle s'entendent très bien entre eux ; s'il y a quelqu'un dans le cercle qui pense ne pas pouvoir me supporter, alors il faudra que j'attende une autre place. J'ai rencontré Renata et elle me plaît beaucoup ; et je crois que je suis acceptable pour elle. Mais demain, on me testera pour voir si les autres aussi peuvent travailler avec moi.

— S'il y a quelqu'un qui ose vous refuser, je lui déclarerai la guerre ! dit Alastair, ne plaisantant qu'à moitié.

Elle perçut son sérieux sous son ton enjoué et lui prit les mains.

— Non, dit-elle. Vous ne comprenez pas ces choses puisque vous n'êtes pas télépathe entraîné. Promettez-moi que vous n'agirez pas avec étourderie ou précipitation ?

La danse était terminée, et ils quittèrent la piste de danse. Elle dit :

— Maintenant, je dois danser avec mes autres invités – mais je préférerais rester avec vous.

— Oh, pourquoi devons-nous toujours faire ce que désirent les autres, sous prétexte que c'est la coutume ? « La bienséance exige ceci, la bienséance exige cela ! » J'en ai assez !

— Oh, Alastair, ne parlez pas ainsi ! On m'a appris que nous ne sommes pas nés pour faire selon notre bon plaisir, mais pour remplir nos devoirs envers notre famille et notre peuple. Vous êtes Duc d'Hammerfell ; le jour viendra peut-être – et ce sera justice – où vos devoirs envers Hammerfell devront passer avant notre engagement mutuel.

— Jamais ! s'écria-t-il.

— Ne dites pas cela ! Un particulier peut prendre un tel engagement, mais un prince, un duc ou un seigneur, chargé de responsabilités, ne le peut pas.

À part elle, elle se sentit troublée, mais elle pensa : *Il est jeune, il n'a pas été élevé pour cette charge ; il a été éduqué en exilé, et non pour assumer les responsabilités que lui confèrent sa naissance.*

— C'est seulement que je ne supporte pas de vous quitter, dit-il. Restez avec moi, je vous en prie.

— Je ne peux pas, mon cher ami. Comprenez-moi, je vous en prie.

— Comme vous voudrez, dit-il, morose.

Puis il lui offrit son bras et la raccompagna en silence vers le groupe de ses parentes – parmi lesquelles, remarqua-t-il, impressionné, se trouvait la Reine Antonella, qui souriait d'un air absent.

La reine dit, de la voix curieusement stridente des malentendants :

— Enfin ! Nous vous attendions depuis longtemps, ma chérie. Mais je crois que je ne connais pas votre jeune cavalier.

— C'est le fils de la Duchesse d'Hammerfell, Erminie, Deuxième Technicienne du cercle d'Edric Elhalyn, dit Floria de sa voix harmonieuse, si doucement qu'Alastair se demanda comment la vieille reine sourde pouvait l'entendre.

Puis il se dit qu'elle était sans doute télépathe, et comprenait Floria sans paroles.

— Hammerfell, dit-elle de sa voix cassée, le saluant de la tête. Enchantée de vous connaître, jeune homme ; votre mère est une femme remarquable. Je la connais bien.

Alastair se sentit flatté ; se voir accorder, le même soir, d'abord la considération du roi, puis de la reine, c'était plus qu'il n'avait espéré. Un jeune homme qu'Alastair ne connaissait pas s'approcha pour inviter Floria à danser, et Alastair, s'inclinant devant la Reine Antonella, qui lui rendit gracieusement son salut, partit à la recherche de sa mère.

Il trouva Erminie au jardin d'hiver en train d'admirer les fleurs. Elle se retourna à son entrée et dit :

— Mon cher enfant, pourquoi ne danses-tu pas ?

— J'ai assez dansé pour ce soir, dit-il. Et quand la lune s'est couchée, qui se soucie de regarder les étoiles ?

— Allons, allons, dit Erminie. Ton hôtesse a d'autres devoirs.

Il dit avec irritation :

— Floria m'a déjà fait la morale à ce sujet, maman ; ne t'y mets pas aussi, je t'en prie.

— Alors, elle a bien fait, dit Erminie.

Mais, sentant qu'il avait beaucoup de choses à lui dire, elle demanda :

— Qu'y a-t-il, Alastair ?

— J'ai eu une audience avec le roi, maman – mais je ne peux pas t'en parler en public.

— Tu veux rentrer tout de suite ? Comme tu voudras.

Elle fit signe à un serviteur et ajouta :

— Appelez-nous une chaise, je vous prie.

En chemin, Alastair déversa toutes ses émotions dans le sein de sa mère.

— Et, maman, j'ai demandé à Floria si elle me considérerait d'un œil favorable quand je serai restauré sur...

— Et quelle réponse t'a-t-elle faite ?

Presque en un murmure, Alastair répondit :

— Elle m'a embrassé et elle a dit que ce jour ne viendrait jamais assez tôt.

— Je suis contente pour toi. C'est une jeune fille charmante, dit Erminie, se demandant pourquoi, si tout cela était vrai, il avait l'air si pensif.

Mais, comme Alastair avait peu de *laran*, elle interpréta mal ce qu'elle lut dans sa pensée, se disant que peut-être Alastair avait pressé la jeune fille de s'engager envers lui par serment ou de l'épouser immédiatement, ce qu'elle avait refusé, conformément aux bienséances.

— Maintenant, répète-moi tout ce que Sa Majesté t'a dit, demanda-t-elle, se renversant sur son siège pour l'écouter.

## CHAPITRE 8

Le village de Lowerhammer n'était guère plus qu'un groupe de maisons situées au centre d'une douzaine de fermes. L'endroit était pauvre, mais c'était l'époque de la moisson, et on avait converti en salle de danse la grange la plus grande du village, décorée de lanternes et bondée de bruyants paysans. Tout le long d'un mur, des planches posées sur des tréteaux formaient des tables, couvertes de tous les verres et chopes du village groupés autour de cruches de cidre et de bière. Il y avait aussi des bancs pour les anciens. Au centre, une ronde de jeunes gens tournait vers la gauche, autour d'une ronde de jeunes filles qui tournaient vers la droite.

Conn dansait dans la ronde ; quand la musique se tut, il tendit les mains, comme c'était la coutume, à la jeune fille devant laquelle il s'était arrêté, et la conduisit vers le buffet. Il remplit deux chopes, une pour elle, une pour lui.

Il faisait chaud dans la grange ; derrière une grossière paroi, se trouvaient encore des chevaux et des laitières, et quatre ou cinq vigoureux jeunes gens gardaient les portes, pour s'assurer que personne n'apportait torche ou chandelle dans cet endroit plein de foin et de paille. La peur du feu planait toujours sur toutes les fêtes rustiques, surtout en cette saison où les pluies d'automne n'avaient pas encore détrempé les résineux.

Conn but une rasade de cidre âcre, avec un sourire contraint à sa partenaire de la danse. Pourquoi, en cet instant, voyait-il, comme à *travers* elle, une autre femme – une femme qu'il voyait sans cesse, qui était avec lui pendant le jour et qui reparaisait la nuit dans ses rêves – l'étrangère vêtue de satin ; la blonde aux tresses mêlées de gemmes ?

— Conn, qu'est-ce qu'il y a ? dit Lilla. Tu es à mille lieues d'ici ; tu dances sur la lune verte ?

— Non, dit-il en riant, mais je rêvassais d'un lieu très loin d'ici. Je ne sais pas pourquoi ; il n'y a pas d'endroit meilleur que celui-ci – surtout pendant un bal de la moisson.

Il savait qu'il mentait. Comparée à la femme de ses rêves, Lilla n'était que la rustique fille de ferme qu'elle était, et cette grange une grossière caricature du palais illuminé de ses rêveries. Ces scènes éclatantes qu'il voyait en rêve, étaient-elles la réalité, tandis que ces rustiques festivités étaient le rêve ? Il se sentait troublé, et, plutôt que de continuer cette conversation, il retourna à son cidre.

— Tu veux encore danser ?

— Non, j'ai trop chaud, dit-elle. Asseyons-nous un moment.

Ils trouvèrent un banc au fond de la grange, près de la paroi de bois derrière laquelle il entendait les bêtes piétiner ; tout ce qui l'entourait lui était cher et familier. Les conversations tournaient surtout autour du temps, de la moisson, et des réalités familières de la vie quotidienne ; mais, pour une raison qui lui échappait, tout lui semblait maintenant étranger, comme si, soudain, tous parlaient une langue inconnue. Seule Lilla lui semblait solide et réelle ; il lui prit la main et lui entoura la taille de son bras. Elle posa la tête sur son épaule ; elle avait tressé des fleurs et des rubans dans ses cheveux noirs, encadrant un visage aux joues rouges ; elle était douce et potelée, et les mains de Conn s'égarèrent sous son châle. Elle ne protesta pas, et se contenta de soupirer quand il la serra contre lui et l'embrassa.

Il lui murmura quelque chose, et elle le suivit docilement jusqu'au fond de la grange, dans le coin le plus obscur. Une partie du jeu consistait à éviter les jeunes gens chargés de s'assurer que personne n'apportait du feu dans l'aire où l'on conservait les grains, mais ils ne voulaient pas de lumière. Couchés dans le foin odorant auquel les fleurs de trèfle ajoutaient encore leur parfum, Conn la serra étroitement, en l'embrassant sans se lasser ; au bout d'un moment, il lui murmura quelque chose, et Lilla le suivit plus loin dans le noir. Debout, serrés l'un contre l'autre, Conn délaçait à tâtons la tunique de la jeune fille quand quelqu'un appela son nom.



— Conn ?

C'était la voix de Markos. Conn se retourna avec colère vers le vieillard qui les regardait, une lanterne à la main. Il la leva pour voir le visage de la jeune fille.

— Ah, c'est toi, Lilla ; ta mère te demande, ma fille.

Rebelle, Lilla regarda autour d'elle, et aperçut sa mère, petite silhouette en robe noire à rayures, qui bavardait avec une demi-douzaine d'autres paysannes. Mais Markos fronçait les sourcils, l'air si courroucé qu'elle préféra ne pas discuter. À regret, elle lâcha la main de Conn, puis relâça son corsage.

— Ne t'en va pas, Lilla, dit Conn. On va encore danser.

— Pas question ; on a besoin de vous, jeune maître, dit Markos, avec déférence, mais avec une sévérité à laquelle Conn n'avait jamais osé résister.

L'air renfrogné, il sortit de la grange avec Markos, et, une fois dehors, se retourna pour demander :

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

— Regardez ; le ciel est sombre ; il pleuvra avant l'aube, dit Markos.

— Et c'est pour ça que tu nous as interrompus ? Tu outrepasses tes droits, mon père adoptif.

— Je ne crois pas ; qu'y a-t-il de plus important que le temps pour un seigneur terrien ? dit Markos. De plus, il est de mon devoir de ne pas vous laisser oublier qui vous êtes, Maître Conn. Iriez-vous jusqu'à nier qu'un quart d'heure plus tard, vous auriez lutiné la fille dans le foin ?

— Et alors, qu'est-ce que ça peut te faire ? Je ne suis pas châtré ; tu voudrais peut-être...

— Je voudrais que vous agissiez bien envers tous, dit Markos. Il n'y a pas de mal à danser, mais pour aller plus loin... vous êtes un Hammerfell ; vous ne pourriez pas épouser cette fille ni même faire ce qui serait juste pour son enfant si elle devait en avoir un.

— Devrai-je me passer de femme toute ma vie à cause de la malchance de ma famille ?

— Absolument pas, mon garçon ; une fois que vous aurez recouvré Hammerfell, vous pourrez prétendre à n'importe quelle princesse des Cent Royaumes, dit Markos. Mais jusque-

là, ne vous laissez pas piéger par une paysanne. Vous pouvez trouver mieux que la fille de votre vacher – et elle, elle mérite mieux que se faire lutiner dans le foin à une fête. C'est une fille sérieuse, et elle mérite un mari qui la respecte, pas un jeune seigneur qui la culbute sans lendemain. Votre famille s'est toujours comportée avec honneur envers les femmes. Votre père, les Dieux aient son âme, était la bienséance incarnée. Voudriez-vous qu'on dise que vous n'êtes qu'un jeune libertin, juste bon à trousser les femmes dans les coins sombres.

Conn baissa la tête, sachant que Markos avait raison, mais toujours furieux et frustré.

— Tu parles comme un *cristoforo*, dit-il, maussade.

— Il y a pire, dit Markos, en haussant les épaules. Au moins, quand on suit leurs préceptes, on n'a jamais de regret.

— Ni de plaisir, grommela Conn. Tu m'as fait honte devant tout le monde, Markos, à m'emmener comme un enfant pas sage.

— Non, dit Markos. Vous ne me croyez pas maintenant, mon garçon, mais je vous ai évité la honte au contraire. Regardez donc, dit-il, montrant les paysans qui s'étaient remis à danser.

Conn suivit des yeux Lilla, qui s'était laissé entraîner dans une autre ronde.

— Réfléchissez donc, mon garçon, dit Markos d'un ton pressant. Toutes les mères du village savent qui vous êtes ; croyez-vous que n'importe laquelle ne serait pas très contente de vous attirer dans sa famille en se servant de sa fille comme appât ?

— Quelle idée tu te fais des femmes ! dit Conn, écœuré. Tu les crois vraiment si intrigantes ? Tu ne m'avais jamais parlé comme ça, avant...

— Non, en effet, dit Markos. Jusqu'à l'autre nuit, tout le monde vous prenait pour mon fils ; maintenant, ils savent qui vous êtes, et vous êtes le Duc d'Hammerfell...

— Et avec ça et un sekal d'argent, je peux m'acheter une chope de cidre, dit Conn. Je suis bien avancé...

— Donnez-vous le temps, jeune homme ; autrefois, il y avait des armées à Hammerfell, et tous les soldats n'ont pas fondu leur épée pour en faire des charrues, dit Markos. Elles se

rassembleront le moment venu, qui n'est plus très éloigné. Un peu de patience.

Ils descendirent la rue du village jusqu'au petit cottage où ils logeaient. Un vieillard – un vétéran amputé d'un bras et courbé par les ans – qui les avait servis pendant la plus grande partie de sa vie, vint prendre leurs capes et les suspendit au mur.

— Vous voulez dîner, maîtres ?

— Non, Rufus, on a mangé et bu à la fête, dit Markos. Va te coucher, mon vieil ami. Ce soir, tout est calme.

— Tant mieux, grogna le vieux Rufus. On avait posté des guetteurs dans le col, au cas où Storn aurait jeté son dévolu sur les récoltes d'Hammerfell ; mais rien ne remue dans la montagne, pas même un lapin cornu.

— Parfait, dit Markos, puisant une louche d'eau dans un seau pour se désaltérer. Il pleuvra avant l'aube, je crois ; heureusement qu'il a fait beau jusqu'à la rentrée des moissons.

Il se pencha pour délayer ses bottes, disant, sans regarder son fils adoptif :

— Je regrette de vous avoir entraîné si brusquement, mais il m'a semblé que c'était le moment de passer à l'action. J'aurais peut-être dû vous parler avant ; mais tant que vous n'étiez qu'un enfant, ça me paraissait inutile. Et l'honneur exigeait...

— Je comprends, dit Conn, bourru. Ça ne fait rien. Et je suis content qu'on soit rentrés avant ça...

Au même instant, un vent violent ébranla la cahute, les deux s'ouvrirent et un déluge se déversa sur le village, étouffant tous les autres bruits.

— Ah, les pauvres filles qui vont gâter leurs beaux habits de fête, dit Markos.

Mais Conn n'écoutait plus ; les murs de la cabane s'étaient évanouis, et une lumière aveuglante éblouissait ses yeux. Le banc grossier sur lequel il était assis s'était transformé en fauteuil de brocart, et devant lui, un petit homme aux cheveux blancs, vêtu avec une grande élégance, le regardait dans les yeux en demandant : *Si je vous donnais des hommes et des armes pour reconquérir Hammerfell, prêteriez-vous allégeance aux rois Hastur ? Nous avons besoin de partisans fidèles au-delà de la Kadarin...*

— Conn !

C'était Markos, qui le secouait par le bras.

— Où étiez-vous ? Loin d'ici, je l'ai vu – c'était encore la vierge de vos rêves ?

Conn battit des paupières dans la pénombre retrouvée de la lanterne et de l'âtre, après les lumières éblouissantes.

— Pas cette fois, dit-il, et pourtant, je sentais qu'elle n'était pas loin. Non, Markos ; je parlais avec le Roi...

Il hésita, cherchant le nom.

— ...le Roi Aidan à Thendara, et il me promettait des hommes et des armes pour reconquérir Hammerfell...

— Miséricordieuse Avarra, marmonna le vieillard, quel rêve est-ce là ?

— Ce n'est pas un rêve, mon père adoptif ; c'est impossible. Je l'ai vu comme je te vois, mais plus nettement parce qu'il y avait de la lumière, et j'ai entendu sa voix. Oh, Markos, si seulement je savais si mon *laran* est de nature prophétique ! Parce que dans ce cas, j'irais immédiatement à Thendara voir le Roi Aidan...

— Je ne sais pas, dit Markos, quel genre de *laran* possédait votre mère – c'était peut-être ça.

Markos observa attentivement Conn, désorienté par la récurrence de ce « rêve ». Pour la première fois depuis toutes ces années, une pensée lui vint à l'esprit : *Serait-ce possible que la Duchesse d'Hammerfell ait survécu et qu'elle ait maintenue vivante la cause d'Hammerfell ?*

*Ou que le frère de Conn ait survécu à cette nuit d'incendie et d'horreur ?*

Mais non ; cela n'expliquait pas les visions de Conn ; pourtant, se rappela-t-il, Conn avait toujours eu un lien très fort avec son frère...

— Devrais-je aller à Thendara pour parler au Roi Aidan ? demanda Conn d'un ton pressant.

— Ce n'est pas si facile de parler au roi, dit Markos, mais votre mère avait des parents Hastur, et en souvenir d'elle, aucun doute qu'ils ne vous obtiennent une audience.

*Devrais-je lui dire que je soupçonne sa mère d'être encore vivante – et peut-être même son frère aîné ? Non, ce serait trop*

*dur pour lui de se poser toutes ces questions pendant le voyage – il a déjà assez de choses en tête...*

— Oui, dit-il avec résignation. Il semble que vous devriez aller à Thendara pour découvrir ce qu'ils savent d'Hammerfell et ce qu'on peut faire pour aider notre peuple. Il est temps également de contacter la famille de votre mère, pour voir s'ils peuvent nous aider.

Il fit une pause avant de continuer :

— J'ajoute, mon garçon, qu'il est temps que vous parliez avec quelqu'un de plus savant que moi en ce qui concerne le *laran* – ces visions se répètent trop souvent, et je commence à m'inquiéter pour votre santé.

Conn ne put qu'approuver.

Conn chevauchait vers le sud, sous une petite pluie qui estompait les contours des montagnes. Franchissant les confins méridionaux de l'ancien royaume d'Hammerfell et entrant dans le pays d'Asturias, il eut l'impression que les Cent Royaumes étaient déployés à ses pieds. Selon un ancien dicton, plus d'un petit roi, debout en haut d'une colline, pouvait embrasser du regard toute l'étendue de ses possessions, d'une frontière à l'autre ; et maintenant, à mesure qu'il passait d'un petit royaume dans un autre tout aussi petit, Conn se rendait compte que c'était vrai. Vers le sud, lui avait-on dit, s'étendaient les domaines des Hastur où après de longues guerres, le grand Roi Régis IV avait uni la majorité de ces royaumes minuscules sous un seul gouvernement.

Il traversa la Kadarin, et entra dans Neskaya, qu'on disait la plus ancienne ville du monde. Il y passa la nuit, dans une famille des basses terres pour laquelle Markos lui avait donné une recommandation écrite. On le reçut avec honneur, et on le présenta à tous les fils et filles ; malgré sa jeunesse, il n'eut pas la naïveté de croire que cet hommage était rendu à sa personne, mais à son titre et à son héritage ; c'était quand même assez enivrant pour un garçon de son âge. On lui fit comprendre qu'il pouvait rester indéfiniment, mais il déclina l'invitation – sa mission l'appelait.

Au soir du troisième jour, il longea le lac de Hali, avec ses curieux poissons et les ruines phosphorescentes de la grande Tour, qui ne serait jamais reconstruite en témoignage de la grande folie que constituait l'utilisation du *laran* dans la guerre. Conn n'était pas sûr de bien comprendre le raisonnement ayant abouti à cette décision. S'il existait une arme aussi puissante, la charité aurait voulu qu'en temps de guerre on s'en serve immédiatement pour mettre rapidement fin au conflit avec le minimum de morts. Mais d'autre part, il comprenait que si une telle arme tombait entre de mauvaises mains, elle pouvait causer un désastre. Et en approfondissant sa réflexion, il réalisa que même les plus sages ne seraient pas toujours capables de déterminer quelle était la cause la plus juste.

Le soir, il dormit à l'ombre des ruines, et si des fantômes rôdaient alentour, ils ne troublèrent pas son sommeil.

Le lendemain, au premier refuge pour voyageurs, il se lava, peigna ses cheveux roux, et enfila son meilleur costume apporté dans ses fontes. Il mangea ses dernières provisions, mais cela ne l'inquiéta pas, car il avait toujours chassé pour se nourrir ; de plus, il avait suffisamment d'argent pour ses modestes besoins, et il savait qu'il aborderait bientôt une contrée plus peuplée où il trouverait à boire et à manger. Comme un enfant impatient d'obtenir une friandise convoitée, il lui tardait de voir la grande cité.

Au milieu de la matinée, il réalisa qu'il approchait de la grande ville. Les routes étaient plus larges et lisses, les édifices plus grands et plus vieux ; la plupart semblaient habités depuis longtemps. Il avait revêtu avec fierté son beau costume neuf ; mais, voyant les autres jeunes, il réalisait maintenant qu'il avait l'air d'un paysan, car, à part quelques vieux fermiers aux bottes crottées, personne ne portait plus de cette coupe.

*Que m'importe ? Après tout, je ne viens pas danser au bal royal du Solstice d'Été !*

Mais à part lui, il reconnut que ça lui importait quand même. Il n'avait jamais désiré venir dans la cité, mais si son destin l'y conduisait, il préférerait y faire figure de gentilhomme.

Le gros soleil rouge approchait de son zénith quand il aperçut de loin les murailles de Thendara, et, une heure plus

tard, il entra dans la cité dominée par le vieux château des seigneurs Hastur.

Il commença par se promener au hasard, puis il déjeuna dans une modeste taverne. Un homme entra peu après, qui, de loin, lui fit bonjour de la main. Conn ne l'avait jamais vu et se demanda si c'était simple courtoisie envers un étranger, ou s'il l'avait pris pour un autre.

Il termina et paya son repas, puis demanda la demeure de Valentin Hastur, comme Markos le lui avait conseillé, et on lui indiqua le chemin. Une fois dehors, il se demanda de nouveau si on ne le prenait pas pour un autre, car, une ou deux fois, on le salua cordialement, comme une vieille connaissance.

Il trouva assez facilement la maison de Valentin Hastur, mais hésita à s'approcher de la porte. À cette heure, le seigneur serait peut-être sorti vaquer à ses affaires. Non, se rassura-t-il ; il s'agissait d'un grand seigneur, non d'un fermier ; il n'avait pas de champs à labourer, pas de troupeaux à garder, et quand quelqu'un avait besoin de le voir, c'était sans doute lui qui se déplaçait ; il y avait de grandes chances qu'il soit chez lui.

Il gravit le perron, et demanda courtoisement au serviteur qui ouvrit la porte si c'était bien la demeure du Seigneur Valentin Hastur.

— Oui, si ça vous intéresse, dit l'homme, avec un mépris non déguisé pour l'apparence rustique de Conn.

— Allez dire au Seigneur Valentin Hastur que le Duc d'Hammerfell, une ancienne connaissance des lointaines Heller, le prie de lui donner audience, dit Conn d'une voix ferme.

L'homme eut l'air surpris – pas étonnant, pensa Conn – mais fit entrer Conn dans une antichambre puis alla transmettre le message. Au bout d'un moment, Conn entendit un pas ferme approcher – à l'évidence, se dit Conn, le pas du maître de maison.

Un homme grand et mince, aux cheveux roux grisonnants, entra dans la pièce, main tendue.

— Mon cher Alastair, je ne vous attendais pas si tôt, dit-il. Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Je n'aurais jamais cru vous voir jamais chez moi, et à plus forte raison dans les rues, dans une

telle tenue ! Avez-vous fixé la date avec la jeune fille ? Mon cousin m'a dit seulement hier qu'il attendait votre demande.

À ce stade, Conn fronça les sourcils ; à l'évidence, le seigneur Hastur ne lui parlait pas, à lui, mais à un autre avec qui il le confondait. Le précédant dans le couloir, le seigneur Hastur ne remarqua pas sa perplexité, mais continua à bavarder amicalement.

— Et comment se porte le petit chien ? Est-ce qu'il plaît à votre mère ? Si elle ne l'aime pas, elle est vraiment difficile ! Alors, que puis-je faire pour vous ?

Alors seulement, il se retourna, regarda Conn, et s'interrompit.

— Mais... vous *n'êtes pas* Alastair ! s'écria-t-il, stupéfait. Mais on peut dire que vous lui ressemblez ! Qui êtes-vous, jeune homme ?

— Je ne comprends pas, dit Conn avec fermeté. Je vous suis reconnaissant de votre accueil, Seigneur, mais pour qui me prenez-vous ?

— Je croyais, naturellement, que vous étiez le jeune Duc Alastair d'Hammerfell, dit lentement Valentin Hastur. Un jeune homme que je connais depuis votre... depuis son enfance, et dont la mère est ma meilleure amie. Mais...

— Ce n'est pas possible, dit Conn, quand même impressionné par cet accueil amical. Je suis Conn d'Hammerfell, et je vous remercie de m'accueillir en parent, mais...

Le Seigneur Valentin avait l'air mécontent – *non*, rectifia mentalement Conn, *il avait l'air perplexe*. Puis, lentement, son visage s'éclaira.

— *Conn...* bien sûr... le frère, le frère *jumeau* – mais on m'avait toujours dit que vous étiez mort dans l'incendie d'Hammerfell.

— Non, dit Conn, c'est mon jumeau qui est mort – avec ma mère, Seigneur. Je vous donne solennellement ma parole que je suis le Duc d'Hammerfell, seul prétendant à ce titre.

— Non, vous vous trompez, dit doucement Valentin Hastur. Et je comprends maintenant la tragique erreur qui vous a tous abusés. Votre mère et votre frère ont survécu, mon garçon, mais



ils croient que vous avez péri. Je peux vous assurer que la Duchesse et le Duc d'Hammerfell sont bien vivants.

— Vous plaisantez, sans doute, dit Conn, pris de vertige.

— Non ; par Zandru, je n'irais jamais plaisanter sur un tel sujet, dit le Seigneur Valentin avec véhémence. Maintenant, je commence à comprendre. Votre mère, mon enfant, a passé toutes ces années dans la triste conviction que vous étiez mort lors de la chute d'Hammerfell ; car vous *êtes* l'autre jumeau, n'est-ce pas ?

— Je croyais que c'étaient eux qui étaient morts dans l'incendie du château, dit Conn, en état de choc. Vous connaissez mon frère, Seigneur ?

— Aussi bien que mes propres fils, dit le Seigneur Valentin, scrutant Conn avec attention. Maintenant que je vous regarde, je discerne quelques petites différences. Votre démarche est un peu différente de la sienne, et vos yeux sont légèrement plus écartés. Mais votre ressemblance est frappante, dit Valentin, le visage rayonnant d'excitation. Dites-moi pourquoi vous venez à Thendara, Conn – si vous permettez que je vous appelle ainsi en ma qualité de cousin.

Puis, s'avançant, il prit le jeune homme dans ses bras et lui donna l'accolade de parent.

— Bienvenue dans ma maison et à mon foyer, mon cher enfant.

Conn battit des paupières ; trouver un cousin affectueux là où il pensait rencontrer un étranger, c'était un choc, quoique plutôt agréable.

— Vous avez parlé de ma mère – elle habite donc près d'ici ?

— Bien sûr ; j'ai dîné avec elle hier soir, dit le Seigneur Valentin, et avant même que vous me disiez la raison de votre venue, je suggère que vous alliez la voir. Et, avec votre permission, j'aimerais vous accompagner pour être le premier à lui annoncer la nouvelle.

— Oui, dit Conn, visiblement bouleversé. Il faut que je voie ma mère avant toute chose.

Valentin s'assit à son bureau et griffonna quelques lignes à la hâte ; puis il appela un serviteur et lui dit :

— Porte immédiatement ce message à la Duchesse d'Hammerfell, et dis-lui que je serai chez elle d'ici une heure. Il faut lui donner le temps de se préparer à recevoir des visites. Et permettez-moi de vous offrir une collation ; vous venez de loin, et nous avons le temps de manger avant de partir.

Conn mangea très peu, puis ils se mirent en route. En chemin, le Seigneur Valentin lui dit :

— Quel heureux jour pour moi ! Il me tarde de voir le visage de votre mère quand elle vous verra pour la première fois. Elle a longtemps pleuré votre mort. Pourquoi ne l'avez-vous pas recherchée plus tôt ? Où avez-vous vécu ?

— Caché, sur les terres de mes ancêtres, me croyant le dernier des Hammerfell, dit Conn, sans aucun parent vivant, à part Markos, le vieil écuyer de mon père.

— Je me souviens du vieux Markos, dit Valentin.

Votre mère croyait qu'il avait péri, lui aussi ; il doit être très vieux maintenant.

— Oui, mais toujours solide et vigoureux pour un homme de son âge, dit Conn. Il a été un père pour moi, et beaucoup plus qu'un simple parent.

— Et pourquoi vous êtes-vous décidé à venir ?

— Pour en appeler à la justice du roi Hastur, dit Conn. Pas seulement pour mon peuple, mais pour tous les peuples des Heller. Les seigneurs de Storn ne se contentent pas d'avoir anéanti ma famille et ma lignée, mais ils essayent d'affamer et tuer tous mes vassaux et fermiers en brûlant leurs maisons, pour qu'ils évacuent des terres qu'ils cultivent depuis des générations – afin de transformer leurs champs en pâtures, les moutons étant plus lucratifs et moins contrariants que les métayers.

Valentin Hastur parut troublé.

— Je ne sais pas si le Roi Aidan pourra ou voudra faire quelque chose à ce sujet, mon enfant, dit-il. C'est le privilège de tout noble de faire ce qu'il veut sur ses terres.

— Alors, que deviendront ces gens ? Devront-ils dépérir de faim ou mourir pour le bon plaisir de leur noble seigneur ? Ne sont-ils pas plus importants que des moutons ?

— Oh, je suis bien d'accord avec vous, dit le Seigneur Valentin. Personnellement, je me suis toujours prononcé contre ces pratiques sur nos terres. Pourtant, Aidan n'interviendra sans doute pas – en fait, de par la loi, il ne peut pas interférer avec les décisions de ses nobles, sous peine de ne pas conserver longtemps son trône.

Cela donna beaucoup à réfléchir à Conn, et il se tut, profondément troublé. Quand ils arrivèrent à la maison où Erminie vivait depuis tant d'années, ils franchirent la grille, et Conn dit, interloqué :

— Je *connais* cet endroit, mais je pensais qu'il n'existait que dans mes rêves.

Pendant qu'ils traversaient le jardin, un vieux chien s'avança sur ses pattes raides, leva la tête, et émit un aboiement interrogateur.

— Je la connais depuis des années, dit Valentin avec tristesse, et pourtant, je suis toujours un étranger pour elle. Ici, Bijou. Là, là, tout doux, grosse bête...

La chienne renifla les jambes de Conn, puis, remuant la queue avec frénésie, se mit à sauter autant que le lui permettaient ses vieilles pattes. Erminie, qui sortait à l'autre bout du jardin, dit :

— Allons, couché, ma belle ! Qu'est-ce...

Levant la tête, son regard rencontra celui de Conn, et elle s'affaissa, presque évanouie, dans un fauteuil de jardin.

Valentin courut à son côté, et, au bout d'un moment, elle ouvrit les yeux.

— J'ai vu... ai-je bien vu... ?

— Vous ne rêvez pas, dit Valentin d'une voix ferme. Moi aussi, cela m'a fait un choc, et je ne comprends pas comment cela a pu se produire, mais votre autre fils est vivant. Conn, mon garçon, approchez et prouvez à votre mère que c'est vous et que vous êtes bien réel.

Conn s'avança, s'agenouilla près du fauteuil, et elle lui prit les mains et les serra à lui faire mal.

— Comment est-ce possible ? dit-elle, le visage inondé de larmes. Je vous ai cherchés dans les bois toute la nuit, Markos et toi.

— Et lui vous a cherchés aussi, dit Conn. Ce récit a bercé toute mon enfance. Aujourd'hui encore, je ne comprends pas ce qui s'est passé.

— L'important, c'est que tu es vivant, dit Erminie, se levant pour l'embrasser. Alors, Bijou, tu l'as reconnu, toi aussi ? Si j'avais douté de ce miracle, Bijou m'aurait convaincue. C'est elle qui vous gardait quand vous étiez petits – aussi bien qu'une nourrice.

— Je crois que je me rappelle, dit Conn, laissant la chienne grimper sur ses genoux et la serrant dans ses bras.

Une série de petits jappements retentit, et une petite boule de fourrure se rua vers eux, mordillant Conn de ses petites dents acérées. Enjoué, Conn l'écarta en riant.

— Non, tu ne mangeras pas mes mains pour ton dîner, petit ! Allons, sois sage, dit-il.

— Couché, Cuivre ! dit sévèrement Erminie !

Bijou émit un grondement menaçant, essayant d'écarter le chiot, tandis que Conn remarquait :

— Alors, tu ne m'aimes pas comme la vieille Bijou, petit... Cuivre, c'est ça ? Joli nom pour un joli petit chien.

Ils s'assirent par terre et continuèrent à jouer avec les chiens, et bientôt, de la porte, leur parvint une voix que Conn aurait reconnue entre toutes :

— J'ai entendu les chiens et je suis venue tout de suite. Tout va bien, ma cousine ?

Floria entra et ramassa le petit Cuivre, le grondant doucement ; Conn, comme paralysé, fixait la jeune fille de ses rêves.

— Je vous ai vue en rêve, dit-il, interdit.

Il était télépathe non entraîné, et par conséquent, trop malhabile pour barricader sa pensée ; un instant, il sentit toute son âme, tout son être, s'élancer vers elle ; et, en ce même instant, il sentit aussi la réaction impulsive de Floria. Elle le regarda dans les yeux et lui tendit les mains ; puis, se rappelant que, tout en ayant l'impression de connaître Conn aussi bien qu'elle-même, elle le voyait pour la première fois, stupéfaite et embarrassée, elle les rabaissa, comme il était décent en présence d'un étranger.

— Vous ressemblez beaucoup à votre frère, dit-elle d'une voix mal assurée.

— Je commence à le croire, répliqua-t-il, depuis que tant de gens me le disent. Ma mère a failli s'évanouir en me voyant.

— Je t'ai cru mort pendant tant d'années, dit Erminie. Et te retrouver après la moitié de ma vie – Alastair a dix-huit ans, et c'est l'âge que j'avais à votre naissance.

— Quand verrai-je mon frère ? demanda Conn avec entrain.

— Il met les chevaux à l'écurie, dit Floria. Il sera là dans une ou deux minutes. Ce matin nous nous sommes promenés hors les murs. Mon père nous l'a permis, car il est entendu que nous allons bientôt nous marier.

Conn reçut la nouvelle avec un choc, tout en sachant qu'il aurait dû s'en douter ; maintenant, il était clair que ses visions fugitives de la vie citadine – et sa première vision de Floria – lui venaient de son jumeau dont il ignorait l'existence.

Erminie, témoin de l'échange mental entre Conn et Floria, pensa : *Oh, mon Dieu, que sortira-t-il de tout cela ?* Mais ce n'était qu'une première rencontre ; son fils retrouvé lui paraissait homme d'honneur, et il ne pouvait en être autrement puisque Markos l'avait élevé. Il ne serait pas homme à courtiser la fiancée de son frère quand il connaîtrait la situation. Pourtant, consciente de la profondeur des sentiments de Conn, elle réalisa douloureusement les épreuves qui l'attendaient et se demanda ce qu'elle pourrait faire.

— Et tu es venu à Thendara sans même savoir que nous étions vivants, Conn ?

— J'aurais dû comprendre qu'au moins mon frère avait survécu, dit-il, car j'ai entendu dire, par des gens qui en savent plus que moi sur le *laran*, que le lien entre deux jumeaux est le plus fort qui soit ; et depuis environ un an, je suis tourmenté d'images d'endroits où je n'ai jamais été, et de visages que je n'ai jamais vus. Connais-tu bien le *laran* et l'art de la pierre-étoile, maman ?

— Je suis technicienne à la Tour de Thendara depuis dix-huit ans, dit-elle. Mais quand Floria sera mieux entraînée et pourra prendre ma place, je déciderai peut-être de quitter la Tour pour me remarier.

— Non, ma cousine, dit Floria, rougissante. Alastair ne le permettra pas.

— Ce sera à vous de décider, mon enfant, dit Erminie. Ce serait dommage de renoncer à votre travail à cause de l'égoïsme d'un homme.

— Il est vrai que nous en avons peu parlé, dit Floria.

Levant les yeux sur Conn, elle ajouta :

— Vous êtes télépathe aussi, mon cousin. Avez-vous été entraîné dans une Tour ?

— Non, dit-il ; j'ai vécu dans les montagnes et je n'en ai pas eu l'occasion. Et aussi, j'ai eu autre chose à penser, comme de défendre mon peuple contre les entreprises de Storn.

— Alors, Storn sait que tu es vivant ? dit Erminie.

— Oui, et je suis au regret de te dire que les hostilités ont repris, maman. Pendant des années, il a cru que tout notre clan était anéanti.

— Je croyais – j'espérais – que Storn nous croyait tous morts et que les combats cesseraient faute de combattants, dit Erminie. Bien que j'aie juré d'aider ton frère à recouvrer ses terres légitimes.

— La vendetta se serait peut-être éteinte d'elle-même, maman, si je m'étais contenté de rester caché dans les bois en le laissant maltraiter nos gens, dit Conn. Mais, voilà quarante jours, je lui ai fait savoir que s'il continuait à piller et incendier, il aurait affaire à un Hammerfell.

Sur quoi, il raconta le raid nocturne sur les incendiaires de Storn.

— Je ne peux pas t'en blâmer, mon fils, dit chaleureusement Erminie, se penchant pour l'embrasser.

À cet instant précis, Alastair entra dans le jardin. Il vit les femmes assises dans l'allée, Conn dans les bras de sa mère, et comprit instinctivement ce qui s'était passé.

Pour être juste, il faut reconnaître que sa première réaction fut chaleureuse. Il siffla les chiens, qui, abandonnant les autres, se ruèrent sur lui. Erminie se leva vivement en disant :

— Oh, Alastair, il nous arrive une chose merveilleuse !

— J'ai rencontré le Seigneur Valentin en entrant, dit-il, adressant à Conn son sourire franc et charmant.

— Ainsi, tu es mon jumeau ; dit-il, rêveur. Bienvenue, petit frère... car tu sais que je suis l'aîné ?

— Oui, dit Conn, trouvant bizarre qu'il ressente le besoin d'aborder cette question avant même qu'ils aient fait connaissance. D'une vingtaine de minutes.

— Vingt minutes ou vingt ans – ça ne change rien, dit curieusement Alastair en l'embrassant. Que viens-tu faire en ville ?

— Ce que j'espère que tu feras à ma place, dit Conn. Je suis venu demander l'aide du Roi Aidan pour recouvrer nos terres et protéger notre peuple.

— Là encore, je t'ai précédé, dit Alastair, car j'en ai déjà parlé au Roi Aidan, et il m'a promis son aide.

Il sourit à Conn, et les jumeaux, comme dans un miroir, se regardèrent.

— Ainsi, c'était toi, s'écria Conn. Je croyais que c'était moi qui lui avait demandé assistance.

Alastair haussa les épaules, sans comprendre ce que Conn avait reçu par le *laran*.

— Je suis content que tu te sois fait connaître à notre mère. Et à Dame Floria, ma fiancée, qui sera bientôt ta belle-sœur.

Et, de nouveau, Conn pensa : *pourquoi insiste-t-il si lourdement sur le fait qu'il est mon aîné et qu'il passe avant moi en tout ? Enfin, c'est lui le véritable Duc d'Hammerfell. Tant que je le croyais mort, je pouvais me considérer comme tel ; mais maintenant, il faudra que je fasse de mon mieux pour le soutenir.*

Il s'inclina devant son frère en disant :

— Mon frère et mon seigneur.

Alastair le serra dans ses bras.

— Pas de cérémonies entre nous, mon frère, dit Alastair. Il sera temps quand je régnerai à Hammerfell, avec toi à mon côté.

Puis il sourit en branlant du chef.

— D'où sors-tu ce costume de clown ? Il faut te faire faire immédiatement quelque chose convenant à ton rang. Je vais tout de suite faire prévenir mon tailleur.

Conn fut contrarié de ces paroles ; son frère n'avait-il donc aucun tact ? Il dit avec raideur :

— Ce costume est neuf et l'étoffe en est très bonne ; ce serait gaspillage de ne pas le porter.

— Pas question de le gaspiller ; donne-le au majordome, cela convient à son état, dit Erminie, venant au secours d'Alastair.

— Il me suffit dans les Heller, dit Conn avec fierté. Je ne suis pas un dandy de la ville !

— Mais si tu veux obtenir une audience du Roi Aidan – et il doit savoir que nous sommes deux – reprit Alastair, avec plus de diplomatie, tu ne peux pas te présenter devant lui vêtu en paysan retour de son champ de navets. Je crois que tu devrais porter certains de mes vêtements en ville ; tu n'es pas trop fier pour emprunter quelques tenues à ton jumeau, mon frère ?

Devant son sourire désarmant, Conn fut charmé, se sentant de nouveau le bienvenu ; après tout, il lui faudrait du temps pour bien connaître son frère. À son tour, il sourit à Alastair et dit :

— Les Dieux m'en préservent ! Merci – mon frère !

Erminie se leva en disant :

— Maintenant, rentrons dans la maison, et raconte-moi toute ton histoire, Conn... et peut-être apprendrons-nous enfin ce qui s'est passé pour que nous ne nous retrouvions pas avant ce jour ! Qu'est-il arrivé à Hammerfell au cours de toutes ces années ? Comment va Markos ? A-t-il été bon pour toi, mon fils. Floria, ma chérie, vous restez dîner avec nous, bien sûr. Venez, mes fils...

Elle s'interrompit et poussa un soupir de plaisir.

— Mon cœur éclate de bonheur à pouvoir dire cela après tant d'années !

Puis, donnant une main à chacun, elle les conduisit au salon, suivie de Floria et des chiens.



## CHAPITRE 9

Cet été-là, l'étrange et romanesque histoire du second fils perdu et retrouvé de la Duchesse d'Hammerfell fut le sujet de toutes les conversations. Même Erminie se lassa de la raconter, bien que très fière de l'attention accordée à son fils. Elle se mit à tant aimer Conn que, par instants, elle avait l'impression de trahir Alastair, qui s'était montré pour elle si bon et attentionné pendant toutes ces années de solitude.

À Thendara, tout le monde savait que la Duchesse n'aimait pas recevoir, mais, vers la fin de l'été, elle donna un petit bal en l'honneur des fiançailles officielles d'Alastair avec Dame Floria.

Depuis le matin, des nuages noirs, venus des Monts de Venza, filaient dans le ciel, et, peu avant le coucher du soleil, des pluies violentes s'abattirent sur la ville ; les invités arrivèrent trempés jusqu'aux os, et l'on dut allumer de grands feux pour les sécher avant qu'ils puissent apprécier le buffet somptueux et les danses, divertissement le plus apprécié de toutes les festivités ténébranes.

Mais la fraîcheur du temps ne suffit pas à refroidir l'atmosphère de la réception. Alastair et Floria, debout à l'entrée, accueillaient les invités, tandis que Conn escortait et aidait sa mère. Le bal battait son plein quand Gavin Delleray arriva ; il donna à Alastair l'accolade de parent, et, se prévalant de sa qualité de cousin, embrassa Floria sur la joue. Gavin était un jeune homme trapu et rebondi, vêtu à la dernière mode : culottes de satin révélant des mollets ronds et bien galbés, veste de brocart flamme, et chemise à col haut orné de pierreries. Ses cheveux, teints en pourpre, étaient coiffés en gros rouleaux lui encadrant le visage, et ressemblaient davantage à une perruque de crin raide qu'à des cheveux naturels. Alastair eut presque

l'air de l'envier ; il s'efforçait lui-même de suivre la mode et faisait de son mieux pour jouer les dandys, mais il était loin d'égaler l'élégance de Gavin.

Comme Gavin donnait sa cape à un serviteur, Alastair murmura à Conn :

— Je ne parviendrai jamais à égaler son élégance.

— Et tu devrais en remercier les Dieux, dit Conn avec franchise. Je lui trouve l'air d'un pantin – destiné au guignol.

— Entre nous, je suis d'accord avec vous, Conn, chuchota Floria. Il ne me viendrait jamais à l'idée de teindre mes cheveux en pourpre et de les coller comme cela !

Mais lorsque Gavin se retourna vers eux avec un sourire ingénu, Conn fut un peu honteux. De tous les amis d'Alastair, et malgré son absurde obsession de la mode, Gavin était celui que Conn aimait le mieux. Alastair taquinait Conn sans merci au sujet de ses goûts campagnards, car, même après avoir renoncé à son costume rustique et avoir adopté une tenue aussi élégante que celle d'Alastair, on n'avait jamais pu le persuader d'orner ses doigts de bagues, ni de porter des cravates teintées et brodées de pierreries. Et, curieusement, seul de tous les amis d'Alastair, Gavin s'était abstenu de l'en plaisanter. Pour l'heure, il prit la main de Conn et dit avec chaleur :

— Bonsoir, mon cousin. Je suis content d'être avec vous ce soir. Floria, ma mère a-t-elle prévenu Dame Erminie que le couple royal viendra ici ce soir ?

— Oui, dit Floria, mais j'ai peur que la reine ne s'ennuie ; elle est trop sourde pour apprécier la musique, et trop infirme pour danser.

— Oh, ça ne fait rien, dit gaiement Gavin. Elle jouera aux cartes avec les autres vieilles dames, embrassera toutes les jeunes filles, et, s'il y a assez de friandises – et le chef de Dame Erminie est justement réputé – elle n'aura pas lieu de se plaindre.

Il porta une main hésitante à sa tête.

— Je crois que la pluie a traversé mon capuchon et mes cheveux sont mouillés. Que pensez-vous de ma coiffure, mes amis ?

— On dirait une boule de plume pour servir de cible à un concours de tir à l'arc, le taquina Conn. Si quelqu'un se met à tirer, il vaudra mieux vous cacher dans un placard, ou vous risqueriez d'être touché.

Gavin eut un grand sourire, pas offensé le moins du monde.

— Parfait ! C'est exactement l'impression que cette coiffure doit donner, mon cousin.

Il passa dans le grand salon et baisa la main d'Erminie.

— Dame Erminie.

— Je suis contente que vous soyez parmi nous, Gavin, dit Erminie, souriant avec affection à l'ami d'enfance de son fils. Chanterez-vous pour nous ce soir ?

— Bien sûr, dit Gavin en souriant. Mais j'espère qu'Alastair se joindra à moi.

Un peu plus tard, entouré de ses amis, Gavin s'installa à la harpe et joua ; puis il fit signe à Alastair de le rejoindre, et, après un bref conciliabule à voix basse, Alastair chanta une mélodieuse chanson d'amour en regardant Floria.

— Cette chanson est de vous, Gavin ? demanda Floria.

— Non, pas celle-ci ; c'est un chant folklorique d'Asturias. Mais la question est perspicace, car bien de mes compositions sont écrites dans l'ancien mode des montagnes, dit-il. Et Alastair les chante mieux que moi. Et vous, vous chantez aussi, Conn ?

— Seulement des chansons montagnardes, dit Conn.

— Oh, chantez-m'en une ; j'adore ces vieilles chansons ! le pressa Gavin.

Mais Conn refusa en souriant.

Plus tard, quand le bal commença, il refusa aussi de danser.

— Je ne connais que des danses paysannes, et je te ferais honte, mon frère. Je te déshonorerais aux yeux de tes beaux amis.

— Floria ne te pardonnera jamais si tu ne danses pas avec elle, dit Alastair.

Mais, selon la coutume, il ouvrit le bal avec sa fiancée. Debout près de Conn, Gavin les suivit des yeux.

— Ce n'est pas par politesse que je vous demandais de chanter, lui dit-il. Je ne me lasse jamais du folklore des

montagnes ; la plupart de mes compositions s'en inspirent. Si vous ne voulez pas chanter devant cette compagnie – et je vous comprends ; à part Alastair, il n'y a pas de vrai connaisseur ici – vous pourriez venir chez moi un de ces jours m'interpréter quelques ballades ; vous en connaissez peut-être que j'ignore.

— J'y penserai, dit Conn, méfiant.

Il aimait bien Gavin, et il pensait avoir une aussi belle voix que celle de son frère, mais il n'avait jamais cherché à la perfectionner.

À cet instant, on entendit un tumulte dans la rue et on frappa à la porte. Le chambellan d'Erminie alla ouvrir, et recula, stupéfait ; puis, se ressaisissant, il annonça :

— Sa Majesté Aidan Hastur d'Elhalyn et Sa Majesté la Reine Antonella.

Les danses s'arrêtèrent, et tous les yeux se tournèrent vers les époux royaux qui ôtaient leurs manteaux. Conn reconnut immédiatement l'homme auquel il avait parlé – ou était-ce son frère ? – dans son rêve ou sa vision. La Reine Antonella, petite et grosse, boitillait sur ses jambes inégales, malgré un soulier orthopédique. Le Roi Aidan, petit avec des cheveux blancs, était peu imposant. Pourtant, un silence respectueux se fit tandis qu'Erminie s'avancait et s'inclinait devant eux.

— Bienvenue, Majestés. C'est un honneur inattendu...

— Laissons cela, dit le roi Hastur avec entrain. Je suis venu en ami. L'histoire de votre fils a été colportée partout, et j'ai entendu tant de récits fantaisistes que je serais bien aise de savoir ce qui s'est passé *réellement*, dit-il en riant, ce qui mit tout le monde à son aise.

Alastair, Floria à son bras, s'avança, et Aidan lui fit signe d'approcher.

— Eh bien, jeune homme, avez-vous réfléchi à notre affaire ?

— J'ai réfléchi, Majesté.

— Alors, venez avec moi, dit le roi. Et j'aimerais aussi parler à votre frère.

Alastair fit signe à Conn.

— Certainement, mais c'est moi le duc, et c'est à moi qu'appartient la décision en dernier ressort, *vai dom*.

— Oui, naturellement, dit paisiblement Aidan, mais votre frère a *vécu* dans ces contrées, et pourra nous dire avec précision ce qui s’y passe.

Cependant, Erminie avait fait signe aux musiciens de recommencer à jouer et conduisit la reine à l’intérieur.

— Pendant que les hommes discutent, Majesté, prendrez-vous un rafraîchissement ? dit-elle poliment, offrant son bras à la souveraine.

La vieille reine regarda Alastair et Conn.

— On dirait deux pois de la même cosse, n’est-ce pas ? Heureuse Erminie, qui avez non pas un, mais deux beaux fils, dit-elle, avec une nuance de tristesse.

Puis elle s’arrêta pour sourire à Gavin, et, montant sur la pointe des pieds, l’embrassa sur la joue.

— Comme tu as grandi, dit-elle.

Erminie ne put s’empêcher de sourire, car Gavin était petit, mais la reine était si minuscule qu’il paraissait grand auprès d’elle. Se tournant vers le Roi Aidan, elle ajouta :

— N’est-il pas magnifique ? Il a les yeux de notre chère Marcia, ne trouves-tu pas ?

— Je voudrais que ma mère puisse vous entendre, ma Tante, dit Gavin, s’inclinant cérémonieusement devant la vieille reine. Et maintenant, pendant que mes cousins parlent avec Sa Majesté, m’accorderez-vous cette danse, Dame Floria ?

D’un signe de tête, Erminie autorisa Floria à danser avec Gavin, puis elle conduisit la Reine Antonella dans la salle de bal, tandis que ses fils et le roi passaient dans un petit salon adjacent.

Quand ils furent assis près du feu, Alastair remplit des coupes et en donna une au roi, qui la leva en silence. Puis, au bout d’un moment, il dit :

— Eh bien, devons-nous boire à la restauration d’Hammerfell ? Croyez-vous pouvoir me jurer allégeance et être mon fidèle représentant dans les montagnes, Alastair ?

— Je le crois, dit Alastair. Cela signifie-t-il que vous avez décidé de me prêter des armées, Majesté ?

— Ce n’est pas aussi simple, dit Aidan. Si j’envoie une armée sans provocation, cela équivaldra à une invasion ; mais s’il y

avait un soulèvement, je pourrais envoyer des troupes pour rétablir l'ordre. Votre père – le vieux Duc d'Hammerfell –, il avait des soldats. Que sont-ils devenus après sa mort ?

Ce fut Conn qui répondit.

— La plupart sont retournés sur leurs terres ; ils ne pouvaient pas faire la guerre à Storn sans chef. Mais certains sont restés proches de nous et à notre service, comme ceux qui ont participé au raid contre Storn pour l'empêcher d'incendier mes fermiers...

— *Tes fermiers ?* demanda doucement Alastair.

Conn parut ne pas entendre, mais le Roi Aidan leva les yeux et observa les deux frères d'un œil pénétrant. Et Conn, qui était télépathe, sentit qu'il se demandait si cette rivalité leur créerait des difficultés à tous deux. Pourtant, le roi ne formula pas tout haut ses inquiétudes.

— Combien d'hommes avez-vous encore, Conn ?

— Peut-être trois douzaines, répondit Conn, dont certains appartenaient à la garde personnelle de mon père.

— Et, à votre avis, parmi ceux qui se cachent, combien seraient prêts à se soulever contre Storn ?

Conn réfléchit un moment.

— Je ne sais pas exactement, dit-il enfin. Pas moins de deux cents, en tout cas, et peut-être jusqu'à trois cents. Je ne saurais dire s'il y en a davantage. Avec les hommes de la garde de mon père...

Mentalement, il entendit Alastair répéter comme en écho *mon père*, et cela le troubla ; d'heure en heure, il prenait davantage conscience de son *laran*.

— ... leur nombre peut se monter jusqu'à trois cent cinquante environ.

Il ajouta :

— Je devrais peut-être rentrer et battre le rappel, pour savoir sur combien nous pouvons compter.

— Bonne idée, dit le Roi Aidan, car, avec moins de trois cents hommes, il vous serait difficile d'attaquer Storn, qui a aussi des fidèles et des armées.

Alastair dit sèchement :

— Si quelqu'un part, mon frère, ce sera moi ; après tout, c'est *mon* duché – et c'est *mon* peuple.

Conn perçut la colère soudaine de son frère. *Pour qui se prend-il ? Croit-il pouvoir me supplanter et usurper ma place après toutes ces années d'attente ?*

Conn sentit le courroux de son frère comme s'il avait parlé tout haut ; et pour sa part, il ressentit une violente fureur, dont il savait qu'Alastair ne pouvait pas la percevoir. *Oui, c'est vrai ; c'est lui le duc de par le droit de sa naissance. Mais pour lui, ce n'est qu'un titre, une vieille histoire. Moi, j'ai vécu avec ces hommes, partagé leur pauvreté et leurs souffrances... c'est vers moi qu'ils se tournent pour trouver secours et direction. Est-ce la naissance seule qui fait un Duc d'Hammerfell ? Toutes les années où j'ai servi mon peuple ne comptent-elles pour rien ?*

Ces pensées lui étaient venues spontanément et il savait qu'Alastair ne pouvait pas les entendre, mais il en appelait instinctivement au vieux roi, tout en sachant que le seigneur Hastur ne pouvait pas lui donner de réponse – du moins, pour le moment. Aidan le regardait avec sympathie. *J'ai fait serment de servir loyalement mon frère ; je n'avais pas pensé à ça, se dit Conn.*

Le roi dit, d'un ton réfléchi :

— Peut-être votre frère a-t-il raison, Alastair ; les hommes le connaissent, il a vécu au milieu d'eux...

— Raison de plus pour qu'ils apprennent à connaître leur véritable duc, s'écria Alastair.

Aidan soupira.

— Nous devons y réfléchir, temporisa-t-il. Pour le moment.

— Alastair d'Hammerfell, jurez-vous d'être mon fidèle représentant au-delà de la Kadarin ?

Spontanément, Alastair posa un genou en terre devant lui et baisa la main que le roi lui tendait.

— Je le jure, Majesté, dit-il, soudain submergé d'affection et de loyauté pour cet homme qui était son parent et lui avait promis son aide pour recouvrer ses terres. Conn les regardait, immobile ; mais Aidan leva la tête et leurs yeux se rencontrèrent. Les pensées d'Aidan furent si claires pour Conn

qu'il eut du mal à croire que le roi ne les avait pas exprimées tout haut.

*À la vie à la mort, je suis votre homme, Majesté.*

*Je le sais. Nous n'avons pas besoin de serments, vous et moi.*

Conn ne comprit pas cet attachement et cet amour surgi entre eux si soudainement ; avant cette soirée, il n'avait jamais vu le roi en chair et en os, pourtant, il lui semblait qu'il l'avait connu toute sa vie et même davantage, qu'il le servait depuis le commencement des temps, et qu'un lien plus fort que celui l'unissant à son frère l'attachait à Aidan Hastur. Quand Alastair se releva, Conn mit un genou en terre devant le roi. Aidan ne dit rien, mais, de nouveau, leurs yeux se rencontrèrent, et tout fut dit. Conn sentait chez Aidan une douloureuse perplexité, le regret de ne rien pouvoir faire pour redresser une injustice de la nature, à savoir que le jumeau le moins méritant était né le premier...

— C'est ainsi, Majesté, dit-il. Je suis né pour accomplir mon devoir, comme vous pour accomplir le vôtre.

— Maintenant, vous devriez retourner danser, jeunes gens ; même ici, il s'en trouve sans doute certains qui ne doivent pas savoir ce qui a été dit et promis ce soir. Mais ne perdez pas de temps avant de retourner dans vos montagnes pour soulever votre clan, dit Aidan, évitant soigneusement de regarder l'un ou l'autre en prononçant les mots « *votre clan* ».

Pour le meilleur ou pour le pire, le roi comprit, avec un sentiment avoisinant le désespoir, qu'ils devraient régler entre eux leur différend, et qu'il ne pouvait pas prendre parti pour l'un ou l'autre.

Le roi se leva, leur faisant signe de le suivre, et ils retournèrent dans la salle de bal, Aidan restant un peu en arrière. Il vaudrait mieux que les invités ignorent tous que cette entrevue a eu lieu.

Conn, sachant que son jumeau n'avait pas assez de *laran* pour suivre les pensées d'Aidan, les répéta à voix basse à Alastair, qui acquiesça de la tête en souriant et dit :

— Oh oui, tu as raison.

Floria les rejoignit immédiatement.



— Maintenant, il faut danser avec moi, Conn. C'est une danse folklorique, et je suis sûre que vous la connaissez, dit-elle en l'entraînant vers la piste.

Conn, gêné, mais sentant qu'il ne pouvait pas refuser, se joignit à la danse. Brusquement, il se rappela la fête des moissons et Lilla, et compara mentalement les deux situations ; puis il revit Markos qui l'entraînait dehors, et il rougit.

Quand la musique se tut, ils s'arrêtèrent face à face. Floria était échauffée par l'exercice et bouleversée d'émotion. En temps normal, elle serait sortie sur la terrasse pour se rafraîchir, mais il pleuvait trop fort. La vieille Bijou était majestueusement assise près de la porte, et Floria, se penchant, la caressa distraitemment pour se donner le temps de se ressaisir. Puis elle vit Conn, qui était sorti sous la pluie ; il semblait troublé, et ses yeux, fixés sur elle, l'emplirent d'un étrange et profond chagrin, qui était presque une souffrance physique.

*Je n'ai pas le droit de le reconforter, pas le droit de le contacter ainsi par le laran.*

Néanmoins, elle rencontra son regard – ce qui, en soit, constituait un manquement aux bienséances pour une jeune Ténébrane.

*Au diable le décorum ! C'est mon frère, après tout !*

Il revint vers elle, l'air hagard et épuisé.

— Qu'y a-t-il, mon frère ? dit-elle.

— Il faut que je parte, dit-il. Sur ordre du roi, je dois retourner à Hammerfell – pour rassembler les vestiges de mes armées.

— *Non !*

Il n'avait pas réalisé qu'Alastair se trouvait juste derrière lui.

— Si quelqu'un doit partir, si le roi veut voir partir quelqu'un, c'est moi, mon frère. Je suis le Duc d'Hammerfell, ce sont *mes* armées, non les tiennes. Tu ne comprends toujours pas ?

— Je comprends, Alastair, dit Conn, essayant de réprimer sa colère. Mais ce que tu ne comprends pas, toi...

Il soupira.

— Je jure que je n'ai pas l'intention d'usurper ta place, mon frère. Mais, si je dis « mes hommes » en parlant d'eux, c'est

parce que j'ai vécu parmi eux toute ma vie. Ils m'acceptent, ils me connaissent – toi, ils ignorent jusqu'à ton existence.

— Raison de plus pour que ça change, dit Alastair. Après tout...

— Tu ne connais même pas le chemin d'Hammerfell, dit Conn, l'interrompant à son tour. Il faut que je vienne, ne serait-ce que pour te servir de guide...

— Par ce temps ? l'interrompt Floria, montrant la tempête qui faisait rage, la pluie diluvienne et le vent qui secouait la maison.

— Je ne fondrai pas, je ne suis pas en sucre. J'ai passé toute ma vie dans les Heller, et les intempéries ne me font pas peur, Floria, dit Conn.

— Quelques heures de plus n'ont pas grande importance ! protesta-t-elle. Est-ce si urgent que l'un de vous doive partir en pleine tempête et au milieu de la nuit ? Et avant même nos fiançailles officielles, Alastair ?

— Oui, il faut les conclure avant mon départ, concéda Alastair, soulagé. Je vais chercher ma mère et votre père. C'est à eux de célébrer la cérémonie.

Il s'éloigna, laissant seuls Floria et Conn, qui se regardaient avec appréhension, l'air troublé.

Alastair traversa la foule joyeuse et dit quelques mots à Gavin Delleray, toujours à la harpe. Gavin égreña un accord, et la foule fit silence, tandis qu'Erminie et Conn venaient se placer auprès d'Alastair. Tous les yeux se tournèrent vers Floria, qui, au bras de son père, rejoignit les Hammerfell. Puis Alastair prit la parole, de sa belle voix de ténor.

— Mes chers amis, je regrette d'interrompre la fête, mais des affaires urgentes m'appellent à Hammerfell. Me pardonnerez-vous de procéder maintenant à la cérémonie qui nous réunit ce soir ? Maman ?

Erminie prit la main de Floria, fronçant légèrement les sourcils en regardant Alastair.

— Je n'ai pas vu arriver de messager, mon fils, dit-elle à voix basse.

— Il n'y en a pas eu, chuchota Alastair en réponse. Je t'expliquerai plus tard – ou Conn te racontera. Mais je ne peux

pas partir sans que les fiançailles soient officielles et que Floria se soit engagée par serment.

Conn avait l'air soulagé. Il vint se placer près de son frère, tandis que la Reine Antonella boitillait vers eux. De son petit auriculaire potelé, elle ôta une bague sertie de gemmes vertes.

— Un cadeau pour la fiancée, dit-elle, le passant au doigt de Floria – elle était un peu trop grande.

Puis elle se leva sur la pointe des pieds pour embrasser les joues roses de la jeune fille.

— Puissiez-vous être très heureuse, ma chère enfant.

— Merci, Majesté, murmura Floria. C'est une bague ravissante, et je la chérirai toujours en souvenir de vous.

Antonella sourit, puis son visage se crispa ; elle porta la main à sa gorge avec un cri étouffé, puis chancela et tomba à genoux. Conn s'avança vivement pour la relever, mais elle était trop lourde, et elle glissa sur le sol.

Erminie s'était déjà approchée, le Roi Aidan se penchait sur elle. Elle ouvrit les yeux et gémit, mais elle avait le visage convulsé, l'œil et la bouche tout de travers. Elle marmonna quelque chose ; Erminie lui parlait d'un ton rassurant, soutenant de son bras la tête poupine.

— C'est une attaque, murmura-t-elle à Aidan. Elle n'est plus jeune, et cela aurait pu arriver n'importe quand depuis des années.

— Oui, c'est ce que je craignais, dit le roi, s'agenouillant près de son épouse.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, je suis là. Nous allons te ramener à la maison immédiatement.

Elle ferma les yeux et parut s'endormir. Gavin, penché sur elle, se releva vivement et murmura :

— Je vais appeler une chaise.

— Une litière, rectifia Aidan. Je ne crois pas qu'elle puisse rester assise.

— Comme vous voudrez, Majesté.

Il sortit sous la pluie et revint peu après, faisant signe au portier d'ouvrir les portes toutes grandes pour laisser passer les porteurs de litière. Conn remarqua distraitement que la pluie avait complètement gâté le costume et la coiffure sophistiqués

de Gavin, mais il ne semblait pas s'en apercevoir. Les porteurs se penchèrent, écartant doucement Aidan.

— Laissez-nous faire, *vai dom* ; on va la soulever ; on s'y connaît mieux que vous. Là, doucement ; couvrez-lui bien les jambes. Et maintenant, où est-ce qu'on l'emporte, Seigneur ?

Ils n'avaient pas reconnu le roi, et c'était sans doute aussi bien, se dit Conn. Aidan leur indiqua le chemin, et partit avec eux, marchant à côté de la litière comme n'importe quel petit vieux inquiet de l'indisposition subite de sa femme. Conn rejoignit le roi et lui dit :

— Puis-je appeler votre chaise, Majesté ? Vous allez attraper la mort par ce temps.

Puis il s'arrêta, interdit ; ce n'était pas à lui de parler ainsi au roi.

Aidan le regarda dans les yeux.

— Non, mon cher enfant, je resterai près d'Antonella ; elle pourrait s'effrayer si elle m'appelait et n'entendait pas ma voix familière. Mais je vous remercie ; maintenant, rentrez vous mettre à l'abri vous-même, mon garçon.

La pluie faiblissait, mais Conn réalisa qu'il était déjà trempé et rentra vivement. Dans le hall, les invités d'Erminie prenaient congé, l'accident de la reine ayant mis fin aux festivités.

Ne restaient qu'Alastair et Floria, toujours debout côte à côte devant la cheminée, Floria admirant la bague d'Antonella à son doigt, Erminie, revenant d'accompagner ses hôtes ; Gavin, encore plus trempé que Conn, et qui se frictionnait les cheveux avec une serviette que lui avait donnée un serviteur ; Edric Elhalyn et son fils Gwynn, l'air troublé ; et Valentin Hastur, resté pour voir s'il pouvait aider Erminie en ce soudain désastre.

— Mauvais présage pour tes fiançailles, dit Gavin, s'approchant d'Alastair. Allez-vous continuer ?

— Nous n'avons plus de témoins maintenant, à part nos valets de pied, dit Erminie, et le présage serait encore pire si nous terminions la cérémonie sur le corps prostré de la reine.

— Vous avez raison, j'en ai peur, dit Edric. Ce malaise, juste après t'avoir donné son cadeau de mariage, Floria !

— Je ne suis pas superstitieuse, dit Floria. Je crois que nous devrions terminer les fiançailles – je ne crois pas que la reine

nous en tiendrait rigueur. Même si ce devait être la dernière manifestation de sa bonté...

— Les Dieux nous en préservent, s'écrièrent ensemble Erminie et Edric.

Conn pensa à la vieille dame si bonne qu'il avait à peine vue, et au roi qu'il s'était soudain mis à aimer, qui l'avait appelé son « cher enfant » même en cette extrémité et l'avait envoyé se mettre à l'abri.

— Je crois que ce serait lui manquer de respect que de célébrer maintenant les fiançailles, dit Edric. Mais la noce qui suivra ne devrait en être que plus joyeuse. Quand ? ajouta-t-il, regardant Erminie. Au Solstice d'Été ? Au Solstice d'Hiver ?

— Au prochain Solstice d'Hiver, dit Erminie, si cela vous convient, Alastair ? Floria ?

Tous deux acquiescèrent de la tête.

— Alors, au Solstice d'Hiver.

Alastair donna à Floria un baiser respectueux, tel qu'un fiancé pouvait en donner à sa promise en public.

— Puisse bientôt venir le jour où nous ne ferons plus qu'un à jamais, dit-il.

Gavin s'approcha pour les complimenter.

— Il me semble que ça fait une éternité que moi et Alastair nous vous pourchassions avec des serpents et des araignées, mais cela ne remonte qu'à quelques années. Vous avez beaucoup embelli depuis, Floria, et les bijoux vous vont beaucoup mieux que les tabliers. Dame Erminie, dit-il en s'inclinant devant elle, je suis trempé jusqu'aux os. Me permettez-vous de me retirer ?

— Ne dites pas de bêtises, Gavin ; vous êtes ici chez vous. Montez au premier, et Conn ou Alastair vous trouvera quelque chose de sec à enfiler, après quoi nous irons tous à la cuisine boire un bouillon ou un thé bien chaud.

— Oui, dit Alastair. Et je dois me mettre en route pour Hammerfell avant l'aube.

— Maman, implora Conn, dis-lui que c'est folie ! Il ne connaît pas les montagnes, et il ne connaît même pas le chemin d'Hammerfell.

— Alors, plus tôt j'apprendrai, mieux ça vaudra, dit Alastair.

Conn fut obligé de s'avouer que c'était vrai, mais se sentit obligé d'insister.

— Les hommes ne te connaissent pas et ne t'obéiront pas ; ils sont habitués à moi.

— Alors, eux aussi devront apprendre, dit Alastair. Allons mon frère, il s'agit de mon devoir et il est temps que je commence à l'accomplir. Que j'aie tardé jusqu'ici, c'est peut-être une faute, mais mieux vaut tard que jamais. Et je veux que tu restes ici pour prendre soin de notre mère. Elle vient juste de te retrouver et ne doit pas te reperdre si vite.

Conn réalisa qu'il ne pouvait rien dire de plus sans donner l'impression qu'il refusait de renoncer à ses droits sur le titre qui, en fait appartenait à son frère – ou qu'il lui répugnait de s'occuper de sa mère, ou d'accomplir le devoir que lui assignait son seigneur et frère.

— Je ne souhaite pas vous voir partir ni l'un ni l'autre, dit Erminie, mais je sais que vous le devez. Et je pense qu'Alastair a raison. Il est grand temps qu'il fasse son devoir envers son peuple. Avec Markos à son côté, nul doute que les hommes ne lui obéissent, une fois qu'ils le connaîtront.

— Je suis sûr que tu as raison, dit Conn. Mais il vaut mieux que tu prennes ma jument qui est native des montagnes. Ton beau pur-sang des basses terres trébucherait sur les sentiers abrupts et mourrait de froid dès la première nuit. Ma monture n'est peut-être pas élégante, mais elle te portera jusqu'au bout du voyage.

— Quoi ? Cette brute épaisse ? Elle ne vaut guère mieux qu'un âne, dit Alastair d'un ton léger. Je ne veux pas qu'on me voie là-dessus !

— Dans les montagnes, tu découvriras, mon frère, qu'on ne juge ni homme ni cheval à son habit, dit Conn, écoeuré de ces chicaneries incessantes avec son frère. Ma jument a le poil long à cause du climat, et tes beaux habits se déchireront aux épines des sentiers. Je crois qu'il vaudrait quand même mieux que je t'accompagne pour te guider.

— Il n'en est pas question, dit Alastair.

Mais Conn lut dans sa pensée : *Markos considère toujours Conn comme le duc ; si Conn est là, je n'obtiendrai jamais sa totale allégeance.*

— Tu fais injure à notre vassal et père adoptif, Alastair. Quand il saura la vérité – et verra le tatouage qu'il t'a fait lui-même à l'épaule et qui te désigne comme le duc légitime, tu auras son allégeance sans partage.

Alastair le serra impulsivement dans ses bras.

— Si tout le monde était aussi honorable que toi, mon frère, je n'aurais pas tant d'appréhension. Mais je ne peux pas me cacher derrière ta force et ton honneur ; je dois affronter mon peuple avec mes seules forces. Accorde-moi au moins cela, mon frère.

— Si telle est ta volonté, les Dieux me préservent de t'en détourner, mon frère, dit Conn. Mais prendras-tu ma jument montagnarde ?

— Je te suis très reconnaissant de ta proposition, mais j'ai peur qu'elle ne soit pas assez rapide, dit Alastair.

À ce moment, Gavin Delleray revint, portant un vieux manteau de Conn qui pendait sur lui comme un sac. Ses cheveux, qu'il avait vigoureusement frictionnés pour les sécher, étaient tout hérissés sur sa tête. Difficile d'imaginer un contraste plus total avec son élégance recherchée coutumière. Il dit :

— J'offrirais de t'accompagner moi-même et de te guider si je connaissais le chemin mieux que toi. Mais si mes services – ici ou dans les Heller – peuvent t'être de quelque utilité, Alastair...

Conn sourit à l'idée du jeune dandy sur les sentiers montagneux.

— S'il n'accepte pas les services de son frère jumeau, il n'acceptera sans doute pas les vôtres non plus, dit-il, avec une nuance de tristesse.

Puis il pensa : *Gavin, au moins, ne représente pas une menace pour ses droits sur Hammerfell.*

Alastair sourit, et, leur posant une main sur l'épaule, il dit :

— Je préfère partir seul ; je ne devrais pas avoir besoin de protection. Mais je vous remercie sincèrement de votre proposition, tous les deux.

Se retournant vers Erminie, il ajouta :

— Maman, il me faut le cheval le plus rapide de nos écuries. En fait, ce qu'il me faudrait, c'est le cheval magique des contes que tu me racontais quand j'étais petit. Tu connais la magie, maman ; peux-tu maintenant la mettre à mon service pour m'amener rapidement à Hammerfell ?

— Toute la magie dont je dispose est à ton service, mon fils, dit Erminie, tendant la main à Edric Elhalyn. Tu peux prendre le cheval que tu veux à l'écurie, mais je trouve que celui de ton frère conviendrait mieux. Il me sera plus facile d'améliorer magiquement une bête déjà habituée à la nature de sa tâche – et ainsi, je pourrai peut-être te donner quand même une monture magique.

Conn acquiesça de la tête, et Alastair monta dans la chambre de son enfance. Il s'y trouvait encore de vieux jouets : quelques soldats de bois aux couleurs vives, une vieille peluche informe, avec laquelle il avait dormi jusqu'à ses sept ans ; et, poussé dans un coin sous la fenêtre, son cheval à bascule.

Il se rappela l'avoir chevauché pendant des lieues quand il était tout petit, accroché à sa crinière de bois peint ; il vit même l'endroit où ses petites mains moites avaient usé la peinture. Il regarda les soldats de bois et éclata de rire, regrettant que sa mère ne puisse pas les animer pour lui constituer une armée. Il ne doutait pas qu'elle le ferait, si elle pouvait.

Il se rappela qu'il enfourchait souvent son cheval à bascule pour s'en aller vers le nord – toujours vers le nord – cherchant, disait-il, le chemin d'Hammerfell. Une fois, il avait failli mettre le feu à la maison avec un plateau de braises prises dans la cheminée de la nurserie ; après quoi, on lui avait strictement interdit de s'approcher de l'âtre, mais on ne lui avait pas imposé d'autre punition, car il avait balbutié en pleurant, en guise d'excuse qu'il « essayait de faire du *feuglu* pour brûler la maison du vieux Storn comme il a brûlé la nôtre ».



Il se changea rapidement, remplaçant son bel habit de fête par un costume de voyage, jeta une vieille cape sur ses épaules et redescendit. Tournant définitivement le dos à son enfance.

En bas, la maison avait repris son aspect familial. Tous vestiges des buffets avaient disparu, et sa mère avait revêtu une robe de technicienne, simple tunique vert pâle à manches longues.

— Je regrette de ne pas disposer d'une magie plus puissante pour te garder en chemin, mon fils ; mais je peux au moins améliorer ta monture et te donner une gardienne toute spéciale – Bijou partira avec toi.

Ils le suivirent tous à l'écurie. La pluie avait presque complètement cessé ; la tempête s'était réduite à quelques rafales de vent, apportant les senteurs de la terre, et laissant percevoir par instants, entre les nuages, l'une ou l'autre des quatre lunes.

Erminie fit approcher Bijou, s'assit, sortit sa pierre-étoile et regarda longtemps la vieille chienne dans les yeux ; Alastair eut l'étrange impression qu'elles parlaient de lui.

Elle dit enfin :

— J'ai d'abord pensé lui donner forme humaine ; c'est assez simple, du moins, avec une pierre-étoile. Mais elle est trop vieille pour se transformer en guerrier, et il me semble qu'elle constituera pour toi un meilleur guide sous sa forme naturelle. Car, même si je la métamorphosais en femme, ce ne serait qu'un faux semblant. Elle serait toujours un chien, elle ne pourrait pas te parler, mais elle perdrait ses sens de l'ouïe et de l'odorat. Au moins, sous sa forme naturelle, elle peut mordre quiconque te menacera, alors que si elle faisait la même chose sous forme humaine, cela...

Erminie hésita et termina en riant :

— ... cela surprendrait beaucoup.

— En effet, dit Alastair, se baissant pour serrer la vieille chienne dans ses bras. Mais connaît-elle le chemin d'Hammerfell ?

— Tu oublies, mon fils, qu'elle y est née. Elle te guidera mieux qu'un humain. Et elle t'avertira du danger aussi, si tu me promets de l'écouter.

— Je suis certain qu'elle sera plus loyale et fidèle qu'aucun homme, dit Alastair, se demandant quand même à part lui comment un vieux chien pourrait l'avertir et, dans ce cas, comment il comprendrait l'avertissement.

Erminie caressa la tête de Bijou et dit doucement :

— Tu l'aimes autant que moi ; prends bien soin de lui, ma belle.

Bijou regarda Erminie dans les yeux, avec une telle intensité qu'Alastair perdit ses derniers doutes ; à l'évidence, sa mère et la chienne communiquaient ainsi mieux qu'avec des paroles. Il ne doutait plus que, le moment venu, elle pourrait communiquer aussi avec lui.

Il n'était pas fâché qu'une chienne, qui faisait partie de sa vie aussi loin que remontaient ses souvenirs, partageât cette aventure avec lui.

— Est-ce qu'elle voyagera en croupe sur ma selle ?

Tous les télépathes présents – et même Alastair qui ne l'était pas – entendirent la réponse comme prononcée à voix haute.

*Là où il ira, je suivrai, courant à côté de son cheval.*

— Eh bien, si tu peux faire ça, ma belle, en route, dit Alastair, stupéfait.

Il monta la solide petite jument montagnarde de Conn, devenue subtilement *différente* ; il regarda Bijou dans les yeux, et, un instant, il eut l'impression de s'adresser à l'ombre d'une guerrière, comme quelqu'une de ces filles de la Sororité de l'Épée qu'il voyait en ville de temps en temps, une ombre qui semblait planer sur Bijou. La magie de sa mère ne connaissait-elle donc pas de bornes ? Peu importait – il devait considérer que tout cela était réel. Il se redressa dans sa selle puis s'inclina devant sa mère.

— Que tous les Dieux te gardent, maman.

— Quand reviendras-tu, mon fils ?

— Quand mes hommes – et mon destin – le voudront, dit-il, guidant lentement son cheval hors de l'écurie.

Une fois dehors, il talonna sa monture. La bête était peut-être rude et hirsute, mais elle était également solide et docile ; il la sentit frissonner sous sa main, comme si elle comprenait ce qui les attendait.

Ils le regardèrent traverser le jardin. Seul Conn, qui attendait dehors, eut la présence d'esprit d'ouvrir les hautes grilles hérissées de pointes, sinon, il était clair que la jument, ses formes maintenant décuplées par la magie, les aurait franchies d'un bond.

La jument partit au galop, la chienne, à qui la magie avait rendu sa jeunesse, courant sans bruit derrière. Le bruit du galop dans la rue s'estompa bientôt, et Erminie continua à regarder la grille ouverte, le visage inondé de larmes.

Conn grommela entre ses dents :

— Par tous les diables, je regrette qu'il ne m'ait pas emmené. Que dira Markos ?

Valentin Hastur dit d'un ton maussade :

— Vous avez un fils entêté, Erminie.

— Pourquoi ne dites-vous pas le fond de votre pensée ? dit-elle avec véhémence. À savoir que vous le trouvez têtu comme un enfant gâté ? Mais avec Bijou pour le guider, et Markos pour le soutenir, il réussira, j'en suis certaine.

— Têtu ou pas, dit Edric, il est parti et les Dieux le protégeront ou non, selon ce qu'exige sa destinée.

Ils rentrèrent dans la maison ; mais, les derniers parents partis, Conn resta dans le jardin, fixant la route que son frère avait prise, vers le nord, toujours vers le nord et les pics lointains d'Hammerfell.

## CHAPITRE 10

Couché sur l'encolure de son cheval, Alastair galopait, croyant encore à peine en la mission qui l'éloignait de ce qu'il avait connu toute sa vie. Le mouvement régulier du galop avait sur lui un effet hypnotique, et il repensa à ses chevauchées enfantines sur son cheval à bascule, où il se balançait jusqu'à la somnolence, s'endormant même souvent les bras autour du cou du cheval. Il aurait pu en faire autant maintenant, mais dans ce cas, il risquait de constater en se réveillant que ce n'était qu'un mauvais rêve.

Il galopait si vite qu'il arriva bientôt aux portes de Thendara. Un garde le héla de sa guérite :

— Qui va là ? Qui chevauche à cette heure indue, où toutes les portes sont fermées et où tous les honnêtes gens dorment tranquillement dans leurs lits ?

— Un homme aussi honnête que toi, dit Alastair. Je suis le Duc d'Hammerfell, partant dans le nord accomplir une mission qui ne souffre aucun délai.

— Et alors ?

— Alors, ouvre les portes, mon brave ; c'est bien pour ça que tu es là, non ?

— À cette heure ? Duc ou pas, ces portes ne s'ouvrent pas avant l'aube – même pour le roi en personne.

— Appelle ton sergent, mon brave.

— Si je vais réveiller le sergent, il vous dira la même chose, Seigneur Hammerfell, et il sera en rogne contre nous deux.

— Moi, je ne crains pas sa colère, mais toi, si, je suppose, dit Alastair. Dommage. Bijou, grimpe en croupe derrière moi.

Il sentit la vieille chienne sauter derrière lui et se pelotonner contre ses reins.

— Tiens bon, marmonna-t-il. Campe-toi bien en équilibre, ma belle.

Avait-il oublié la hauteur des portes – quinze, vingt pieds ? Dans l'état second où il se trouvait, il ne lui vint pas à l'idée de douter des capacités de son cheval. Il le sentit bander ses muscles, se ramasser sur lui-même avant de sauter, il s'entendit crier à Bijou « tiens bon », il sentit le monde tomber sous lui à mesure qu'ils montaient, montaient – il eut l'impression d'avoir sauté jusqu'à mi-chemin de la lune et qu'il voyait son croissant vert retomber derrière lui... Ils tombèrent pendant ce qui lui parut des heures, puis il sentit le cheval toucher terre aussi doucement que s'il avait sauté par-dessus une bûche, sans plus. Bijou se laissa glisser à terre et se remit à courir près de lui, à longues foulées silencieuses.

Il savait qu'il était hors de la ville, sans savoir comment il était arrivé si loin, si vite. Il continua à galoper dans la nuit, sachant que le cheval – ou la magie de sa mère – posait les pieds avec une sûreté qui excluait toute possibilité de chute.

Peu avant l'aube, il contourna Hali, entendit les sabots du cheval résonner sur les pavés de Neskaya, et, à l'instant même où le ciel rosissait vers l'est et où le grand soleil écarlate paraissait sur l'horizon, comme un œil injecté de sang, il aperçut devant lui les eaux de la Kadarin, scintillantes comme du métal fondu. À sa grande surprise, son cheval plongea dans le courant et se mit à nager, fendant l'eau de ses muscles puissants, remontant sans effort sur la berge opposée, avant de se remettre au galop, sans hésitation et sans pause.

Derrière lui, Alastair vit Bijou lutter dans le courant, puis remonter sur la rive et se remettre à courir à longues foulées derrière le cheval. Il avait atteint la Kadarin – située à deux jours au nord de la ville – en une seule nuit !

Maintenant, il abordait des contrées inconnues ; il n'était jamais venu si loin dans la montagne. Un instant, il regretta l'absence de son frère ; mais c'était Bijou qui devait le guider. Bijou ! Quand avait-elle mangé pour la dernière fois ?

— Désolé, ma belle, j'avais complètement oublié, dit-il.

Il arrêta son cheval dans une gorge boisée et démonta, les genoux tout tremblants. Dans une fonte qu'il ne se rappelait pas

avoir remplie, il trouva des viandes froides, du pain et un flacon de vin. Il partagea la viande avec Bijou, but une partie du vin et en offrit aussi à Bijou, qui refusa d'un grognement, partit en courant se désaltérer à une source, puis revint se blottir près de lui, la tête sur ses genoux. Il eut envie de repartir, mais, même si son cheval et son chien ne donnaient aucun signe de fatigue ni même d'essoufflement, il réalisa qu'il chancelait d'épuisement, tous les muscles tremblants comme s'il avait passé en selle les deux jours et deux nuits qu'il lui aurait fallu normalement pour venir jusque-là, au lieu des quelques heures entre minuit et l'aube. La magie avait rendu le cheval et le chien infatigables, mais pas lui.

Il n'avait pas de couverture et il avait froid. Il s'enveloppa dans sa cape et fit signe à Bijou de le rejoindre pour lui tenir chaud ; elle s'ébroua, se gratta un peu, puis vint se blottir dans ses bras. Sous lui, les feuilles étaient humides, mais il était trop fourbu pour s'en soucier. Juste comme il se disait qu'il était trop exténué et inconfortable pour s'endormir, il sombra dans un profond sommeil. Les rayons du soleil déclinant, filtrant à travers les arbres, le réveillèrent. Il mangea un peu de viande, but le vin qui lui restait, et se tourna vers Bijou.

— C'est à ton tour de guider maintenant. À partir d'ici, c'est moi qui te suis.

Tout se passait comme en rêve ; il ne savait pas vraiment où il allait, mais ses mouvements semblaient prédéterminés ; il savait qu'il pouvait choisir n'importe quel chemin, il arriverait toujours à son but. Il semblait dangereux de s'abandonner ainsi mais il obéissait à la magie ; il ne pouvait rien faire pour changer l'issue de ce voyage fantastique, et il se contenta donc de suivre le chien.

Peu après, il se mit à pleuvoir. Alastair fut forcé de démonter, et, comme il avançait à tâtons sous la pluie, il trébucha sur un grand filet tombant du sommet d'un grand arbre ; Bijou aboya et renifla l'appât, le corps râblé d'un lapin cornu, dépouillé de ses défenses et de ses andouillers. Mais à quelle proie était-il destiné ? Puis Bijou se remit à aboyer, tournant en rond et gémissant. Il leva la tête et aperçut une étonnante créature. C'était un petit homme – du moins le

semblait-il – ne dépassant pas quatre pieds, couvert d'épais poils noirs, au corps épais et noueux. Il parlait une ancienne forme du dialecte des montagnes.

— Qui est toi ? Et ça, quoi c'est ? dit-il fixant Bijou. Toi gâcher mon piège ; quoi me donner en échange ?

Alastair considéra la petite créature, se demandant si c'était un gnome de la légende. La pluie diluvienne ne semblait pas le gêner. Mais il avait peur de Bijou, et recula quand elle se mit à flairer ses pieds nus.

Alastair était déconcerté, mais son enfance avait été bercée de récits de ces étranges créatures, pas tout à fait humaines, qui hantaient les forêts au-delà de la Kadarin. Eh bien, elles n'avaient pas perdu de temps à se faire connaître !

— Toi faire partie du Grand Peuple, dit la petite créature. Toi, pas dangereux ; mais quoi c'est, ça ? dit-il, montrant Bijou, l'air méfiant.

— Je suis Alastair, Duc d'Hammerfell, et voici mon chien Bijou, dit Alastair.

— Moi pas connaître « chien », dit le petit homme. C'est – quel genre d'être c'est, un chien ? Pourquoi elle parle pas ?

— Parce qu'elle ne peut pas ; ce n'est pas dans sa nature, dit Alastair.

Il se dit que ça ne l'avancerait guère d'expliquer l'expression « animal familier », mais le petit homme sembla comprendre le concept, car il dit :

— Oh, moi comprendre ; c'est comme mon criquet domestique, et elle penser qu'un danger menace son maître ; dis-lui, si toi pouvoir, que vous pas être en danger, toi ni elle.

— Tout va bien, ma belle, dit Alastair, lui-même pas tout à fait rassuré.

Bijou gémit, puis se tut. Rassemblant son courage, Alastair demanda :

— Et toi, qui es-tu ?

— Je suis Adastor-Leskin du Nid de Shorohx. Ça, quoi c'est ? dit le petit homme, montrant le cheval d'Alastair avec une curiosité non dissimulée.

Alastair ne savait pas si le petit homme n'avait pas l'intention de le dévaliser, mais il expliqua du mieux qu'il put ce qu'était un cheval, et le petit homme sembla ravi.

— Moi voir aujourd'hui des tas de choses étranges ! Tout mon clan va envier moi ! Mais avoir toujours mon piège entre nous ! Tu l'as gâté ; quoi toi donner en échange ?

Alastair avait décidé de s'abandonner à toutes les bizarreries que lui proposerait le destin au cours de cette aventure.

— Je ne peux pas réparer ton piège, dit-il. Je n'ai pas les outils qu'il faut, et je ne sais pas comment faire.

— Moi pas demander ça, dit le petit homme. Moi demander la même chose qu'à un de mon peuple qui fait bêtise sans vouloir ; raconte ta plus belle devinette.

— Allons-nous nous dire des devinettes sous la pluie ?

— Oh, dit l'étranger, c'est vrai ; ton peuple pas aimer le froid et la pluie, même une petite averse d'été comme ça. Alors, viens abriter toi dans le Nid de ma tribu.

Ce disant, il posa le pied sur la première d'une série de lamelles clouées, et parfois ficelées, aux branches basses d'un grand arbre.

— Toi pouvoir suivre cette route ? demanda-t-il.

Alastair hésita. Sa mission l'appelait, mais il aurait été impoli et peu diplomatique de ne pas dédommager cet homme et sa tribu. Il se mit à grimper, rempli d'appréhension car l'échelle branlait et le sol s'éloignait à vue d'œil, bien décidé toutefois à ne pas montrer sa peur au petit homme qui grimpait comme s'il n'avait fait que ça toute sa vie – ce qui, se dit-il, était sans doute le cas.

Ils montèrent l'équivalent de plusieurs étages, puis débouchèrent sur une route de planches s'enfonçant dans les frondaisons. Ils arrivèrent enfin devant une large ouverture donnant accès à une pièce sombre, meublée en tout et pour tout de quelques coussins jetés sur le sol. Le petit homme s'assit sur l'un, fit signe à Alastair de s'asseoir sur un autre, sans doute bourré d'herbe sèche, car il en montait une bonne odeur de foin et il bruissait à chaque mouvement. Adastor se pencha, saisit un bâton durci au feu et tisonna les braises qui reprirent juste assez pour éclairer vaguement la pièce.



— Et maintenant, dis-moi des devinettes, dit-il. Quand on se pose des devinettes le soir autour du feu, moi en avoir des nouvelles.

Alastair, l'esprit totalement vide, demanda :

— Quel genre de devinettes ? Je ne sais pas si celles que je connais conviendront pour votre jeu.

Les yeux dilatés du petit homme – et ce devaient être des yeux bien étranges s'ils pouvaient voir dans cette pénombre, se dit Alastair – brillaient dans le noir.

— Pourquoi, demanda-t-il, les oiseaux voler vers le sud ?

— Si ce n'est pas pour une raison évidente de climat, je dirais que c'est pour des raisons que personne à part eux ne peut comprendre. Qu'est-ce que tu répondrais ?

Adastor s'esclaffa.

— Parce qu'être trop loin pour aller à pied.

— Ah, grogna Alastair, ce genre de devinette. Eh bien...

Il fouilla dans ses souvenirs et se rappela enfin une énigme enfantine.

— Pourquoi le lapin des neiges traverse-t-il le... euh... sentier ?

— Pour aller de l'autre côté ? dit le petit homme.

Alastair secoua la tête et le visage d'Adastor s'allongea.

— *Faux ?* soupira-t-il. Moi aurais dû me douter que pas être si simple ! Mais moi négliger mes devoirs – toi être mon invité ; moi t'offrir collation.

— Merci, dit Alastair, espérant qu'il n'allait pas lui proposer du lapin cornu cru.

Car, même par politesse, il n'était pas certain de pouvoir se résoudre à en avaler. Après tout, c'est avec ça que le petit homme avait appâté son piège.

Mais, après avoir fouillé à l'autre bout de la pièce, le petit homme lui rapporta un magnifique plateau de roseaux tressés et diversement colorés, couvert de baies de différentes couleurs artistement disposées. Alastair les goûta toutes avec un réel plaisir et remercia sincèrement Adastor, qui revint alors à la charge :

— Toi me dire la réponse de ta devinette ; les gens de ta tribu être plus grands que les miens, et donc leurs cerveaux être plus

gros et leurs esprits plus subtils. Pourquoi le lapin des neiges traverser le sentier ?

— Parce qu'il est trop long pour le contourner, répliqua Alastair, un peu honteux de cet enfantillage.

Alastair n'était pas préparé à la réaction d'Adastor, qui faillit s'écrouler de rire ; il l'avait déjà entendu s'esclaffer et savait donc qu'il avait le sens de l'humour – raison pour laquelle sa devinette lui avait paru acceptable – mais Adastor se roulait par terre, interloqué et ravi de cette vieille blague enfantine.

— Trop long pour le contourner ! s'esclaffa-t-il, en se tenant les côtes. Trop long – oh, très bon, très bon ! Toi raconter une autre !

— Je n'ai pas le temps, dit Alastair avec sincérité. Il faut que je m'en aille ; je suis désolé pour ton piège, mais j'ai rempli ma promesse et je dois retourner à mes affaires.

— Le piège, pas important, répliqua le petit homme. Adastor et tout le Nid de Shorohx très reconnaissants, parce que toi avoir enrichi moi d'une devinette, de nouvelles idées et de nouvelles pensées. Moi te ramener à *chien* et *cheval* et après, moi réfléchir à nouvelles idées. Viens.

Le retour fut difficile, avec Alastair qui descendait laborieusement un échelon à la fois tandis qu'Adastor dégringolait comme un singe, pouffant de temps en temps « *Trop long pour le contourner !* »

C'est avec soulagement qu'Alastair retrouva la terre ferme et Bijou qui sauta joyeusement autour de lui en signe de bienvenue. Le cheval, en brave bête des montagnes, n'avait pas bougé. Alastair se retourna pour prendre congé du petit homme.

— Je suis désolé d'avoir déchiré ton filet par inadvertance, dit-il. Crois-moi, ce fut par accident.

— Ça fait rien ; moi réparer, et réfléchir à nouvelle devinette, dit le petit homme de bonne grâce. Dommage que ton ami *chien* pas parler ; elle sûrement connaître devinettes encore mieux. Adieu, mon grand ami. Toi revenir quand tu veux avec devinettes au Nid de mon peuple.

Sur quoi, il s'éloigna, et se fonda dans les ombres, tandis qu'Alastair se demandait si cette petite aventure n'était pas un rêve.

— Eh bien, ma belle, il faut repartir, dit-il. Dommage qu'on n'ait pas rencontré quelqu'un – ou quelque chose – qui nous guide jusqu'à Hammerfell. À toi de jouer, maintenant.

Elle renifla le sol, puis releva la tête presque avec défi et le regarda.

Il dit tout haut, se sentant tout bête :

— Oui, ma belle, emmène-nous à Hammerfell par le chemin le plus court.

Il se mit en selle, et Bijou flaira le sol, tourna la tête et le regarda avec un aboiement légèrement interrogateur.

— Ça ne sert à rien de me consulter, ma belle ; je n'ai pas la moindre idée de la route, dit-il. C'est à toi de nous amener jusqu'à Hammerfell, si tu peux. Maman disait que tu pouvais me guider, et je suis obligé de te faire confiance.

Bijou baissa la tête et partit en courant sur la route ; Alastair fit claquer sa langue, et son cheval la suivit à longues foulées.

Bientôt, ils s'engagèrent dans la montagne et le chemin, qui suivait un torrent dégringolant des hauteurs, devint abrupt. Ce n'était plus une route, et guère mieux qu'un sentier de chèvres. Mais la petite jument montagnarde et la vieille chienne grimpaient allègrement. En bas, Alastair voyait des vallées incroyablement profondes, noyées de brume, d'où sortaient les faîtes des arbres, avec, de temps en temps, des volutes de fumée s'élevant d'un village.

Il chevaucha toute la journée sans rencontrer personne. Le soleil atteignit son zénith puis se mit à décliner. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait et s'abandonnait à la magie. Au crépuscule, il s'arrêta, partagea le reste de sa viande et de son pain avec Bijou, qui les dévora avidement.

La longue chevauchée l'avait épuisé, ses jambes tremblaient, et il avait l'impression qu'il ne pourrait pas rester en selle s'il remontait. Il se blottit dans un nid de hautes herbes, serrant Bijou dans ses bras. Se réveillant au milieu de la nuit, il constata qu'elle n'était plus là, mais il entendit des bruits dans les fourrés, et bientôt, elle revint en se léchant les babines et se recoucha à ses pieds. Dans le noir, il l'entendit mastiquer quelque chose et se demanda ce que c'était, puis décida qu'il

n'avait pas vraiment envie de le savoir. Il la caressa et se rendormit.

Il s'éveilla aux premières lueurs de l'aube, se lava le visage dans une source glacée et se remit en selle. Était-ce son imagination, ou son cheval avançait-il plus lentement ? Une bête normale aurait été épuisée – ou morte – après cette chevauchée impitoyable.

Maintenant, les chemins avaient encore empiré, si c'était possible, et, par moments, Bijou devait se frayer un chemin dans les épineux. Le cheval les dominait du poitrail et passait indemne, mais Alastair, même étroitement enveloppé dans sa cape, se déchirait aux ronces, et regretta de ne pas avoir accepté le costume de Conn, mieux adapté à ce terrain. Alastair était rongé de craintes et de doutes. Impossible de savoir s'il était sur la bonne voie. Et quand ils arriveraient à Hammerfell, si même ils y arrivaient jamais, comment le saurait-il ? Et alors, que ferait-il ? Comment trouverait-il Markos ? Et comment saurait-il que c'était bien lui ? Pourrait-il continuer à s'en remettre à la magie qui avait si bien servi jusque-là ? De plus, la nuit tombait ; bientôt, il ne ferait plus assez jour pour continuer.

Il pensait déjà à chercher un refuge pour passer une troisième nuit dans les bois, quand ils débouchèrent soudain sur une belle route bien entretenue, presque parallèle au chemin qu'ils suivaient. Ce n'était pas la première fois qu'ils rencontraient une route semblable, mais Bijou avait dédaigné les autres et avait choisi chaque fois un autre itinéraire. Cette fois pourtant, elle partit sur la route ventre à terre, et le cheval eut du mal à ne pas se laisser distancer.

Bientôt, la route se mit à monter, et Alastair leva les yeux vers les hauteurs. Se détachant sur le ciel, comme une dent cassée dans un crâne, se dressait une ruine calcinée. Bijou gémit doucement, s'élança en direction de la ruine, puis se retourna vers Alastair, toujours gémissant. Et brusquement, il comprit. Il avait ordonné à Bijou de l'amener à Hammerfell – mais Hammerfell n'existait plus, du moins pas le Hammerfell qu'avait connu la vieille chienne.

Alastair démonta, et, d'un pas mal assuré, passa entre les piliers, seuls vestiges des hautes grilles d'autrefois.

Inopinément, un souvenir lui revint en un éclair – car il ne comprit pas comment il se souvenait – et il vit le château tel qu’il était alors, fier et redoutable, avec sa mère et son père debout sur une verte pelouse émaillée de fleurs, la vieille Bijou, qui n’était encore qu’un chiot mal dégrossi, gambadant à leurs pieds.

Eh bien, il ne restait plus rien ; regardant les misérables vestiges de la forteresse de ses ancêtres, il se sentit soudain vide et nauséeux. Il avait fait tout ce chemin, fortifié par la magie, pour ça ? Rationnellement, il savait qu’il devait continuer sa quête, et retrouver Markos – le bon sens lui disait qu’il ne pouvait pas être très loin. Mais émotionnellement, il se sentait aussi dévasté que la ruine de son château. Faible, tel un sac de sciure percé qui se vide peu à peu, comme sa vieille peluche de la nurserie. Interdit devant les ruines de sa demeure ancestrale, il ne put que penser : *J’aurais dû laisser Conn m’accompagner. Il aurait su quoi faire, lui.*

Qu’allait-il faire, lui, Alastair ? Il essaya de mettre de l’ordre dans ses idées, de se ressaisir – il n’aurait pas dû s’étonner, il savait depuis toujours que le château était en ruine ; en fait, mon plus lointain souvenir est celui de son incendie.

Il ne pouvait pas rester là à s’apitoyer sur lui-même ; il devait trouver Markos, et commencer à rassembler les informations que désirait le Roi Aidan... à savoir, sur combien de partisans il pouvait compter pour reconquérir ses terres et son château. *Même si*, pensa-t-il avec amertume, *les vestiges du château ne valent pas une reconquête.*

Un vieux dicton de Thendara disait : *le plus long voyage commence par un petit pas.* Et, se dit-il avec tristesse, il y avait quand même du bon dans une telle désillusion : à partir de maintenant, tout ne pouvait qu’aller mieux.

Il se remit en selle ; dans la vallée, il voyait des volutes de fumée annonçant sans doute un village où il trouverait les paysans et juste au pied du château incendié, c’étaient sûrement des vassaux d’Hammerfell, qui devaient, ou avaient dû autrefois, allégeance à Hammerfell.

La descente lui parut plus abrupte que la montée ; il dut tenir la bride à son cheval, et, à l’orée du village – simple

groupes de maisonnettes construites en la pierre rosâtre de la région – il s'arrêta, cherchant du regard une auberge ou une taverne. Une bâtisse, un peu plus grande que les autres, arborait une enseigne portant trois feuilles et une couronne, il s'approcha, tenant son cheval par la bride, et l'attacha à un piquet. Le cheval de Conn, toujours sous l'influence de la magie qui l'avait amené jusqu'ici si rapidement, ne se serait sans doute pas éloigné, mais il était inutile de donner à penser qu'il n'était pas un cheval ordinaire.

Il entra et se retrouva dans un petit estaminet, plein des odeurs de ce genre d'endroit, et vide à cette heure de la journée, à part deux petits vieux somnolant au coin de la cheminée, et une serveuse rebondie en bonnet et tablier derrière le bar.

— Seigneur, dit-elle, levant des yeux mutins, si bien qu'Alastair s'étonna – elle parlait comme si elle l'avait déjà vu.

Mais c'était sans doute Conn qu'elle connaissait.

— Il y a quelque chose à manger à cette heure ? Et quelque chose pour mon chien...

— J'ai une selle de mouton rôti – pas trop tendre, c'était une vieille bête – mais faute de mieux – et du biscuit de chien, dit-elle, l'air perplexe. Du vin ?

— Pour moi ; pas pour le chien.

— Non, bien sûr, dit-elle. Quoique j'aie connu un homme qui avait dressé son chien à en boire et qui se promenait partout en prenant des paris. Je peux lui donner un bol de bière si vous voulez ; c'est bon pour eux, d'après les éleveurs, surtout si c'est une chienne qui allaite.

— Elle n'allait pas, dit Alastair, mais du biscuit et un bol de bière, ça ira. Le rôti, ça ira pour moi, ou n'importe quoi d'autre.

Il ne pouvait pas s'attendre à trouver une chère délicate dans ce genre d'établissement. Il prit son assiette et s'assit dans un coin. Le vin n'était pas très bon ; quand la femme servit à Bijou son bol de bière, il en commanda une chope pour lui. C'était une bonne bière de campagne, généreuse et désaltérante. Il la but d'un trait, mangea avidement la viande dure et donna la peau et les os à son chien. Pendant son repas, il y eut du bruit devant la porte, et plusieurs femmes en tuniques écarlates, un gros anneau à l'oreille, entrèrent.

— Hé, Dorcas, cria l'une d'elle, du pain et de la bière pour six.

Elles étaient toutes armées. Alastair vit une litière devant la porte, rideaux tirés, semblable à celles de Thendara ; à l'évidence, elle cachait une dame distinguée et bien chaperonnée.

L'une des porteuses de litière, apercevant Alastair, le salua de la main, mais la serveuse lui dit à voix basse – quand même suffisamment fort pour qu'Alastair l'entendît :

— Non ; j'ai pensé la même chose à son arrivée, mais il parle comme dans les basses terres.

Elle prépara six assiettes de pain et six chopes.

— Et Dame Lenisa, elle ne veut pas quelque chose ?

Le vin n'est pas mauvais – même s'il n'est pas assez bon pour...

Du coude, elle indiqua Alastair.

Alastair ouvrit la bouche pour protester ; il n'avait pas l'habitude de voir critiquer ses goûts, et encore moins par une femme ne faisant pas mystère de ses opinions. Mais il la referma ; en sa qualité d'étranger, ses goûts n'avaient pas la moindre importance, et il s'était déjà assez fait remarquer comme ça.

Dehors, les rideaux de la litière s'ouvrirent, et une jolie fille d'environ quatorze ans, richement vêtue de soie lilas, en descendit et entra dans la taverne. Du regard, elle chercha celle qui, à l'évidence, commandait les autres.

— Petite Dame, dit la femme d'un ton réprobateur, vous ne devez pas entrer ici. Je vous ai commandé du vin...

— Je préfère un bol de porridge, dit la petite, l'air rebelle. J'ai des crampes à rester assise dans la litière, et j'ai besoin de respirer un peu d'air.

— Vous aurez du porridge dès que Dorcas l'aura préparé, dit la guerrière. N'est-ce pas, Dorcas ? Mais votre grand-père aura une attaque si l'on vous voit ici, en pays Hammerfell.

— C'est sûr, dit sa voisine. Le Seigneur Storn n'aimerait pas savoir que vous êtes passée par ici... mais la route est meilleure...

— Oh, *Hammerfell*, dit la jeune fille avec dédain. Toute ma vie, j'ai entendu dire qu'il ne restait pas un seul survivant de cette lignée...

— Oui, et c'est aussi ce que croyait votre grand-père jusqu'à l'avant-dernière lunaïson, dit la guerrière, quand le jeune duc a tué votre père – alors, remontez dans votre litière, avant que quelqu'un vous voie et aille le prévenir, et que vous alliez le rejoindre dans sa tombe.

La jeune fille s'approcha de la guerrière et lui passa les bras autour du cou, l'air câlin.

— Chère Jarmilla, murmura-t-elle, laissez-moi voyager en croupe derrière vous, et pas enfermée dans cette litière. Je n'ai pas peur des *Hammerfell*, jeunes ou vieux, et comme je n'avais jamais vu mon père depuis mes trois ans, on ne peut pas me demander de le pleurer.

— Quel langage ! répondit Dame Jarmilla. Votre grand-père...

— Je suis lasse d'entendre ce que ferait mon grand-père ; il doit être sujet à la colère, dit la jeune Lenisa. Si vous croyez que j'ai peur d'*Hammerfell*...

Elle s'interrompit, ayant aperçu Bijou couchée sous la table.

— Oh, quel amour, dit-elle, s'agenouillant près de la bête et lui tendant sa main à flairer. Quelle bonne vieille bête !

Bijou condescendit à se laisser caresser. Lenisa leva la tête et regarda Alastair dans les yeux.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda-t-elle.

— Bijou, répondit Alastair, réalisant trop tard que, si cette fille était, comme il le semblait, la petite-fille du Seigneur Storn, elle savait peut-être que la Duchesse d'*Hammerfell* possédait une chienne de ce nom.

Pourtant, il était peu probable qu'elle sût le nom d'un chiot que tout le monde croyait mort depuis dix-huit ans. Et d'ailleurs, Alastair n'avait pas l'intention de cacher son identité très longtemps.

La jeune fille était une Storn et faisait donc partie de ses pires ennemis. Pourtant, ce n'était qu'une gamine aux tresses blondes, dont les grands yeux bleus le regardaient avec une franchise qu'aucune fille de Thendara ne se serait permise.



Il avait entendu parler de l'effronterie des filles des montagnes. Pourtant, les yeux bleus lui semblaient innocents et même ingénus, et elle caressait son chien avec affection.

— Dame Lenisa... commença-t-il.

Mais à ce moment, il entendit le pas d'un cheval sur la route, puis celui d'un autre qu'on attachait à un piquet. Bijou dressa les oreilles, avec un bref aboiement et se rua sur un grand vieillard qui entraît ; il regarda autour de lui, vit Alastair, fronça légèrement les sourcils devant la troupe de guerrières, et fit signe à Alastair de ne pas bouger.

Dame Jarmilla s'approcha de Lenisa et la tira par le collet.

— Debout, *immédiatement*, dit-elle d'une voix tendue. Quelle tenue, de s'asseoir par terre parmi des étrangers...

— Oh, Bijou ne sait pas ce qu'est un étranger – hein, ma belle ? roucoula Lenisa, lui tendant les mains pour l'engager à abandonner le nouveau venu.

Dame Jarmilla la mit debout de force et l'entraîna vers la porte, bien qu'elle protestât qu'elle n'avait pas eu son porridge et qu'elle ne voulait plus voyager en litière. Coupant court à ses protestations, la vieille guerrière la poussa dans la litière et referma les rideaux d'un coup sec.

Alastair continuait à voir mentalement la jeune fille. Comme elle était jolie ! Comme elle était fraîche et innocente ! Le nouveau venu se penchait sur Bijou, incrédule et ravi, tandis qu'elle flairait ses bottes avec de joyeux petits jappements pour attirer son attention. Il sourit à Alastair en disant :

— Pas de chance que la fille Storn ait choisi ce jour entre tous pour déjeuner ici.

— La fille Storn ?

— Dame Lenisa, fille de Rupert, et petite-nièce du vieux Storn, qu'elle appelle grand-père, dit le vieillard. Le chien se souvient de moi, mais sans doute pas vous, mon garçon ? Pourtant, moi, je vous reconnais. Il n'y a qu'un seul homme au monde dont le visage puisse m'être aussi familier et pourtant si nouveau ! Nous vous croyions mort !

— Vous devez être Markos, dit Alastair. C'est mon frère qui m'envoie ; il faut que nous parlions...

Remarquant que Dorcas les observait derrière son bar, il ajouta :

— ... en particulier. Où pouvons-nous aller ?

— Chez moi, dit Markos. Venez.

Alastair s'arrêta, le temps de déposer quelque argent sur le bar et de détacher son cheval, puis, le prenant par la bride, il suivit Markos jusqu'à la dernière chaumière du village.

— Attachez la jument derrière la maison, dit Markos. Je vois que c'est celle de Conn. La moitié du pays la reconnaîtrait ; d'ici demain, tout le monde parlerait de l'arrivée d'un étranger, et cela ne ferait pas notre affaire. Pas de chance que cette fille Storn vous ait vu, mais il paraît que c'est une enfant gâtée qui ne s'intéresse à rien à part elle.

— Je ne trouve pas, protesta Alastair. Elle semblait...

Il s'interrompit. Il ne l'avait vue que quelques minutes et ne savait rien d'elle. Et d'ailleurs, elle était petite-fille de son pire ennemi et membre de la vendetta qui avait anéanti sa famille ; ce n'était pas à lui de la défendre.

Markos entra le premier dans la maison. L'intérieur était assez propre, mais nu, à part une cheminée où traînaient quelques marmites, deux chaises branlantes, et une table formée de planches posées sur des tréteaux. À un bout de la table, posés sur un bout de tissu blanc, deux gobelets d'argent aux armes d'Hammerfell. Markos suivit le regard d'Alastair et dit :

— Oui ; je les ai retrouvés dans les cendres, quelques jours après l'incendie ; je les ai conservés en souvenir de mon seigneur et de ma dame... Ma *Dame* – mais alors, elle est vivante, elle aussi ! J'arrive à peine à en croire mes yeux – Alastair, c'est bien vous ?

Alastair délaça le haut de sa chemise, écarta le tissu et lui montra le tatouage qu'il lui avait fait à l'épaule tant d'années plus tôt. Markos s'inclina en silence.

— Mon Seigneur Duc, dit-il avec déférence. Mais il faudrait me raconter ce qui s'est passé. Comment Conn vous a-t-il retrouvé ? Avez-vous vu le Roi Aidan ?

Alastair acquiesça de la tête et se mit à lui raconter les retrouvailles avec son frère et son entrevue avec le roi.

## CHAPITRE 11

Après le départ d'Alastair, Conn erra dans la maison comme une âme en peine, et cela troubla Erminie. Elle était prête à prodiguer à son fils tout l'amour qu'elle ne lui avait pas donné depuis sa naissance, mais il était trop grand pour de telles démonstrations d'affection. Maintenant qu'Alastair était parti et qu'ils se retrouvaient seuls, elle réalisait douloureusement qu'il était presque un étranger pour elle. Tout ce qu'elle pouvait faire pour lui, c'était lui demander quels étaient ses plats préférés et les commander à la cuisinière. Elle constata avec plaisir qu'il consacrait une bonne part de son temps à dresser le chiot Cuivre, et qu'il semblait le faire d'instinct. Cela lui fit penser à son père. Rascard prétendait qu'il avait peu de *laran* – mais Erminie se demandait si son habileté à dresser chevaux et chiens n'était pas un genre de *laran* inconnu d'elle.

— Tu devrais te faire tester à la Tour, mon fils, lui dit-elle un matin. Ton frère n'a que peu de *laran*, ce qui signifie que toi, son jumeau, tu devrais en avoir plus que ta part ; en fait, j'en étais sûre quand tu étais bébé.

Conn savait peu de chose sur le *laran*, et ne s'était jamais servi d'une pierre-étoile ; mais quand Erminie lui en donna une, il parvint à la régler si vite et si naturellement que sa mère en fut ravie ; on aurait dit qu'il n'avait fait que ça toute sa vie.

— Tu trouveras peut-être ta vraie voie et ta véritable vocation à la Tour, Conn, quand ton frère sera duc à Hammerfell, hasarda-t-elle. Je ne te vois pas vivre chez lui en commensal, simple intendant ou *coridom*. Ce serait faire mauvais usage de tes dons.

À ces mots, il s'assombrit, et elle regretta d'avoir parlé. Après tout, comme Alastair, il avait grandi en se croyant le seul

survivant du désastre et le légitime Duc d'Hammerfell. On ne pouvait pas lui en vouloir d'être un peu jaloux de son frère.

Mais, à son grand soulagement, il répondit :

— Quoiqu'il arrive, je resterai au milieu de mes gens. Markos m'a enseigné qu'ils étaient ma responsabilité. Même si je ne suis pas leur duc, ils me connaissent et ont confiance en moi. Ils peuvent bien m'appeler comme ils voudront. *Coridom* est un titre aussi honorable que celui de duc.

— Même dans ce cas, dit Erminie, tu as tant de *laran* qu'il faut le former ; un télépathe non entraîné est un danger pour lui-même et les autres.

Conn savait trop bien que sa mère avait raison.

— Markos m'a dit la même chose, acquiesça Conn. Mais Alastair ? Il n'en a pas du tout ?

— Pas assez pour que ça vaille la peine de l'entraîner, répondit Erminie. Pourtant, je pense parfois que son habileté à dresser chevaux et chiens dérive peut-être de l'ancien Don des MacAran. Il y avait des MacAran dans la famille maternelle de ton père.

Elle ouvrit un meuble et en sortit un rouleau qu'elle lui tendit. Conn constata avec étonnement que c'était la liste de tous ses ancêtres jusqu'à la huitième ou dixième génération ; il l'étudia avec intérêt, et dit en riant :

— Je ne savais pas qu'on établissait ce genre de pedigree, sauf pour les chevaux, maman. Est-ce qu'il mentionne combien de membres de notre famille sont morts dans cette vendetta contre Storn ?

— Oui, dit-elle avec tristesse, lui montrant les marques indiquant que l'ancêtre en question avait péri de mort violente dans cette querelle.

Il dit enfin :

— J'ai vécu et respiré cette vendetta depuis que je suis assez grand pour attacher mes braies tout seul, mais je réalise seulement aujourd'hui l'infamie de ces canailles de Storn. Je croyais n'avoir perdu qu'un père et deux frères. Maintenant, je vois combien des miens ont péri dans cette querelle...

Il s'interrompit, le regard perdu dans le vague.

— Il y a mieux à faire dans la vie que se venger, mon fils, dit-elle.

— Vraiment ? dit-il, la transperçant d'un regard pénétrant.

Un instant, le visage de plus en plus familier de son fils redevint celui d'un parfait étranger, et elle se demanda si elle connaîtrait et comprendrait jamais cet homme silencieux et complexe qui était son cadet.

Toutefois, dissimulant l'appréhension qu'elle ressentait, elle reprit avec animation :

— Quant à ton *laran* – je suis assez compétente pour savoir que tu possèdes un talent d'une force inusitée pour le maniement d'une matrice ; et cette technologie ne peut s'apprendre correctement que dans une Tour. Heureusement, j'ai des amis dans la plupart d'entre elles ; ton cousin Edric Elhalyn est Gardien à la Tour de Thendara, et mon cousin Valentin était autrefois technicien ; l'un ou l'autre peut t'apprendre beaucoup de choses, mais tu devrais quand même aller vivre un certain temps dans l'enceinte d'une Tour où tu serais protégé des dangers de tes pouvoirs naissants. J'en parlerai à Valentin. Heureusement, nous n'aurons pas à attendre la saison où les moniteurs parcourent les Domaines pour tester tous les enfants ; je peux leur parler et te faire admettre immédiatement. Sans entraînement, ton talent n'a aucune valeur, et tu es déjà vieux pour une telle formation.

Conn était un peu troublé de la rapidité des événements, mais pas du tout opposé à l'idée. De plus, il était curieux (comme tous les profanes des Domaines) de ce qui se passait dans une Tour. Il était content et fier de figurer parmi les rares élus qui pourraient le savoir.

— Mais tu sais tout sur le *laran*, maman ; pourquoi ne peux-tu pas me l'enseigner ? Ou Floria ?

— Ce n'est pas la coutume, dit Erminie. Une mère ne forme pas son fils adulte, ni un père sa fille adulte ; ça ne se fait pas, c'est tout.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas ; il s'agit peut-être d'une ancienne coutume, dit Erminie. Quelle qu'en soit la raison, ça *ne se fait pas* – c'est un tabou que je ne veux pas transgresser. Je confierai ta

formation à nos cousins, et plus tard, à une Tour. Mais Floria peut t'enseigner certaines choses, si elle veut bien. Je lui en parlerai, si tu veux, ajouta-t-elle, sentant que Conn était sans doute trop timide pour demander ce service à une femme. Elle viendra peut-être ce soir, et sinon, je les vois, elle ou son père, tous les un ou deux jours, et ce sera l'occasion de lui poser la question.

Plus tard dans la journée, pendant qu'ils promenaient le petit chien en laisse, Conn dit :

— Je me demande si mon frère est arrivé à Hammerfell ?

— Je le pense, dit Erminie. Cela dépend de l'état des routes en cette saison. Tu peux le savoir avec ton *laran*, si tu veux.

Conn réfléchit à la question ; il avait plusieurs fois partagé les expériences de son frère, mais toujours sans le vouloir. Il ne savait pas s'il avait envie de s'introduire volontairement dans les pensées de son frère ; il n'était pas encore habitué à l'idée. Pourtant, puisque sa mère le lui proposait, et qu'Alastair avait été élevé en trouvant cela naturel – il allait y réfléchir. Il ramena son attention sur Cuivre et lui fit faire ses exercices habituels : « au pied », « couché », et « debout ». Il avait toujours eu de bons contacts avec les animaux, et ce n'était pas le premier chiot qu'il dressait. Maintenant que sa mère lui en avait parlé, il se disait que l'intense affinité qu'il ressentait pour le petit chien venait peut-être d'une variante de ce qu'Erminie appelait le *laran*. Il n'y avait jamais pensé, croyant qu'il s'agissait d'une technique acquise, comme monter à cheval ou tirer l'épée. Il ne possédait donc *rien* qui lui fût propre ? Tout ce qu'il savait ou faisait lui venait-il de cet héritage, de ce don des mystérieux Comyns qui avaient perpétué ce don dans sa lignée par des mariages, comme on croise les chevaux ou les chiens pour obtenir une qualité donnée ? Il se sentit tout petit, et plein de ressentiment envers eux.

Conn et le chien marchaient un peu devant Erminie dans une rue écartée et peu passante où il pouvait faire faire ses exercices à Cuivre. La petite chienne était intelligente et obéissante ; elle exécutait docilement tous ses exercices, encouragée par quelques friandises prises à la cuisine. Conn termina la séance d'entraînement en la laissant courir au bout

de sa laisse, ce qui l'aida également à calmer ses émotions confuses. Pendant cette course, ils entrèrent dans une rue tranquille où une grande demeure en était aux derniers stades de sa construction. Il remit Cuivre au pas, et attendit qu'Erminie les rattrape.

Devant eux, un groupe de gens en longues robes faisait cercle : un Gardien en écarlate, deux techniciens en vert, un mécanicien en bleu, et une femme de haute taille en blanc, au centre, dans laquelle Conn reconnut une monitrice. Quelques badauds regardaient, des enfants pour la plupart, ou des ouvriers oisifs. Un Garde de la Cité en uniforme vert et noir se tenait à l'écart, mais Conn ne savait pas s'il était en service, ou s'il exerçait simplement le droit qu'a tout citoyen de regarder ce qu'il veut.

Cuivre s'élança en aboyant joyeusement, comme pour accueillir une vieille amie, interrompant de ce fait la séance. Conn reconnut alors Floria dans la monitrice en robe blanche, et ressentit l'élan d'amour, familial mais honteux, qu'il éprouvait toujours devant la fiancée de son frère. Elle caressa brièvement le chiot, puis l'admonesta :

— Couché, ma belle. Je n'ai pas le temps de jouer maintenant !

— Allons, messire, dit sèchement le Garde. Tenez donc votre chien. Ces gens travaillent.

Puis, reconnaissant Erminie, il ajouta d'un ton respectueux :

— C'est votre chien, *domna* ? Désolé, mais il faut le calmer ou l'éloigner.

— Ça ne fait rien, dit Floria. Je connais le chiot ; il ne me dérange pas à distance.

Erminie gronda Cuivre, qui se coucha entre ses pieds et resta immobile comme une statue de chien. Le Gardien svelte et voilé – Conn ne savait pas si c'était un homme ou une femme, tout en sachant que les Gardiennes étaient très rares, de sorte que ce Gardien était sans doute un homme d'apparence très efféminée, ou un *emmasca* – attendit patiemment que l'affaire soit réglée, puis, d'un signe de tête, fit reformer le cercle. Conn vit – et sentit – les liens qui se nouaient, les liens invisibles

tissés entre les membres d'un cercle de télépathes, artificiellement unis par les cristaux-matrices.

Et, bien qu'il n'eût jamais vu ou senti quelque chose de semblable, il n'eut ni doute ni hésitation sur ce qui se passait. Sans savoir comment, ni même avoir conscience de le faire, il toucha l'esprit de Floria. Elle était totalement concentrée mais Conn eut l'impression qu'avec une infime partie de son esprit, elle le reconnaissait et lui souhaitait la bienvenue, comme elle l'aurait accueilli sans paroles dans une pièce où il serait entré pendant qu'elle faisait de la musique, lui faisant signe de s'asseoir et d'écouter tranquillement.

Il sentit, lui aussi avec une infime partie de son esprit, que sa mère était là également, observant comme lui à l'écart. Même Cuivre semblait participer à cette étroite intimité. Il se sentait bien, accueilli, accepté – en fait plus qu'il ne l'avait jamais été nulle part, et pourtant, aucun membre du cercle ne leva les yeux sur lui, ou ne lui accorda la moindre attention, aucun n'attestant sa présence par son comportement extérieur.

Le Gardien, les ayant unis d'une façon que Conn n'était pas encore capable de comprendre complètement, dirigea leur attention sur un tas de matériaux de construction posés contre un mur, puis, rassemblant leurs forces – à ce stade, Conn ne comprit plus du tout ce qui se passait, ses perceptions émoussées par une violente lumière bleue, comme si sa pierre-étoile se trouvait à l'intérieur de ses yeux –, l'énorme pile de matériaux commença à s'élever lentement. C'était un tas d'ardoises en vrac, mais elles ne glissèrent pas les unes sur les autres, restant parfaitement en place comme si elles étaient collées ensemble. La pile s'éleva de plus en plus haut, et Conn sentit le Gardien la diriger de telle sorte qu'elle se trouva bientôt à l'aplomb du toit où il la déposa doucement. Aussitôt, les couvreurs se mirent à les disposer et clouer à leur place. L'intense concentration du cercle se dissipa, et Floria dit au Gardien à voix basse :

— Il y en a d'autres ?

— Non, répondit le Gardien. Pas avant que le pavement de la cour ne soit prêt à poser. C'était le dernier chargement, et nous l'aurions monté hier s'il n'avait pas plu. Nous aurons encore à



poser les verrières du jardin d'hiver dans quelques jours ; mais rien ne presse maintenant que le toit va être terminé. J'ai parlé hier à Martin Delleray ; la cour ne pourra être pavée que quand le jardinier aura décidé de ses plantations. Il nous préviendra en temps utile.

— Ce quartier se développe très vite ; nous aurons d'autres rues à paver au printemps prochain, après la fonte des neiges.

— Je n'aime pas la construction, grommela un technicien. Et en ville, certains nous reprochent d'enlever leur travail aux maçons.

— Absolument pas, dit le Gardien, quand nous faisons en une demi-journée ce qui exigerait toutes sortes de lourdes machines. Et comment les manœuvrer dans cette partie de la ville ? Les gens peuvent bien murmurer, mais ils murmureraient encore plus si nous n'étions pas là pour faire ce travail, crois-moi.

— C'est sans doute nos honoraires qu'ils nous reprochent, dit l'autre technicien. Il est bien rare qu'on pose un pavé ou une vitre à la main. Lever les matériaux avec des cordes et des poulies, c'est non seulement une perte d'énergie, mais un danger pour les passants.

Voilà un emploi du *laran* auquel Conn n'avait jamais pensé. *Je me demande si nous pourrions reconstruire ainsi Hammerfell ?* Il avait toujours cru qu'il faudrait des années à une nombreuse équipe de maçons pour relever les murs calcinés de son château ; avec le *laran*, la reconstruction pouvait être beaucoup plus rapide qu'il ne l'avait jamais envisagé. Tandis qu'il réfléchissait ainsi, Floria leva les yeux et leur sourit, à lui et à sa mère. Elle fit signe à Cuivre qui se rua vers elle et se mit à lui lécher les mains.

— Comme tu es sage et mignonne, dit Floria en la caressant. Erminie, vous l'avez dressée aussi bien que Bijou ; bientôt, elle le sera suffisamment pour rester sagement couchée à nos pieds dans le cercle même ! Bon toutou, là, là, sois sage, répéta-t-elle tandis que Cuivre continuait à lui lécher les mains avec adoration.

— C'est Conn qui la dresse, dit Erminie, et je l'ai amené ici pour observer une utilisation plus pratique d'un cercle de

matrices ; il sait peu de choses sur le *laran*, à cause de son éducation, mais il est prêt à recevoir une formation, et ensuite, à prendre place dans un cercle, du moins pendant un certain temps.

Le Gardien, levant un visage très pâle éclairé de grands yeux lumineux, tourna sur Conn un regard interrogateur.

— Je vous ai touché quand nous formions le cercle ; êtes-vous certain que vous n’avez jamais eu aucun entraînement ? J’aurais cru que vous aviez travaillé dans les montagnes avec les gens de Neskaya.

Conn répéta ses dénégations.

— Aucun, je vous assure ; avant devenir à Thendara, je n’avais même jamais tenu une pierre-étoile dans mes mains.

— Ces dons naturels font souvent les meilleurs techniciens, dit le Gardien, tendant à Conn une main osseuse. Je serais très heureuse de vous accueillir parmi nous. Je suis Renata de Thendara.

Conn fut stupéfait de se trouver en présence, non d’un Gardien, mais d’une Gardienne – tout en soupçonnant qu’il ne s’agissait pas d’une vraie femme, mais d’un *emmasca*.

Erminie dit, avec un sourire d’autodérision :

— J’ai échoué avec Alastair, mon fils aîné. Alors je suppose que je mérite un succès d’autant plus éclatant avec celui-là.

— Sans aucun doute, dit Renata avec douceur. Je peux déjà dire qu’il nous fera honneur quand il sera entraîné. Et puisqu’il ne peut pas travailler dans votre cercle, Erminie, je l’accueillerai volontiers dans le mien.

Conn fut surpris de voir sa mère rougir de plaisir.

— Merci, Renata, c’est très gentil de votre part.

Floria, toujours debout près de Conn, dit doucement :

— Alors, vous viendrez travailler à la Tour avec nous ? Ce sera un plaisir que de participer à votre formation, mon beau-frère.

— Tout le plaisir sera pour moi, je vous assure, dit Conn, se détournant pour dissimuler la rougeur qui, il le sentait, lui empourprait les joues.

Côte à côte, ils emboîtèrent le pas aux membres du cercle qui revenaient vers la Tour ; Floria se tourna vers lui en disant :

— La saison a été mouvementée...

— En effet, murmura Conn.

Sa vie avait radicalement changé en quelques malheureuses décades, beaucoup plus qu'il ne l'aurait jamais cru possible.

Bien qu'ils n'aient pas prononcé son nom, la pensée d'Alastair ne les quittait pas, et ils se turent, un peu comme s'il était là et s'interposait entre eux. Les pensées de Conn s'assombrirent, et Floria sembla rentrer en elle-même.

— Je me demande ce qu'Alastair fait en ce moment ? dit-elle enfin.

— Depuis qu'il est parti sur mon cheval ? dit Conn avec un rire contraint. Vous êtes télépathe ; ne pouvez-vous pas le contacter ?

— Pas vraiment, dit-elle baissant les yeux. Par éclairs fugitifs, sans plus. Peut-être que si nous étions amants... pourtant, même dans ce cas, ce serait difficile à une telle distance. Mais vous êtes jumeaux... c'est le lien le plus puissant...

— Alors, si vous le désirez, je vais essayer, dit Conn. Quoique je ne l'aie jamais cherché consciemment.

Il porta la main à la pierre-étoile que sa mère lui avait donnée, suspendue à son cou dans un sachet de soie. Il avait eu tant de visions d'Alastair sans cette aide qu'il ne doutait pas de pouvoir le voir maintenant.

Mais quand il le vit, cela n'avait plus rien à voir avec les visions oniriques qu'il avait si souvent captées. La pierre-étoile agissait-elle comme un amplificateur ? Il ne savait pas ; mais il se retrouva dans un environnement familier, entouré de grands arbres sous le ciel orageux de son enfance ; il entendait le vent souffler dans les feuillages, sentait l'odeur des résineux. Et aussi une autre odeur qui paniqua son cœur de montagnard : *le feu* ! Quelque part, non loin de son frère et à portée des perceptions d'Alastair, le feu faisait rage dans les Heller.

Debout dans cette rue tranquille de Thendara, Conn s'aperçut que son cœur battait à grands coups. Qu'est-ce qui brûlait ? Et où ? Ce n'était pas dans son entourage, et pourtant l'odeur du feu et des feuillages en flammes lui donnait le vertige et la nausée.

Erminie se retourna et comprit immédiatement la nature de leur tentative. En temps normal, elle n'y aurait pas prêté attention et aurait laissé les jeunes gens agir à leur guise. Mais Conn, livide, semblait paniqué. Elle revint vivement vers eux. Maintenant, la Tour se dressait devant eux, à très courte distance.

Elle posa la main sur le poignet de Conn, très légèrement, afin d'attirer son attention sans l'interrompre, et dit doucement :

— À l'intérieur de la Tour, il sera plus simple de terminer ce que tu as commencé – et moins dangereux pour vous deux.

Conn n'avait jamais pensé que ce qu'il avait fait si souvent, sans même posséder une pierre-étoile, pouvait présenter un danger quelconque, pour lui ou Alastair. Mais l'étrangeté de la situation, l'impression d'urgence et de danger le désarmèrent ; il dit docilement qu'il boirait volontiers une coupe de vin, et entra dans la Tour avec les autres.

À l'intérieur, on leur servit du vin, que Conn but distraitement, plein d'une étrange impatience ; il aurait voulu que tous ces gens s'en aillent pour se remettre à la recherche de son frère.

Il ne participa pas aux conversations à bâtons rompus qui accompagnèrent cette courte récréation ; il but ce qu'on lui mettait dans la main, sans y faire attention. Il ne s'aperçut même pas que Renata reformait le cercle, les liant tous par la matrice ; il était trop nouveau en cet art pour avoir acquis le détachement qui protégeait les travailleurs des matrices de dangereuses implications émotionnelles dans ce qu'il faisait. Il était déjà trop bouleversé ; il s'agissait de son frère, de sa terre, de son peuple...

La Gardienne Renata, qui comprenait mieux que personne ces émotions tumultueuses, le regardait avec tristesse, et pourtant avec détachement, mais sans essayer de modifier son approche naturelle ; quand il serait mieux entraîné, il aurait une méthode de travail plus équilibrée, moins passionnée, mais pour cela, il devrait sacrifier une partie de son intensité juvénile.

Floria fit signe à Conn.

— Liez-vous avec moi ; ensemble, je suis sûre que nous le trouverons.

De nouveau, doucement, le lien rompu se reforma. Curieusement, Conn vit d'abord le visage de son père adoptif, Markos, et, par ses yeux, il vit Alastair. L'odeur de la fumée et du feu était physiquement lointaine, mais semblait dominer toutes leurs pensées, comme elle dominait la région par la fatalité de toute catastrophe naturelle. Impossible à ignorer, comme une tornade ou un raz-de-marée, elle rôdait sans cesse dans leurs pensées, sapait leur confiance et leur courage.

Alastair était furieux, il le sentit.

— Qu'est-ce que tu viens me dire là ? Qu'après toutes ces années de vendetta, je dois aller aider à sauver les biens de ces gens qui ont tué mon père et tant de mes ancêtres ? Pourquoi ? Ne vaudrait-il pas mieux les laisser brûler jusqu'au dernier, et grand bien leur fasse !

Markos le regarda, choqué.

— J'ai honte de vous, dit-il sèchement. Quelle éducation avez-vous donc reçue pour parler ainsi ? demanda-t-il.

Conn aussi avait honte de l'ignorance de son frère, inconcevable chez un montagnard. La trêve du feu passait avant tout en régions forestières. Toutes autres considérations, qu'elles soient d'aide à la parenté ou de vendetta contre un ennemi héréditaire, étaient suspendues pendant les incendies de forêts dans les Heller.

*Mais, se dit Conn, comment Alastair pourrait-il le savoir ?*

Markos lui répondit comme l'aurait fait Conn, qui se sentit fautif, parce qu'il avait oublié d'expliquer tout à son frère.

— Demain, nos propres forêts seront peut-être en feu, et vous devez savoir que Storn – ou quiconque sera dans les parages – viendra à votre aide.

Il ajouta, d'un ton plus conciliant :

— Vous avez fait un long voyage et vous êtes fatigué. Nous en reparlerons quand vous aurez mangé et dormi.

Markos le fit entrer dans une pièce sommairement meublée. Conn la connaissait bien, y ayant vécu avec Markos depuis ses quatorze ans.

À ce stade, Conn sortit du rapport. Les visages de Markos et d'Alastair disparurent dans un éclair bleu, et il dit tout haut :

— C'est mal de l'espionner sans qu'il le sache ; mais ils sont sains et saufs, lui et Markos.

Il considéra le visage ravagé d'Erminie.

— Ton fils est sain et sauf, maman, ajouta-t-il, comme elle tendait les mains vers lui. Je comprends – c'est lui que tu as élevé, pas moi ; il est naturel que tu craignes pour sa vie.

— Je trouve cela bien triste, dit Erminie. Au cours de toutes ces années, mon souhait le plus cher a toujours été de vous avoir tous les deux près de moi.

Conn la serra dans ses bras.

— Oh, je sais de quoi j'ai été privé ; et je me demande si Alastair l'apprécie à sa juste valeur. Mais s'il y a des problèmes dans le nord, il faut que j'y aille.

— Markos aura besoin de moi ! Alastair...

Il s'interrompit ; il ne pouvait pas dire à sa mère que son fils préféré n'était pas de taille à prendre sa place à Hammerfell. Mais sa main, presque sans qu'il y pense, effleura la garde de l'épée de son père, et il sut que Floria, au moins, lisait dans son esprit. Il voulut rompre le rapport avec elle et rencontra son regard. Instantanément, elle baissa les yeux, mais le choc de l'émotion intense fut perceptible à tous les télépathes de la pièce.

*Dieux du ciel, pensa-t-il, que dois-je faire ? C'est la femme de mes rêves ; je l'aimais avant d'avoir jamais posé les yeux sur elle, et maintenant que je l'ai trouvée, elle est pratiquement l'épouse de mon frère ; de toutes les femmes de ce monde, c'est la seule qui me soit interdite.*

Il ne pouvait pas la regarder, et, en levant la tête, il réalisa que la Gardienne l'observait. *L'emma*, détaché et isolé par son rang et par son asexualité de ce problème humain douloureux entre tous, posait sur lui un regard plein de tristesse et de sagesse.

## CHAPITRE 12

Le travail sur le front du feu forçait Alastair à modifier ses visions imaginaires de l'enfer. Pour l'instant, la perspective de se trouver dans l'un des enfers glacés de Zandru lui semblait plutôt attrayante. Il avait les cheveux et le corps inondés de sueur, la bouche et la gorge à vif, et l'impression que son visage rôtissait lentement. Et, sans être aussi dandy que certains le pensaient, il soignait son apparence, ainsi qu'on l'y avait toujours encouragé, car elle était le reflet de son rang et de son titre. Contrarié, il constatait que ses vêtements ne seraient plus jamais ce qu'ils avaient été. Même si l'on raccommodait les trous faits par les étincelles, il aurait l'air aussi minable que le vieillard peinant à sa droite.

*Quand même, ils ont l'air vigoureux, les paysans d'ici. Il a l'air assez vieux pour être mon grand-père, mais il est toujours solide au poste, alors que j'ai envie de me coucher pour mourir. Bien sûr, les paysans ne sont pas aussi sensibles que moi.*

Bijou était couchée au bout de la rangée de travailleurs ; il sentit le dévouement qu'il lui fallait pour rester là. Elle ne le quittait pas des yeux et restait à portée de sa voix, malgré la peur qu'elle ressentait. Il aurait dû faire l'effort de renvoyer la vieille chienne pour lui éviter cette terreur.

Une mince silhouette en vieille robe de tartan et bonnet lilas à larges bords s'approcha du vieillard et lui tendit une outre d'eau. Il lui donna sa pelle à tenir pendant qu'il se rinçait la bouche et buvait une longue rasade. Puis elle lui rendit sa pelle et reprit son outre, et continua vers Alastair. Elle le vit, et ses yeux se dilatèrent de stupéfaction ; à l'évidence, une guerrière de son escorte lui avait révélé son identité.

— Je suis surprise de vous trouver là, Seigneur Hammerfell !

Elle a raison, se dit Alastair ; j'en suis surpris moi-même.

— *Damisela...* dit-il, avec sa révérence la plus courtoise. Que faites-vous ici ? De tous les endroits des Domaines, c'est bien celui qui convient le moins à une Dame.

— Je suppose que, d'après vous, une Dame ne brûle pas comme tout le monde si l'incendie devient incontrôlable ? On voit bien que vous êtes un sot des basses terres ! rétorqua-t-elle avec colère. Ici, tout le monde participe à la lutte contre les incendies – hommes et femmes, nobles et roturiers !

— Pourtant, à ma connaissance, le vieux Seigneur Storn n'est pas venu risquer sa précieuse carcasse, grogna Alastair.

— C'est parce que vous n'avez pas regardé dans la bonne direction – il est à moins de dix pieds de vous ! dit Lenisa, tendant le bras et montrant le vieillard travaillant à sa droite.

Alastair en resta bouche bée. Ce vieillard, le Seigneur Storn ? Ce petit vieux voûté pouvait-il être l'épouvantail de son enfance ? On avait l'impression que la moindre bourrasque pourrait le renverser ! Il n'était pas terrifiant du tout !

Le geste de Lenisa avait attiré l'attention de Storn ; il posa sa pelle et s'approcha d'eux, le visage sévère.

— Ce jeune dandy si ridiculement vêtu t'importune, mon petit ?

Lenisa secoua vivement la tête.

— Non, grand-père.

— Alors, donne-lui à boire et continue. N'interromps pas le travail ! Tu sais comme il est important de donner régulièrement de l'eau à chacun – tu veux que les autres s'écroulent d'épuisement ?

— Non, grand-père, bien sûr que non, dit-elle docilement.

Et, après un bref regard à Alastair, elle repartit avec son outre. Alastair la suivit des yeux un moment, puis son voisin lui donna un coup de coude, et reprenant sa houe, il se remit à biner le sol pour établir un coupe-feu.

La petite-fille de Storn. Elle ne ressemblait pas au vieillard. « Ridiciblement vêtu », c'était le cas de le dire. Pourtant, cette jeune fille et lui étaient séparés à jamais, et ne serait-ce que pour cette raison, elle avait l'attrait du fruit défendu. Il se rappela sévèrement qu'il était fiancé... à Floria qui l'attendait à



Thendara, et donc qu'il ne devait avoir d'yeux pour aucune autre femme – et encore moins pour une femme dont la famille était l'ennemie de la sienne depuis cinq générations ! Il essaya de ne plus penser à Lenisa, de ne penser qu'à Floria ; il se demanda ce qu'elle et sa mère faisaient en son absence, il se demanda même quel effet cela faisait d'être télépathe – capable d'établir une communication instantanée avec un être cher.

Cette pensée le troubla ; il n'était pas certain que cela lui plairait. S'il était maintenant en communication avec Floria, le verrait-elle flirter avec la jeune Storn et le trouverait-elle infidèle ? Lirait-elle dans sa pensée et serait-elle troublée par les images de Lenisa ? Il se retrouva en train d'essayer de se justifier, et s'interrompit, inquiet à l'idée que Conn, son jumeau, était mentalement lié à lui et connaîtrait ses pensées les plus intimes. Il n'arriverait jamais à mentir à Conn, ni à le persuader de ses bonnes intentions et de son honorabilité...

Comment était-ce de vivre ainsi, avec toutes ses pensées et ses désirs les plus secrets exposés à de nombreuses personnes ?

Cela l'effrayait. Conn lisait en lui à livre ouvert et le connaissait sans doute mieux qu'il ne se connaissait lui-même, et cela le terrifiait. Mais plus terrifiante encore, l'idée que son frère connaissait tout le mal dont il était capable...

Il essaya de rappeler l'image de Floria dans son esprit, et échoua ; il ne voyait que le sourire plein de coquetterie de Lenisa.

Il écarta ces pensées avec effort et ramena son attention sur son travail. Du coin de l'œil, il nota que le vieux Storn travaillait au même rythme que les jeunes, faisant bien sa part de l'ouvrage et même davantage. Quand Lenisa revint avec un seau – cette fois, il remarqua avec plaisir qu'il s'agissait d'un liquide fumant et se dit qu'il s'agissait sans doute d'une tisane quelconque – elle s'arrêta près de son grand-père et Alastair entendit tout ce qu'ils se dirent.

— Ce n'est pas raisonnable, grand-père ; tu n'es pas assez fort pour faire ce travail à ton âge.

— Ridicule, ma fille. J'ai fait ça toute ma vie et ce n'est pas maintenant que je vais m'arrêter ! Occupe-toi de tes affaires, et n'essaye pas de me donner des ordres.

Devant son regard courroucé, la plupart des jeunes filles auraient renoncé, mais Lenisa insista.

— À qui ça servira si tu t'écroules d'épuisement et qu'il faut t'emporter sur une civière ? Tu trouves que ce serait un bon exemple pour nos hommes ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? gronda-t-il. Ça fait soixante-dix ans que je me bats sur le front du feu tous les étés.

— Justement ; tu ne crois pas que tu as bien fait ta part, grand-père ? Personne ne te reprocherait de retourner au camp faire un travail moins pénible.

— Je n'ai jamais demandé à personne de faire ce que je ne ferais pas moi-même, mon enfant. Retourne à ton travail, et laisse-moi faire le mien.

À contrecœur, Alastair ressentit une certaine admiration pour l'entêté vieillard. Quand Lenisa arriva devant lui et lui offrit à boire, il accepta avec empressement ; cette fois c'était, comme il l'avait prévu, une tisane fruitée très désaltérante.

Il lui rendit la louche en la remerciant.

— Votre grand-père travaille toujours avec ses hommes sur le front du feu ?

— Il l'a toujours fait, aussi loin que remontent mes souvenirs, et même au-delà, disent nos gens, répondit-elle. Mais maintenant, il est quand même trop vieux. J'aimerais mieux qu'il retourne au camp ; son cœur n'est plus assez solide.

— C'est possible, mais j'admire son ardeur, dit Alastair, sincèrement admiratif.

Elle sourit.

— Alors, vous ne pensez plus que mon pauvre vieux grand-père est un ogre, Seigneur Hammerfell ? dit-elle d'un ton malicieux.

Alastair lui fit signe de baisser la voix. La trêve du feu était de règle dans les montagnes, et les nobles tels que le Seigneur Storn l'observaient peut-être, mais il n'avait pas confiance en ses vassaux ; s'ils apprenaient son identité, il risquait de se faire lyncher.

— Si votre grand-père apprenait la présence de son plus vieil ennemi, cela ne vaudrait rien pour son cœur !

— Croyez-vous donc que mon grand-père se déshonorerait en violant la trêve du feu, notre plus ancienne loi ? dit-elle fièrement.

— Seulement avant de l'avoir vu ; mais vous savez sans doute que les potins et les ouï-dire feraient un monstre de Saint-Valentin-des-Neiges en personne, dit Alastair, pensant à part lui qu'il préférerait quand même garder l'anonymat. Et le Seigneur Storn a souvent suscité les potins.

— Et la plupart du temps en bien, j'en suis sûre, dit la jeune fille. Vous avez assez bu ? Il faut que je reprenne ma tournée, sinon il va encore me gronder.

À regret, il lui rendit la louche et se remit à biner. Il n'avait pas l'habitude du travail manuel ; il avait mal aux reins et tous les muscles douloureux. Ses mains, pourtant protégées par de gros gants de cuir, lui donnaient l'impression d'être à vif, et il se demanda s'il serait mangé tout cru ou rôti. Il se dit que ça dépendrait de sa distance au feu. Il jeta un regard vers le ciel où flambait un soleil impitoyable. Si seulement il y avait des nuages ! Sa chemise lui collait au dos. L'après-midi ne faisait que commencer, et il lui semblait que le dîner n'arriverait jamais.

Si Lenisa lui avait offert un travail plus léger au camp, il aurait sauté sur l'occasion. Il regarda avec regret le bonnet lilas qui s'éloignait le long de la rangée.

Il y avait beaucoup de travailleurs manuels ; tous les bras musclés étaient-ils donc si précieux ? Bien sûr, chez ces montagnards, c'était sans doute par fierté et pour prouver leur virilité qu'ils venaient, y compris le vieux Storn, qui, dans toute société rationnelle aurait été considéré trop vieux depuis des années. À Thendara, on aurait fait une distinction quelconque entre les nobles et les roturiers, mais par son frère Conn, il savait qu'il existait peu de distinctions de ce genre dans les Heller. Eh bien, si on lui donnait le choix, *lui*, il ne ressentirait pas le besoin de prouver sa virilité ! Appuyé sur sa houe, il étira son dos endolori en soupirant. Et d'ailleurs, pourquoi diable était-il venu ici ? Au-dessus de lui, il entendit un bruit inattendu, une sorte de grincement étrange et presque mécanique. Des acclamations retentirent à la vue d'un petit

appareil aérien sortant des arbres et manœuvrant avec soin pour éviter les tourbillons de fumée. Alastair avait entendu parler des planeurs propulsés par les matrices, et qui transportaient des produits chimiques pour éteindre les feux ; mais il n'avait jamais vu un véhicule plus lourd que l'air. Il disparut bientôt, et son voisin grommela :

— Les *leroni* de la Tour qui viennent nous aider.

— Ils apportent des produits chimiques pour éteindre les flammes ?

— Ouais. Bien gentil d leur part – si on pouvait et'e sûrs qu'c'est pas eux qui l'ont allumé avec leur *feuglu* et toutes leurs diableries !

— Il y a plus de chances que ce soit la foudre, dit Alastair, mais l'homme eut l'air sceptique.

— Ouais, c'est ça. Alors pourquoi qu'il y a plus de feux maintenant qu'à l'époque de mon grand-père, vous pouvez m'le dire ?

Alastair n'en avait pas la moindre idée, et se contenta de répondre :

— Comme je n'étais pas né au temps de votre grand-père, je ne sais pas s'il y a davantage d'incendies maintenant ; et qui plus est, je crois que vous ne le savez pas non plus.

Et il se remit au travail.

Ce n'était pas la place du Duc d'Hammerfell. S'il avait su que reprendre son titre signifiait qu'il aurait à piocher la terre, Conn aurait pu le garder, et grand bien lui fasse !

Enfin ! L'air sombre, il contempla le ciel, l'imaginant couvert de nuages. Des nuages frais, gris et pleins d'humidité, cachant le soleil brûlant et apportant la pluie – la pluie bénie ! Mais *il y avait* vraiment un nuage vers le sud, petit et floconneux ; il imagina qu'il grossissait, emplissant tout le ciel, tourbillonnant, s'assombrissant, s'approchant...

Il grossissait et s'étalait vraiment, apportant une brise fraîche dans son sillage. Alastair en fut étonné et ravi ; *est-ce moi qui ai fait ça ?* Il se livra à quelques expériences, et se convainquit qu'il avait raison ; d'une façon mystérieuse, ses pensées contrôlaient le nuage, le faisaient grossir et grandir

jusqu'au moment où ses empilements de flèches et de tours emplirent la moitié du ciel !

S'agissait-il d'un nouveau genre de *laran* pour lequel on n'avait pas pensé à le tester ? Impossible de le savoir. Le nuage l'avait bien rafraîchi ; docilement, il se remit à biner, puis une idée lui vint : *pourrais-je faire pleuvoir ? Pourrais-je éteindre le feu et nous épargner toute cette peine ?* L'ennuyeux, c'est qu'il arrivait à visualiser le nuage de plus en plus gros, de plus en plus noir, mais il ne savait pas à quel moment un nuage était prêt à se résoudre en pluie. Il aurait dû prêter plus d'attention à sa mère quand elle essayait de lui enseigner les usages les plus élémentaires du *laran*. *Quel dommage que je ne puisse pas entrer dans l'esprit de Conn comme il semble pouvoir entrer dans le mien, et apprendre ainsi ce qu'il sait sur cet art.*

Il avait passé tant de temps à construire mentalement son nuage que les jeunes préposés aux boissons recommençaient à faire leur ronde. Parmi eux, il vit Lenisa, assez loin cette fois, et se demanda si on l'avait assignée à une autre rangée. À ce moment, il réalisa qu'il était jaloux de l'homme qui recevrait à boire de ses mains... plus qu'il ne l'était à l'idée que Conn était à Thendara avec Floria. *Bien sûr, mon frère Conn est si peu au fait des usages citadins qu'il ne remarquerait même pas – et chercherait encore moins à séduire – une femme dont il penserait qu'elle appartient à un autre.*

Un instant, le dédain d'Alastair pour son frère s'atténua. *Conn est homme d'honneur ; est-ce vraiment si méprisable ? Mais pourquoi serais-je lié par sa morale de paysan.*

Maintenant, le ciel était noir de nuages, et un vent frais s'était levé. Alastair qui avait ôté sa chemise pour travailler, frissonna et, reprenant la chemise nouée autour de sa taille, il la renfila. Elle était humide de sueur – non, c'étaient des gouttes, de grosses gouttes de pluie, encore très espacées... mais il imagina qu'elles tombaient plus vite, de plus en plus vite...

De nouveau, des acclamations s'élevèrent quand la pluie se mit à tomber dru, provoquant des nuages de vapeur tout le long de la forêt en feu. Alastair posa sa houe et considéra le ciel avec satisfaction et soulagement.

— Regardez ! hurla quelqu'un.

Sursautant, il leva les yeux et vit un arbre calciné chanceler et pencher dangereusement. Horreur, Lenisa, avec son seau, se trouvait à quelques mètres. Alastair, bondit par-dessus le coupe-feu et se jeta sur la jeune fille, la poussant hors de la trajectoire de chute...

Mais pas tout à fait assez loin. L'arbre s'abattit dans un bruit de fin du monde, emportant avec lui des buissons et des petits arbres. Lenisa et Alastair se retrouvèrent coincés sous le tronc ; Alastair sentit sous lui le corps de la jeune fille puis le monde s'effondra sur sa tête. Le dernier son qu'il entendit, ce furent les aboiements frénétiques de Bijou.

## CHAPITRE 13

Conn avait vu le feu à distance, sans désir particulier de s'ingérer dans l'esprit d'Alastair. Tôt au tard, d'une façon ou d'une autre, Alastair ferait sa paix avec Markos et son peuple. Et les gens d'Hammerfell l'accepteraient d'autant plus vite qu'ils le verraient remplir ses devoirs parmi eux, y compris sur le front d'incendie, ainsi que Conn l'avait toujours fait depuis ses neuf ans.

Mais le danger de mort rompit toutes les barrières ; la panique d'Alastair au moment où il vit l'arbre tomber et se rua au secours de Lenisa, fit intrusion dans l'esprit de Conn comme s'il s'était lui-même trouvé sur la trajectoire de chute ; le crépitement des flammes et le fracas des résineux s'abattant – et même les aboiements frénétiques de Bijou – résonnaient dans sa tête comme s'ils s'étaient produits dans le tranquille salon de sa mère. Il se leva d'un bond, sans réaliser que les battements de son cœur, la décharge d'adrénaline dans son sang, n'avaient aucune réalité pour son corps et son esprit.

Il avait simplement perçu le danger, et une terreur panique ; après quelques instants d'angoisse, il réalisa qu'il était seul dans le jour déclinant, avec, dehors, les bruits familiers des rues tranquilles de Thendara, les aboiements distants d'un chien, le roulement lointain d'une charrette. Soudain, Alastair disparut – mort ou inconscient, il disparut de la conscience de Conn.

Conn s'épongea le front. Qu'était-il arrivé à son frère ?

Pour sévèrement qu'il l'ait souvent jugé, son héroïsme avait mis sa vie en danger ; lui avait-il même coûté la vie ? Doucement, Conn chercha à rétablir le rapport avec Alastair et perçut souffrance et obscurité... mais au moins, la souffrance

signifiait qu'Alastair avait survécu, peut-être grièvement blessé, mais encore vivant.

Par terre, la jeune Cuivre gémissait sans discontinuer ; peut-être, pensa Conn, elle aussi a-t-elle reçu quelque chose de son maître absent, à moins qu'elle n'ait simplement perçu le trouble de Conn ?

— Tout va bien, ma belle, dit-il, caressant la tête soyeuse. Tout va bien, calme-toi.

Cuivre leva sur lui de grands yeux suppliants, et il pensa : *oui, il faut que je le rejoigne ; d'une façon ou d'une autre, Markos aura besoin de moi.*

Il avait l'habitude de prendre les décisions le concernant ; il jeta quelques vêtements dans ses fontes et alla chercher quelques provisions à la cuisine, avant de réaliser qu'il vivait en hôte dans la maison de sa mère et qu'il devait – sinon lui demander son autorisation pour partir – du moins l'informer de ses plans.

Il interrompit ses préparatifs et partit à la recherche d'Erminie. Mais, au moment où il traversait le hall, la porte s'ouvrit, et Gavin Delleray entra, le plumage plus éclatant que jamais, avec le cuir de ses bottes teint en écarlate pour s'assortir aux pointes de ses cheveux et aux rubans de ses manchettes. Un simple regard sur Conn lui apprit qu'il se passait quelque chose de grave.

— Bonjour, mon cher ami. Que se passe-t-il ? Vous avez des nouvelles d'Alastair ?

Conn, qui n'était pas d'humeur à perdre son temps en futilités, répondit laconiquement :

— Il y a des incendies dans les montagnes et il est blessé – peut-être mort.

Le masque du dandy disparut instantanément, et Gavin dit vivement :

— Vous devriez en parler à votre mère ; elle saura déterminer s'il est encore vivant.

Conn n'avait pas pensé à ça ; il était encore trop novice en l'usage du *laran*.



— Viendrez-vous avec moi, dit-il d'une voix mal assurée. Je redoute d'être celui par qui elle pourrait apprendre la mort d'Alastair...

— Naturellement, dit Gavin.

Ensemble, ils partirent à la recherche d'Erminie, qu'ils trouvèrent dans son ouvroir. Elle leva les yeux en souriant à son fils, mais voyant qu'il ne réagissait pas, son visage se décomposa.

— Conn, qu'y a-t-il ? Et vous Gavin, que faites-vous là ? Vous êtes toujours le bienvenu ici, mais vous voir à cette heure...

— Je venais demander des nouvelles d'Alastair, dit Gavin, mais quand j'ai trouvé Conn dans cet état...

— Il faut que je parte immédiatement pour Hammerfell, maman ; Alastair a été blessé – tué, peut-être – sur le front du feu.

Erminie devint livide.

— Blessé ? Comment le sais-tu ?

— J'ai souvent été ainsi en contact avec lui, avant ; cela se produit toujours lors d'une émotion forte – peur ou souffrance, dit-il, expliquant ce qu'elle savait déjà, et ajoutant vivement avant qu'elle ne lui pose la question : je l'ai vu écrasé par la chute d'un arbre en feu !

— Miséricordieuse Avarra, murmura Erminie.

Prenant vivement sa pierre-étoile, elle y concentra son regard, et, quelques instants plus tard, releva la tête, l'air soulagé.

— Non, je ne crois pas qu'il soit mort. Grièvement blessé, peut-être, inconscient, même, mais pas mort. Il est trop loin, je ne parviens pas à l'atteindre. Je devrais demander à Edric – et à Renata – de venir ; ils seront capables d'alerter les gens de la Tour de Tramontana, qui sauront ce qui se passe dans les montagnes. Tous les Gardiens peuvent se contacter entre eux, quelle que soit la distance.

— Faites venir Floria aussi, ma cousine, dit Gavin. Elle voudra savoir comment va son fiancé.

— Oui, bien sûr, dit Erminie, se penchant sur sa pierre-étoile.

Au bout d'un moment, elle releva la tête en disant :

— Ils arrivent.

— Ce délai me contrarie ; je devrais partir immédiatement, dit Conn.

Erminie secoua fermement la tête.

— Tant de hâte ne servira à rien ; si tu dois partir, mieux vaut savoir d'abord exactement ce qui se passe. Sinon, tu pourrais tomber dans une embuscade dressée par Storn – comme ton frère, avant ta naissance.

— S'il y a danger, dit Gavin, il ne doit pas partir seul. Je jure de rester à son côté, à la vie à la mort.

Erminie embrassa Gavin, la gorge serrée par l'émotion et incapable d'articuler un mot. Appuyée sur son fils et Gavin, elle attendit, puis Cuivre dressa les oreilles et aboya. Ils entendirent des pas dans le hall, et Floria entra, suivie de Renata en robe écarlate de Gardienne, et d'Edric Elhalyn.

— Je suis venu dès que j'ai su que vous aviez besoin de moi, ma cousine, dit-il en s'avançant vivement vers elle.

— Dites-nous ce qui est arrivé, mon amie, dit Renata de sa voix rauque et asexuée d'*emmasca*.

Conn exposa rapidement la situation ; Edric fronça les sourcils et dit :

— Il faut prévenir le Roi Aidan immédiatement.

— Surtout pas, dit Renata, fronçant les sourcils ; Sa Majesté a assez de soucis personnels pour le moment et n'est pas en état de s'occuper de ceux d'Hammerfell.

— Est-ce à dire qu'Antonella est morte ? dit Gavin. Je croyais qu'elle se rétablissait.

— C'était vrai jusqu'à hier soir, dit Floria. Mais on m'a fait venir au milieu de la nuit pour la monitorer ; un autre vaisseau de son cerveau a éclaté. Elle ne mourra pas, mais elle ne peut plus parler, et tout son côté droit est paralysé.

— Ah, la pauvre, dit Renata. Elle a toujours été très bonne pour tout le monde, et elle manquera beaucoup à Aidan. Il doit au moins rester près d'elle tant que sa présence peut lui apporter un certain réconfort.

— Moi aussi, je devrais rester près d'elle, dit Floria. Peut-être qu'une grande vigilance et un constant monitoring

permettraient d'éviter une autre attaque – qui serait sans doute mortelle.

— Alors, c'est moi qui la veillerai, dit Renata. En cette circonstance, je pense que votre place est ici, Floria, près de la mère de votre fiancé...

Mais, ce disant, c'est Conn qu'elle regarda.

— ... et je crois que votre père sera d'accord. Erminie a besoin de vous, alors c'est moi qui resterai près de Sa Majesté. J'étais monitrice avant de devenir Gardienne...

— Et vos capacités sont immensément plus grandes que les miennes, ajouta Floria, soulagée et reconnaissante.

Conn, lui aussi, se sentait déchiré entre son frère blessé et le roi qu'il s'était mis à aimer. Il dit, d'un ton irrité :

— Alors, au nom de tous les Dieux, dites-nous ce qui est arrivé à mon frère.

Il tourna la tête vers Floria, qui le regarda dans les yeux, tous deux honteux de leurs pensées.

*Je ne souhaite aucun mal à mon frère, je le jure ; mais s'il n'est plus entre nous...*

Avec la réponse de Floria : *je crois que je n'ai aimé Alastair que parce que c'est vous que je voyais à travers lui...*

D'une façon ou d'une autre, ils ne pouvaient plus ignorer leurs sentiments mutuels, Conn le savait. Mais d'abord, il fallait sauver Alastair.

Avant que Renata ait pu sortir sa pierre-étoile, la porte se rouvrit et Valentin Hastur entra.

— Ah, Renata, j'espérais vous trouver ici. On vous demande immédiatement auprès de Sa Majesté. Je m'occuperai de Dame Erminie et de ses fils – après tout, ils seront bientôt mes beaux-fils.

Renata acquiesça de la tête et sortit. Erminie rougit, puis sourit à Valentin.

*Je suis contente de vous voir ici, mon cousin ; vous êtes toujours là quand j'ai besoin de vous.*

Conn pensa : *Je suis content pour elle ; elle a épousé mon père à peine sortie de l'adolescence, et a vécu seule toutes ces années, ne pensant qu'à l'intérêt de mon frère. Il est temps que quelqu'un pense à la rendre heureuse.*

La pierre-étoile flamboyait dans la main d'Edric. Vivement, il les réunit dans le cercle. Immédiatement, Conn perçut la présence d'un autre cercle, et sut, sans qu'on le lui dise, que c'étaient les télépathes de la lointaine Tour de Tramontana.

*Bienvenue à tous ; l'incendie est maîtrisé, et nous avons le temps de conférer avec vous.*

Conn reçut l'image d'une forêt calcinée, avec un village devenu inhabitable – situé sur les domaines de Storn, non sur les siens – et les tentes dressées pour les sans-abri à qui on distribuait vêtements et nourriture.

*Et mon fils ?* transmit Erminie, dont l'esprit se mit à la chercher, Conn se joignant immédiatement à sa quête.

*Il se rétablit, mais il est entre les mains de Storn – traité en hôte, selon les lois de l'hospitalité qu'il tient pour sacrées,* répondit aussitôt le lointain Gardien. *Il ne lui sera fait aucun mal, et ses blessures ne sont pas mortelles, nous pouvons vous l'assurer.*

— Si Alastair est blessé, Markos – et mon peuple – auront besoin de moi, dit Conn. Maman, donne-moi la permission de partir. J'ai déjà préparé mon sac, mais j'ai besoin d'un bon cheval. J'ai donné ma vieille jument à Alastair, et je dois voyager aussi vite que possible.

— Prends ce qu'il te faut, dit-elle. Tous les chevaux de l'écurie sont à ta disposition. Je suivrai à mon rythme, mais tu iras plus vite tout seul.

— *Nous* suivrons, dit Floria d'un ton ferme. Je viens aussi.

— Et moi, j'accompagnerai Conn, dit Gavin.

Conn se retourna vers sa mère et Gavin.

— Pourquoi partir, l'un et l'autre ? Maman, tu devrais rester ici où tu es en sécurité ; et vous, Gavin, vous devriez rester pour veiller sur elle. Je sais votre bonne volonté, mon ami, mais vous ne connaissez pas nos routes de montagne, et l'on va toujours plus vite tout seul.

— Si Alastair est blessé, il aura besoin de moi, dit Erminie avec fermeté. Car toi, tu seras occupé à lever des armées, comme te l'a demandé le roi. Je connais les routes d'Hammerfell aussi bien que toi. Mais tu dois voyager le plus vite possible.

— Alors, si ma mère et Floria se sentent obligées de venir, restez pour les escorter, Gavin. C'est le plus grand service que vous pouvez me rendre, mon ami, dit Conn d'un ton suppliant en lui prenant les mains.

— Je trouve que je devrais venir avec vous, Conn, dit Floria à voix basse. Cette affaire est entre vous et moi – et Alastair.

— Vous avez raison, reconnut-il, mais ce n'est pas possible. Restez avec ma mère. Elle a besoin de vous.

Erminie suivit Conn dans sa chambre, où il jeta quelques vêtements de rechange dans son sac, puis alla chercher du pain et de la viande froide à la cuisine, avant de se rendre à l'écurie où il se sella un bon cheval. Debout près de la grille, elle le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait.

Cuivre se mit à sa poursuite, ventre à terre, tirant Erminie après elle. Elle essaya de la retenir, puis résignée, elle lâcha son collier en murmurant :

— Prends bien soin de lui, ma belle.

Elle regarda son deuxième fils partir vers la montagne qui lui avait déjà pris le premier. Puis elle rentra dans la maison, envoya un message à la Tour pour demander un congé, donna ses instructions aux serviteurs, et fit ses préparatifs pour partir aux premières lueurs de l'aube. Le moment était venu de retourner à l'héritage qu'elle avait abandonné vingt ans plus tôt.

Elle dormit mal, et, se rendant le matin à la cuisine, découvrit Floria, qui l'y avait précédée, en train de préparer les bagages.

— Je ne voulais pas vous réveiller, dit Floria, mais il faut nous mettre en route le plus tôt possible.

— Mais, ma chérie, protesta Erminie, il n'est pas bon que nous nous absentions de la Tour toutes les deux en même temps.

— Pas du tout, dit Floria. Il y a peu de travail en cette saison. Une autre monitrice pourra prendre ma place si le cercle se réunit, ce qui n'est pas sûr, et deux jeunes apprenties qui pourront travailler dans les relais s'il en est besoin. Rester ici alors qu'on a besoin de moi ailleurs serait pure lâcheté – me servant de ma place à la Tour comme d'excuse.

Elle hésita avant d'ajouter :

— Mais si c'est parce que vous ne désirez pas ma compagnie...

— Non, absolument pas, dit Erminie. Je n'aime pas être seule au cours d'un long voyage, et j'apprécierai beaucoup votre compagnie. Mais...

— Alastair est parti, et c'est mon fiancé, dit Floria. Conn est parti...

Elle s'interrompt, incapable de s'exprimer en paroles, mais Erminie savait ce qu'elle allait dire et lui fit signe de se taire.

— Même les chiens sont partis, dit Erminie, essayant de plaisanter. Pourquoi resterions-nous ici, toutes seules ? Mais je ne sais pas – avez-vous déjà voyagé si loin à cheval ?

— Non, avoua Floria, mais je suis bonne cavalière. J'essaierai de ne pas vous retarder. Et Gavin a promis de nous escorter.

— Avec votre permission, dit Gavin, qui entra.

À sa vue, Erminie ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Je suis contente que vous nous escortiez, mon ami ; mais pas en cette tenue ! Allez donc enfiler un confortable habit de Conn...

— Comme vous voudrez, dit Gavin d'un ton léger, pourtant, j'avoue que j'espérais bien apporter la dernière mode dans les montagnes, où l'on ignore tout de la bonne coupe d'une veste.

Il sortit et revint bientôt en tunique de cuir et culottes d'équitation, avec, aux pieds, des bottes de Conn lacées jusqu'aux genoux.

— J'espère qu'aucun de mes amis de la cour ne me verra affublé ainsi, marmonna-t-il. Je n'y survivrais pas.

— Le voyage est long, et pas facile à moins d'être né dans les montagnes, les avertit Erminie.

Mais Floria et Gavin, intrépides, s'obstinèrent, et elle les conduisit donc à l'écurie. Floria était venue sur son meilleur cheval, et elles avaient revêtu de grosses jupes et de chaudes capes – car, bien qu'il fût bon à Thendara, Erminie savait qu'il ferait un froid cuisant dans le nord. Puis ils partirent tous trois vers les portes nord de la ville.

Le premier jour, le temps fut beau et ensoleillé ; ils dormirent dans une petite auberge, et mangèrent la nourriture de la maison pour économiser leurs provisions. Elles se

félicitèrent de la présence de Gavin, qui, en bon ménestrel, insista pour leur chanter une ballade avant de dormir. Le lendemain matin, il faisait gris et froid, et ils n'avaient pas chevauché une heure qu'il se mit à pleuvoir.

Ils continuèrent sous la pluie, en silence, les deux femmes absorbées dans leurs pensées ; Floria pensait douloureusement à son fiancé, blessé ou mort au château de Storn, et soupirait avec remords après la compagnie de Conn ; Erminie revivait avec tristesse les souvenirs endormis de son mariage, et, sans l'avoir voulu, s'aperçut soudain qu'elle enviait l'amour ardent de la jeune fille – chose que, mariée très jeune à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, elle n'avait jamais connue. Cela ne lui avait jamais vraiment manqué jusqu'à ce jour où elle était témoin – par personne interposée, malheureusement – de ce que pouvait être la passion juvénile. Elle aimait bien Valentin, mais elle savait qu'un remariage à son âge lui donnerait un compagnon, et peut-être même le bonheur – mais pas ce genre d'amour.

Gavin les escortait, sans bien savoir pourquoi il avait insisté pour partager cette aventure. Alastair était un cousin et un vieil ami, et Conn lui avait plu tout de suite. Mais ce n'était pas une raison pour se jeter dans un danger pareil sans y être invité. Il se dit que l'histoire des héritiers jumeaux d'Hammerfell lui fournirait peut-être le sujet d'une ballade, et décida finalement que c'était un effet de sa destinée. Il n'avait jamais cru en la destinée, mais il s'était inexplicablement senti obligé de participer à cette mission désespérée, et il ne trouva pas d'autre explication.

Ils passèrent un col et continuèrent à s'élever, sous une pluie de plus en plus froide et drue. Vers la fin du troisième jour, elle se mêla de neige qui leur picotait le visage comme des aiguilles, et les chevaux avaient du mal à avancer sur les sentiers verglacés.

Les chemins étaient glissants, les routes étroites et enchevêtrées, et Erminie avait du mal à retrouver l'itinéraire, qu'elle n'avait parcouru qu'une seule fois, et dans le sens opposé. Vers le soir, elle craignit de s'être perdue, et se surprit à rechercher le contact télépathique avec Conn, pour vérifier

quelle route il avait empruntée, et lequel de ces sentiers était le bon. Mais Conn ne réagit pas et elle dut projeter son esprit jusque dans le surmonde, à la recherche de quelque voyageur qui connaîtrait la route. À strictement parler, l'éthique réprouvait un tel comportement chez une télépathe entraînée, mais Erminie ne voyait pas d'autre moyen pour éviter de s'égarer complètement dans ces forêts devenues étrangères.

Ils finirent par se retrouver dans un petit village montagnard ; il n'y avait pas d'auberge, mais un villageois accepta de leur donner le gîte et le couvert, à un prix exorbitant, et proposa de les guider jusqu'au prochain village le lendemain matin. Faute de mieux, Erminie accepta, mais elle était troublée et resta éveillée la moitié de la nuit, près de Floria endormie, craignant que les villageois « hospitaliers » ne soient des bandits qui les attaquent et les détroussent, ou pire, à la faveur de la nuit. Elle succomba finalement à la fatigue et se réveilla à l'aube, indemne, toutes ses affaires intactes, et plus qu'un peu honteuse de ses soupçons. Elle se rappela que son mari et son fils avaient passé toute leur vie parmi les montagnards, et que, s'il y avait sans doute des canailles parmi eux – le Seigneur Storn par exemple – la plupart étaient des gens honnêtes et honorables.

Le lendemain, ils chevauchèrent tout le jour, guidés par le villageois qui les mit sur la bonne route et leur donna toutes indications pour atteindre Hammerfell et le Château de Storn ; au soir, ils s'arrêtèrent, encore à deux jours d'Hammerfell. À l'aube du cinquième jour, ils arrivèrent à une fourche marquée d'un bouquet d'arbres, qu'Erminie reconnut ; le sentier de gauche menait à Hammerfell, le sentier de droite conduisait au Château de Storn, qu'ils distinguèrent au loin, comme une petite corne plantée en haut d'un pic.

Erminie hésita ; elle ne savait pas si elle devait aller tout de suite à Hammerfell (qui était en ruines la dernière fois qu'elle l'avait vu) pour y chercher des alliés, ou se rendre directement à Storn pour soigner son fils.

Elle confia son trouble à Floria qui répondit :

— Conn a dit qu'il vivait avec Markos dans cette région ; il vaudrait mieux aller nous abriter chez eux.



— Mais Alastair est entre les mains de Storn, protesta Erminie. Peut-être n'est-il pas en sécurité...

— Ne nous a-t-on pas toujours dit que la trêve du feu est sacrée chez les montagnards ? contesta Floria. De plus, Alastair a été blessé sur les domaines de Storn, pendant l'incendie ; Storn ne peut faire moins que le soigner avec honneur.

— Je n'ai aucune raison de me fier à l'honneur du Seigneur Storn, rétorqua Erminie.

— Raison de plus pour ne pas arriver chez lui sans vous annoncer, dit Floria.

Erminie reconnut le bon sens de ce raisonnement, et ils partirent vers Hammerfell. Peu après, un bruit de chevauchée parvint à leurs oreilles. Ne sachant pas qui approchait, Erminie et Floria quittèrent la route et firent entrer leurs chevaux dans un fourré. Puis Erminie entendit des aboiements familiers, et un peu plus tard, une voix qu'elle reconnut, bien qu'elle ne l'eût plus entendue depuis vingt ans.

— Dame Erminie ?

— Est-ce possible ? Markos, mon vieil ami !

— Oui, et je suis là aussi, maman, cria Conn.

Avec un soupir de soulagement, Erminie revint sur la route et faillit s'évanouir dans les bras de Markos. S'étant assuré que sa mère n'était pas en danger, Conn serra Gavin dans ses bras, puis, après un instant d'hésitation, Floria également.

— Vous n'auriez pas dû venir, la gronda-t-il, mais rester en sécurité à Thendara, car avec Alastair aux mains de Storn et grièvement blessé...

Respirant l'air revigorant des montagnes, Erminie se souvint de son vieux camarade de jeu, Alaric, mourant captif au Château de Storn.

— Son état est-il grave ? Storn a-t-il proféré des menaces ?

— Pas encore, dit Markos. Je crois pouvoir dire qu'elles viendront plus tard. Dame Erminie, comme je suis heureux de vous voir vivante et en bonne santé. Toutes ces années, je vous avais crue morte...

— Moi aussi, je vous croyais mort, mon vieil ami, dit Erminie, serrant les mains du vieil écuyer de son mari.

Puis, impulsivement, elle se pencha vers lui et l'embrassa sur la joue.

— Quelle reconnaissance je vous dois de vous être occupé de mon fils si longtemps, Markos.

— C'est à moi d'être reconnaissant, Dame Erminie ; il a été pour moi le fils que je n'ai pas eu, dit Markos. Mais il faut trouver un abri. Il est tard, et la pluie va bientôt se transformer en neige – je voudrais pouvoir vous montrer Hammerfell reconstruit comme il devrait l'être, mais ce n'est malheureusement pas le cas. Si nous l'avions relevé sous les yeux de Storn, il aurait su qu'il y avait encore des Hammerfell vivants dans ces montagnes. Pour le moment, un blizzard se prépare, et j'ai une maison qui est à la disposition de ma Dame, et des gens pour vous servir, vous et la jeune *leronis*.

— Et l'incendie ? Et Alastair ?

— Je pense que le feu est éteint, dit lentement Conn. Il a beaucoup plu, et j'ai vu un appareil aérien qui venait sans doute aider les sauveteurs. Il y a des *leroni* à Tramontana, maman, et je crois qu'un des projets de Storn était de s'insinuer dans leurs bonnes grâces, comme s'il était Comyn lui-même.

Erminie ferma les yeux, se concentra sur sa pierre-étoile, et projeta ses sens aussi loin que possible. En silence, demandant à Floria de la couvrir, elle examina la région aussi loin qu'elle le put.

— Le feu est éteint, dit-elle enfin, le sol est humide et encore fumant, une petite patrouille de garde s'assure qu'il ne reprend pas, et, au camp, tous les hommes sont couchés, prêts à retourner chez eux au matin, je suppose. Mais pas trace d'Alastair.

— Il n'est pas au camp, dit Conn. Il a repris connaissance il y a quelque temps – j'ai senti sa souffrance. Il est grièvement atteint, mais pas en danger de mort immédiat, je le sens.

— Alors, où est-il ?

— Dans l'enceinte du Château de Storn, et traité en hôte de marque, dit Conn.

Floria et Erminie n'eurent pas l'air satisfaites, mais Conn ajouta :

— Quel choix avons-nous, sinon de lui faire confiance, maman ? Nous ne pouvons pas nous présenter au château et demander à Storn de le libérer immédiatement. Ce serait insulter l'honneur de Storn, et de plus, nous ne savons pas si Alastair est transportable.

Et Erminie dut bien se contenter de cela.

— Très bien, dit-elle enfin. Tu as dit qu'il y avait assez de place chez Markos pour nous abriter tous ce soir ? Alors, allons-y ; n'importe quoi vaudra mieux que les routes des Heller.

## CHAPITRE 14

Quand Alastair s'éveilla, il eut l'impression que ce cauchemar d'enfer avait finalement eu raison de lui. Tout son corps brûlait de souffrance ; mais, après s'être débattu sans succès quelques minutes, il réalisa qu'il était couvert d'onguents et emmaillotté de bandelettes. Il ouvrit les yeux et rencontra le visage inquiet de Lenisa.

Lentement, la mémoire lui revint : l'arbre en feu, sa tentative pour l'écarter de la trajectoire... elle avait le visage rouge et congestionné, un bras bandé, et les cheveux brûlés aux tempes.

Elle vit son regard s'arrêter sur ses tempes dénudées et dit avec irritation :

— Oui, je sais, c'est très laid, mais la *leronis* dit que ça repoussera bientôt, que ça fait du bien aux cheveux – que quelquefois les coiffeurs brûlent le bout des cheveux pour qu'ils poussent plus vite.

— Peu importe, l'interrompt Alastair. Dites-moi seulement que vous n'êtes pas sérieusement.

— Non, pas sérieusement, dit-elle. J'ai une brûlure au bras qui m'empêchera de pétrir le pain et de faire des gâteaux pendant environ une décade. Alors, si vous voulez une tarte aux myrtilles, il faudra attendre que mon bras soit guéri.

Elle se mit à pouffer et il ressentit pour elle une immense tendresse.

— Vous me ferez donc une tarte un de ces jours ?

— Mais oui, dit-elle. Je trouve que vous l'avez bien mérité, puisque vous n'avez pas participé au banquet que nous avons offert à nos gens après la fin de l'incendie. Je vous ai mis de côté de la viande froide et des gâteaux, si vous avez faim.

Alastair réfléchit ; il avait une soif infernale, mais pas du tout faim.

— Je ne crois pas que je pourrais manger. Mais je pourrais boire tout un tonneau d'eau de pluie bien glacée.

— C'est à cause de vos brûlures, mais une boisson chaude vous fera plus de bien, dit-elle, portant une tasse à ses lèvres.

C'était la même tisane fruitée qu'elle distribuait pendant l'incendie. Elle étancha rapidement sa soif, et il se sentit tout somnolent si tôt après qu'il se demanda si elle n'y avait pas mis un somnifère.

— Il faut vous reposer, dit-elle. On a mis longtemps à vous dégager. Heureusement, seule une grosse branche était tombée sur vous. Ce sont les *leroni* qui l'ont enfin soulevée avec leurs pierres-étoiles après leur arrivée. D'abord, nous avons cru que vous étiez mort, et Grand-Père était tout retourné parce que je n'arrêtais pas de pleurer, et qu'ils n'arrivaient pas à panser mes brûlures...

Soudain, elle rougit et se détourna.

— Mais je vous fatigue avec mes bavardages. Il faut dormir, dit-elle. Je reviendrai plus tard vous apporter à dîner.

Ainsi admonesté, Alastair dériva dans le sommeil, l'esprit plein de la curieuse image de Lenisa en pleurs – à cause de ses brûlures à lui ! Il se demanda si elle avait eu le temps d'informer son grand-père de l'identité de leur hôte. Le Seigneur Storn savait-il qu'il soignait son ennemi héréditaire sous son toit ? Car Alastair était certain de se trouver au Château de Storn. Enfin, il ne pouvait rien y faire, à part faire confiance à la trêve du feu. Sur quoi, il s'endormit.

Quand il se réveilla – avec l'impression que peu de temps s'était écoulé – Lenisa était revenue, avec une servante portant un plateau. La femme l'aida à l'asseoir dans son lit, soutenu par des oreillers et des coussins, et Lenisa s'assit à côté de lui et lui fit manger du ragoût et du pudding à la cuillère. Après quelques bouchées (il s'étonna d'être incapable d'avaler davantage, car il était mort de faim) elle le borda soigneusement. Alors, par-dessus son épaule, il vit le visage ridé du Seigneur Storn.

— Je vous dois toute ma gratitude, jeune Hammerfell, pour avoir sauvé la vie de ma petite-nièce, dit-il d'un ton

cérémonieux. Elle m'est plus chère qu'une douzaine de filles, et c'est ma seule descendante vivante...

Il fit une pause, puis son ton se fit plus personnel.

— Et croyez-moi, je suis loin d'être un ingrat. Bien qu'il y ait eu de nombreuses causes de controverses entre nous, peut-être, maintenant que vous êtes mon hôte – quoiqu'involontairement – pourrions-nous essayer de régler nos différends.

Il se tut ; et Alastair, qui avait passé toute sa vie à Thendara où il avait appris le protocole et l'étiquette, reconnut à cette pause que c'était son tour de parler.

— Croyez-moi, je vous suis reconnaissant de votre gracieuse hospitalité, Seigneur, et j'ai toujours entendu dire qu'il n'est querelle si grande qu'elle ne puisse pas se terminer, même si elle concernait des Dieux. Comme nous sommes de simples mortels, il est certain que, quels que soient nos différends, ils doivent pouvoir se régler avec de la bonne volonté et de la bonne foi.

Le Seigneur Storn sourit de soulagement au petit discours conciliant d'Alastair. Il avait quitté les vieux vêtements de travail qu'il portait sur le front du feu ; ses cheveux gris étaient peignés en arrière, mais si lisses et luisants qu'Alastair le soupçonna de porter une perruque ; il avait des bagues à tous les doigts, et une longue robe de brocart bleu ciel. Il avait l'air imposant, et même royal.

— Je bois à ces paroles, Duc d'Hammerfell. Je vous assure solennellement que, si vous êtes prêt à oublier nos griefs passés, vous n'aurez rien à craindre de moi. Même si, lors de votre dernière rencontre avec mes hommes, vous avez tué mon neveu et m'avez menacé de mort...

La voix avait commencé à prendre un ton inquiétant.

Alastair leva la main pour l'interrompre, désireux de protéger sa fragile sécurité.

— Sans vous offenser, Seigneur, j'ai posé le pied sur vos terres pour la première fois aujourd'hui. L'homme qui vous a si grossièrement menacé, ce n'était pas moi, mais mon frère cadet – mon jumeau. Il a été élevé par le vieil écuyer de mon père, qui croyait à tort que j'avais péri avec ma mère dans

l'incendie du château, et que mon frère Conn était le seul survivant du sang d'Hammerfell. Mon frère est impétueux, et je crains que son éducation rustique ne lui ait pas enseigné les bonnes manières. S'il vous a traité sans le respect qui vous est dû, je ne peux que vous demander pardon en son nom et tenter de faire amende honorable. Je ne vois aucune raison pour que cette vendetta cruelle et irrationnelle continue pendant encore une génération.

Alastair espérait sincèrement que son petit discours avait apaisé son ancien ennemi.

Le Seigneur Storn eut un sourire radieux.

— Vraiment ? C'est votre frère qui a ravagé mes terres et tué mon neveu ? Et qui se croyait le légitime Duc d'Hammerfell ? Où est-il en ce moment ?

— À ma connaissance, il est avec ma mère à Thendara, où j'ai vécu les dix-huit ans écoulés depuis l'incendie d'Hammerfell. Il n'y a que quarante jours que nous nous sommes retrouvés. Et je suis venu dans le nord pour veiller aux intérêts du peuple qui vit sur mes terres ancestrales.

— Seul ?

— Oui, seul, à part...

Soudain, il se rappela.

— Ma chienne ! Je me souviens l'avoir entendue aboyer quand l'arbre est tombé sur moi. J'espère qu'elle n'a pas été touchée.

— La pauvre vieille bête ne voulait pas nous laisser approcher, même pour soigner vos brûlures, dit le Seigneur Storn. Oui, elle va bien ; nous l'aurions mise dans mon chenil, mais ma petite-nièce l'a reconnue et l'a amenée ici.

— Je l'avais vue à la taverne, et nous étions devenues amies, vous vous rappelez ? dit Lenisa en souriant.

— Ma mère ne me pardonnerait jamais s'il arrivait quelque chose à la vieille Bijou, dit Alastair.

Le Seigneur Storn alla ouvrir la porte, et Lenisa dit :

— Dame Jarmilla, amenez le chien du Seigneur Hammerfell, je vous prie.

Elle ajouta à l'adresse d'Alastair :

— Vous voyez, elle est en de bonnes mains – celles de ma propre gouvernante.

La guerrière qu'il avait vue à la taverne entra, tenant Bijou par le collier ; mais, tandis qu'Alastair s'efforçait de s'asseoir dans son lit, elle échappa à Jarmilla, sauta sur le lit et se mit à lui lécher le visage.

— Allons, allons, arrête, sois sage, dit Alastair, dont les démonstrations d'affection de Bijou ravivaient les souffrances.

Il repoussa la tête du chien en disant :

— Allons, ma belle, tout va bien. Descends, maintenant.

Il regarda le Seigneur Storn.

— J'espère qu'elle n'a mordu personne de votre maison, Seigneur.

Bijou se coucha à la tête du lit, les yeux fixés sur Alastair, et ne bougea plus.

— Non, je ne crois pas, dit le Seigneur Storn. Mais si Lenisa ne s'en était pas fait une amie, je crois qu'elle aurait attaqué quiconque s'approchait de vous ; nous avons dû l'enfermer dans le donjon car elle aboyait assez fort pour réveiller toute la région. Elle ne veut rien manger, et n'a rien avalé depuis que vous êtes blessé.

— Non, dit Alastair. Ma mère et moi, nous l'avons dressée à n'accepter à manger que de notre main.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée, dit Dame Jarmilla. Si vous mourriez tous les deux, la pauvre bête se laisserait mourir de faim.

— C'est qu'elle ne m'a jamais quitté jusqu'à aujourd'hui, dit Alastair. Et on ne peut pas dire qu'on prévoie jamais d'être blessé ou tué.

— Non, je suppose que non, dit le Seigneur Storn. Mais comme dit le vieux dicton : « Rien n'est sûr que la mort et les neiges de l'hiver prochain » ; nous n'avons pas toujours le loisir de prendre le temps de régler l'avenir de nos descendants – ou de nos chiens – avant d'être tués, surtout de nos jours.

— Non, je suppose, dit Alastair, se rappelant brusquement qu'il était entre les mains de ce même Seigneur Storn qui avait brûlé le château de sa famille et tué son père avant qu'il ait deux ans. Et son frère aîné n'était-il pas mort entre ces murs ? Sa



mort résultait-elle d'un manque de soins de la part de Storn ? Il ne se rappelait pas, et, dans son état présent, il ne pouvait que faire confiance au Seigneur Storn – et à Lenisa.

— Je vous serais reconnaissant, *domna*, de lui donner à manger au chenil, dit-il, caressant Bijou et disant avec force : Va, ma belle ; *amie*, répéta-t-il, prenant la main de Dame Jarmilla et la tenant sous le museau de Bijou. Tu peux aller avec elle, ma belle, et manger, compris ?

Bijou le regarda comme si elle comprenait, puis sortit en trotinant au côté de Dame Jarmilla.

Lenisa sourit.

— Alors, elle n'est pas comme le chien Hammerfell de la légende – dressé à chasser toute personne du sang de Storn ?

Alastair n'avait jamais entendu parler d'un tel chien, et se demanda si cette histoire était vraie.

— Absolument pas, dit-il. Mais elle protégerait ma mère, moi – et aussi, je suppose, mon frère – jusqu'à la mort.

— Je n'aurais pas grande estime pour un chien qui agirait autrement, dit Lenisa.

— Maintenant, *chiya*, assez de bavardages. Il y a quelque chose que je dois dire à Hammerfell. Jeune homme, je voudrais que vous réfléchissiez sérieusement aux intérêts de vos vassaux et des miens.

— Je suis tout prêt à écouter, dit courtoisement Alastair.

Il y avait chez le Seigneur Storn, quelque chose qui lui faisait désirer oublier tous les griefs qui, jusque-là, le poussaient à se venger. Il lui semblait incongru d'être venu ici lever des armées contre ce courageux vieillard ; peut-être qu'avec de la diplomatie et de la compréhension, la guerre pourrait être évitée. En tout cas, *Lenisa* n'était certainement pas son ennemie. Il pouvait au moins écouter sans préjugés.

— Les terres d'alentour sont épuisées, on ne peut plus vivre de la culture, dit le Seigneur Storn. J'ai essayé d'aider mes vassaux à s'établir ailleurs, mais ils sont aussi têtus que les démons de Zandru ; peut-être qu'à nous deux, nous arriverons à les rééduquer. La nouvelle donne, c'est le mouton : évacuer les gens, les remplacer par des moutons. Ils doivent comprendre que c'est plus avantageux pour tout le monde. Il n'y a plus rien à

gagner dans la culture. C'est dans votre intérêt comme dans le mien. Mais réfléchissez avant de répondre. Nous en reparlerons demain.

Il se leva.

— Vous entendez la pluie ? Je voudrais pouvoir rester à l'intérieur comme vous, bien au chaud dans mon lit, avec une jeune main amicale pour me border et m'apporter du vin chaud aux épices. Mais il faut que je m'en aille vérifier les bornages, m'assurer qu'aucun de mes bons voisins n'a profité de l'incendie pour déplacer les bornes – oh, oui, ça s'est fait, trêve du feu ou pas –, m'assurer que les produits chimiques sont sous clé, que les guetteurs sont à leurs postes.

— Je t'attendrai pour te préparer un vin chaud quand tu reviendras, grand-père, proposa Lenisa.

— Non, mon enfant, va te coucher pour être belle demain ; tu en auras besoin, maintenant, dit-il, en l'embrassant sur le front. Occupe-toi de notre hôte, et ne te couche pas trop tard. Demain, jeune Hammerfell, nous parlerons tous les deux. Bonne nuit.

Et, les saluant amicalement de la tête, il sortit de la chambre.

## CHAPITRE 15

Ardrin, Seigneur de Storn, sortit de son château, et hésita un moment ; devait-il appeler un écuyer pour venir visiter les bornages avec lui ? Non, il les inspectait tous les jours depuis ses douze ans, et il répugnait à imposer à un de ses hommes cette corvée sous la pluie.

Pour le moment, la pluie était légère, et rafraîchissante après la chaleur et les fatigues du jour. Vêtu d'épais vêtements imperméables, il partit à grands pas, inspectant chaque borne presque machinalement. Il éprouvait, comme toujours, un très fort sentiment d'unité avec ses terres ; il en connaissait toutes les parcelles et ce qu'elles pouvaient produire ou avaient produit dans le passé.

Il pensa avec nostalgie : *mon grand-père cultivait des pommes dans ce verger ; maintenant, il n'est plus bon qu'à nourrir des moutons. Toutes ces terres sont épuisées et ne peuvent plus servir qu'à l'élevage. L'industrie de la laine est en plein essor à Thendara ; la culture ne nous a jamais enrichis, mais cela changera peut-être avec les moutons.*

C'était bien triste de renvoyer des hommes qui étaient ses fermiers depuis des années ; mais il ne pouvait pas les laisser mourir de faim sur ces terres mortes ; c'était un mal nécessaire, qui était dans l'intérêt de tous.

Il en garderait quelques-uns comme bergers, les choisissant parmi les plus fidèles.

*C'est vraiment pour le bien de tous, se répéta-t-il pour se rassurer. Ils trouveront des fermes dans les basses terres ou ailleurs, ou du travail dans les cités. Les fabricants des villes manquent de bons travailleurs et n'arrivent pas à en trouver. Leurs fils trouveront à s'employer, et aussi leurs femmes,*

*comme servantes de grandes maisons. Ce sera mieux pour tout le monde, que de se cramponner comme des bêtes à ces terres épuisées.*

Il n'avait pas remarqué que la pluie tombait maintenant plus rapide et plus drue. Il glissa et perdit l'équilibre ; il se releva péniblement ; la pluie avait maintenant fait place à la neige ; il enfonça ses mains dans les poches de son manteau, et continua, évaluant les dommages provoqués par l'incendie et les gardant en mémoire.

Il avait couvert une distance considérable, et commença à regretter d'avoir refusé le vin chaud proposé par Lenisa, car la neige commençait à pénétrer son manteau.

Il lui sembla apercevoir une lumière là où, comme disait l'antique ballade, « aucune lumière n'aurait dû briller ». À moins que, pensa-t-il avec amusement, ses vaches n'aient allumé des lampes dans leurs pâtures. Il en fut d'abord plus curieux qu'alarmé ; il s'approcha, se demandant si le feu avait repris, simple étincelle, mais qui portait loin dans le noir.

La lumière vacilla, et il douta de l'avoir vue. C'était peut-être simplement le scintillement d'une étoile reflété par un morceau de métal. Il se rappela un épisode de sa jeunesse, où il avait donné l'alarme, croyant avoir vu une lumière dans la nuit, qui n'était en fait qu'un rayon de lune reflété par une boucle de ceinture et un poignard de paysan accrochés à une clôture.

Depuis ce jour si lointain, il avait toujours hésité avant d'en venir à une conclusion ; et cela entraînait en conflit avec l'habitude invétérée de sonner l'alarme au moindre signe inattendu de feu ou de rôdeur, demandant d'abord de l'aide et réfléchissant ensuite. Le feu, les rôdeurs et les bandits n'encourageaient pas la politique de l'*attendre-et-voir*.

Prudemment, il quitta la route et marcha en direction de la lumière. Elle avait reparu et elle vacillait doucement ; fier de constater que sa vue était aussi perçante qu'une génération plus tôt, il conclut que c'étaient des flammes se reflétant sur du verre.

Mais reflet de *quoi*, par tous les enfers glacés de Zandru ! Par une pluie pareille, il n'y avait ni lunes ni étoiles. Seuls quelques-uns de ses fermiers étaient assez à leur aise pour avoir des vitres

à leurs fenêtres. Il s'approcha prudemment de la maison et, bien qu'elle parût déserte, il vit un feu brûler dans l'âtre – en contrevenance avec les ordres stricts défendant de laisser un foyer sans surveillance – et que c'était la source de la lumière. Il monta sur la véranda, grimaçant au craquement inattendu des planches, et poussa la porte. À l'intérieur, la chaleur était réconfortante, mais la loi est la loi, et le danger est le danger. Il allait couvrir le feu et épargner à ces gens une amende et une semonce des garde-forestiers. Ses vêtements humides se mirent à fumer quand il approcha de la cheminée. Brusquement, il recula, les yeux dilatés d'horreur, devant des mains tendues, des formes pendues qui oscillaient doucement.

*Se sont-ils tous pendus ? Mais pourquoi ?* Il fit un pas en arrière, se raidissant pour affronter ce qu'il craignait de voir à la lueur des braises ; puis il poussa un soupir de soulagement. Ce n'étaient que des manteaux et des capes, suspendus à une poutre pour sécher.

Il couvrit le feu avec le sable d'un seau posé près de la cheminée, regrettant que le fermier ne soit pas là pour le tancer lui-même de son imprudence. Et d'ailleurs, où pouvaient-ils bien être allés en pleine nuit, sans couvrir le feu avant de partir ? Sans doute faire pis que pendre, il l'aurait parié ! Enfin, il pourrait toujours raconter sa frayeur qui, une fois partagée, paraîtrait peut-être amusante.

Au bout d'un moment, ne voyant personne rentrer, il ressortit dans le froid. Il tombait maintenant une mixture de neige et de pluie, et il se dit qu'il serait peut-être raisonnable de renoncer à ses plans, de passer la nuit au chaud dans la chaumière, et de terminer l'inspection de ses bornages le lendemain matin. Pourquoi s'était-il mis en tête de sortir évaluer les dommages en pleine nuit par un temps pareil ? Voulait-il plastronner aux yeux du jeune Hammerfell ? Mais non, la pluie était légère et plaisante à son départ, et il avait besoin d'air frais et de solitude.

Les hurlements du vent avaient pris un ton menaçant, annonçant à ses oreilles averties par toute une vie d'observations, qu'il fallait se mettre à l'abri. La fierté est une chose, et la folie en est une autre.

Il fallait parvenir à la ferme voisine. Non loin habitait un certain Geredd, métayer depuis vingt ou trente ans, dont la ferme faisait partie de son plan d'évacuation et qui avait reçu ordre de vider les lieux ; mais il n'était pas encore parti, à sa connaissance. Il continua d'un pas lourd, trébuchant et tombant dans un fossé dont il émergea couvert de boue glacée. Ses bottes étaient trempées, l'eau et la vase avaient passé par-dessus la tige et s'étaient amassées au fond de ses chaussettes. Quand il aperçut la lampe brillant à la fenêtre de Geredd, il se dit qu'aucune lumière ne lui avait jamais fait autant plaisir, et il cria bien fort, pour prévenir de son arrivée avant de frapper à la porte.

Un jeune homme, un œil couvert d'un bandeau noir, coiffé d'une vieille casquette qui lui donnait l'air sauvage et féroce – Storn ne se rappelait pas l'avoir jamais vu – ouvrit la porte.

— Qu'est-ce qu'y vous faut ? demanda-t-il, l'air soupçonneux. À une heure comme ça où que les honnêtes gens sont au lit ?

— C'est à Geredd que je veux parler, dit Storn. C'est sa maison, si j'ai bonne mémoire ; alors, vous, qui êtes-vous ?

— Pépé, cria l'homme d'une voix morne, y a quelqu'un qui t'demande.

Geredd, boulot, voûté, et tout fripé, vint à la porte, le visage craintif, mais ses appréhensions disparurent à la vue de Storn.

— Quel honneur, Seigneur ! s'écria-t-il. Entrez vous mettre au chaud.

Quelques minutes plus tard, Storn était assis sur un banc près de la cheminée, son manteau et ses bottes trempés fumant devant le feu.

— Je regrette, mais j'ai pas de vin, Seigneur ; vous voulez peut-être un verre de cidre chaud à la place ?

— Avec plaisir, dit le Seigneur Storn, surpris de tant de gentillesse après l'ordre d'évacuation qu'avait reçu Geredd.

Mais il supposa que le loyalisme envers le clan était très fort chez ces gens, renforcé par l'habitude ancestrale de la déférence envers le chef. Quand on lui apporta le cidre chaud, il le savoura à petites gorgées avec gratitude.

— Le jeune homme qui m'a ouvert – le jeune borgne mal gracieux – c'est votre petit-fils ? demanda-t-il, se rappelant qu'il avait dit « pépé ».

— C'est le beau-fils de ma fille aînée, de son second mariage, répondit Geredd ; on n'est pas parents, et son père est mort il y a quatre ans. Je l'ai recueilli parce qu'il savait pas où aller ; dans la famille de son père, ils sont tous allés chercher du travail à Neskaya dans la laine, mais il dit qu'il a pas envie de devenir un homme sans terre et sans racines, alors, il reste ici...

Il ajouta, anxieux :

— Il dit des horreurs, mais vous connaissez les jeunes – y causent, y causent, mais y font rien.

— J'aimerais parler à quelques-uns de ces mécontents, pour savoir ce qu'ils ont dans la tête, hasarda Storn, embrassant du regard la pauvre salle commune d'où le jeune homme avait disparu.

Mais le vieux Geredd soupira :

— Il est tout le temps par monts et par vaux avec ses copains ; vous savez c'que c'est avec les jeunes ; y croient toujours qu'y vont changer le monde. Bon, maintenant, Seigneur, faut pas penser à rentrer c'soir par c'temps-là. J'vais vous donner mon lit, et ma femme et moi, on couchera devant le feu. Ma fille cadette est là aussi ; y-z-ont ordre d'évacuer, mais Bran – c'est l'mari d'Mhari – ils ont quatre gosses de moins de cinq ans, et Mhari a accouché deux jumeaux y a pas une décade, alors j'les garde tous ici – qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

Storn tenta de protester, mais Geredd insista.

— Ça fait pas d'dérangement, Seigneur ; ma femme vient d'vous changer les draps, et vous aurez la meilleure couverture, dit-il.

Le Seigneur Storn entra donc dans la chambre minuscule, presque entièrement occupée par un immense lit, couvert d'un édredon et de plusieurs vieux oreillers rapiécés, mais très propres. La femme de Geredd aida Storn à se déshabiller, lui donna une chemise de nuit, elle aussi rapiécée, mais elle aussi très propre. Sa perruque pendait à un montant du lit, et ses vêtements, à divers stades du séchage, étaient étalés dans toute la pièce. La vieille femme lui rabattit les couvertures jusqu'au

menton, lui souhaita bonne nuit avec déférence, et se retira. Enfin bien au chaud, délivré de ses frissons, Storn s'étira en écoutant la neige battre contre les fenêtres. Il s'endormit bientôt. La journée avait été longue.



## CHAPITRE 16

La maisonnette de Markos n'était pas grande, mais, à la lueur des torches, Erminie la trouva chaude et accueillante. Dehors, de gros nuages noirs roulaient dans le ciel, cachant les étoiles, éclairés par leur propre et mystérieuse lumière. Au-delà du mur de pierre, elle regardait les ruines d'Hammerfell, avec ce que les nobles amis d'Alastair auraient qualifié de désespoir romantique ; Gavin avait déjà prononcé cette expression trois fois, à la grande contrariété de Markos, si bien que Floria avait fini par le pousser du coude, le réduisant à un silence contraint.

La chaumière était petite mais imperméable aux intempéries, avec une salle commune raisonnablement bien meublée de deux lits étroits – sur l'un desquels Erminie était assise en ce moment, ses pieds humides tendus vers le feu.

Il y avait encore une petite table, et deux solides chaises. C'était tout. Markos avait couvert la table d'une vieille pièce de lin brodé et de deux gobelets d'argent terni ; il apporta aux femmes à manger et à boire.

— Je voudrais vous recevoir plus décemment, Dame Erminie, dit-il, mais elle secoua la tête.

— « Qui donne ce qu'il a de meilleur est l'égal d'un roi, son meilleur ne fût-il que la moitié d'une botte de foin », cita-t-elle. Et cette chaumière vaut certes mieux qu'une botte de foin.

Gavin s'était assis par terre sur le tapis aux pieds d'Erminie, où il sentait bien la chaleur du feu. De l'autre côté de la cheminée, sur l'autre lit, Floria avait pris place, une chaude robe d'épais velours passée sur sa mince robe de monitrice – qu'elle avait enfilée, comme Erminie, parce que ses vêtements de voyage étaient trempés. Cuivre s'était pelotonnée sur ses genoux. Conn s'était assis sur une chaise, tandis que Markos

restait debout derrière l'autre, nerveux et regrettant de n'avoir pas mieux à offrir à la Duchesse d'Hammerfell. Dans le peu d'espace restant au-delà de la table et des chaises, cinq hommes s'écrasaient au fond de la pièce ; une demi-douzaine d'autres s'entassaient dans une petite pièce adjacente, passant la tête par la porte pour assister à la scène. C'étaient, Erminie le savait, les hommes qui avaient accompagné Conn lors de son premier raid, et l'avaient reconnu pour leur duc légitime. Markos demanda le silence et leur présenta Erminie, provoquant des acclamations qui firent trembler les poutres et délogèrent les chauves-souris de leurs nids entre la charpente et le chaume. Erminie en fut réchauffée, tout en sachant parfaitement qu'elles ne lui étaient pas personnellement destinées. Mais elle était sûre que Conn l'avait bien mérité, et cela en disait long sur les capacités de son fils que, vingt ans après avoir perdu leur duc légitime, ces hommes soient encore si fidèles à la maison d'Hammerfell.

*Et moi qui ne pensais jamais à eux à Thendara. J'ai honte. Enfin, j'essayerai de faire tout ce que je pourrai pour eux. Avec l'aide du Roi Aidan...*

Elle interrompit sa rêverie, se demandant ce qu'elle pouvait faire, après tant d'années.

Puis, en soupirant, elle pensa que Conn n'était pas non plus leur duc légitime ; cet honneur était réservé à son fils aîné, bien que Conn portât toujours l'épée de son père. Cet accueil, en réalité dû à son frère, ne faisait que prolonger le malentendu en leur faisant croire qu'ils lui devaient allégeance ; et si c'était loyauté personnelle envers Conn, et non loyauté envers la maison d'Hammerfell, cela pourrait provoquer des problèmes. Son cœur saignait pour chacun de ses fils, pour celui qu'elle avait aimé toute sa vie, et pour celui qu'elle avait pleuré vingt ans.

Ces tristes pensées s'accordaient mal à la joie de la réunion ; pourtant, levant les yeux, elle vit Conn qui fronçait les sourcils et se demanda s'il avait suivi ses pensées et s'il était aussi troublé qu'elle. Elle leva son verre et dit avec douceur :

— C'est un plaisir de te revoir à ta place légitime, mon cher fils. Je bois au jour où la maison de ton père sera restaurée, et son Grand Hall reconstruit pour toi et pour ton frère.

Cuivre, sur les genoux d'Erminie, remua la queue comme pour faire écho à ces sentiments. Erminie se demanda où était la vieille Bijou.

Conn leva son verre, regardant sa mère dans les yeux.

— Maman, toute ma vie, depuis que j'ai su qui j'étais et même quand je te croyais morte, j'ai rêvé de te voir ici ; et ce soir, je me réjouis que ce rêve soit réalisé, malgré la tempête qui fait rage dehors. Fassent les Dieux que cette joyeuse occasion soit suivie de nombreuses autres.

Il vida son verre et le reposa sur la table.

— Dommage qu'Alastair ne soit pas là pour la partager avec nous, car elle lui appartient de droit ; mais il n'y en a plus pour longtemps. En attendant... Markos, crois-tu que nous devrions faire venir le fils de Jerian – il joue bien du *rryl*, et ses quatre filles pourraient danser pour nous... Markos ? Où est-il donc parti ?

Il regarda autour de lui, cherchant du regard son père adoptif.

— Ne dérange pas ce garçon, Conn, dit Erminie ; je n'ai pas besoin de divertissement ; je suis heureuse d'être de retour dans mon pays et cela me suffit. Mais je suis confuse d'imposer tant de dérangement au pauvre Markos ; sa maison est trop petite pour tant d'invités. En fait de divertissement, nous n'avons besoin que d'un bon lit de plume, après cinq dures journées de voyage. Et si nous voulons de la musique, Gavin est là, qui pourra nous chanter quelque chose, ajouta-t-elle, souriant au jeune musicien. Mais regarde ; cet homme semble avoir à te parler, ajouta-t-elle, voyant un grand gaillard faire signe à Conn du fond de la pièce d'où elle les distinguait à peine, lui et Markos.

— Je vais voir ce qu'il me veut, dit Conn en se levant.

Son gobelet à la main, il s'enfonça dans l'ombre, écouta l'homme attentivement, puis recula brusquement, renversant le contenu de son gobelet. Enfin il fronça les sourcils avec un geste de colère, et pivota vers eux en criant :

— Hommes d'Hammerfell !

Tous les hommes le regardèrent, en attente, et ceux qui se trouvaient dans la pièce voisine se bousculèrent pour entrer, se collant contre la cheminée et contre tous les murs de la pièce.

— Ceux de Storn sont en marche ! On pourrait croire qu'ils resteraient chez eux par un temps pareil. Mais non, qu'il pleuve ou qu'il neige, les brutes de Storn sortent pour jeter dehors les vieillards qui ont mieux mérité de lui ! Allons les arrêter, mes amis !

Se tournant vers la porte, il sortit le premier, suivi de tous ses hommes qui poussaient des cris d'enthousiasme. Quelques minutes plus tard, Markos revint dire aux femmes :

— Mon Seigneur vous présente ses excuses, mais son devoir l'appelle ailleurs. Il vous prie de vous coucher, et il vous retrouvera demain.

— Je l'ai entendu, Markos, dit Erminie au vieil écuyer.

— Vous avez vu comme ils le suivent ! dit Markos, rayonnant de fierté. Ils donneraient tous leur vie pour leur jeune duc.

Erminie pensa que Markos évaluait très bien la situation, sauf que Conn *n'était pas* leur jeune duc... mais ce n'était pas le moment de soulever la question des droits d'Alastair.

— Espérons qu'ils n'auront pas à mourir pour lui, du moins pas cette nuit, dit-elle.

Tous les hommes étaient partis, sauf Markos et Gavin, blotti contre la cheminée et incapable de bouger. Il se leva pour suivre les autres, mais Markos secoua la tête.

— Non, Seigneur ; mon maître préfère que vous restiez ici pour protéger les femmes ; pensez à ce qui se passerait si les gens de Storn savaient que la duchesse se cache ici. À tout le moins, ils brûleraient la maison.

— Comme ils l'ont déjà fait, dit Erminie.

Elle n'était pas surprise que Conn fût parti immédiatement avec les hommes qu'il avait connus toute sa vie, oubliant jusqu'à l'existence de Gavin ; pour sa part, elle se sentait en sécurité, et fut reconnaissante à Markos d'avoir donné à Gavin un prétexte pour sauver la face.

Après le départ des hommes, un grand silence retomba sur la pièce, uniquement troublé par le crépitement du feu et le tambourinement de la pluie dans les rues du village. Erminie

termina son vin – vin médiocre, mais elle n'était pas connaisseuse et peu lui importait – inquiète d'avoir vu Conn sortir dans la tempête, inquiète pour les hommes qui le suivaient aveuglément, croyant qu'il était leur chef légitime.

— Mais il est leur chef, dit doucement Floria, formulant ses pensées inexprimées. Il a gagné leur fidélité et leur amour, et les conservera toujours, quoique fasse Alastair par ailleurs.

Erminie reconnut la sagesse de ces paroles, mais cela ne calma pas ses inquiétudes.

— Je les aime tous les deux, dit Floria, et je m'inquiète pour tous les deux également. Et Conn s'inquiète encore plus que vous pour Alastair. Pourquoi croyez-vous qu'il est parti avec tant de hâte ?

Erminie garda le silence, et Floria répondit d'elle-même à sa question.

— Tant que la situation ne sera pas réglée avec Alastair, il répugne à se trouver dans la même pièce que moi. Il aime son frère et ne veut pas le trahir.

Enfin, c'était dit, et Erminie en fut soulagée ; depuis l'arrivée de Conn à Thendara, il lui semblait qu'elle et Floria éludaient soigneusement le problème. Et, depuis les fiançailles avortées, il semblait se poser entre elles chaque fois qu'elles se retrouvaient.

— Et vous, voulez-vous le trahir ?

— Non, bien sûr. Nous avons grandi ensemble et j'ai toujours eu de l'affection pour lui. J'étais donc contente de l'épouser ; je sais qu'il a de l'affection pour moi, lui aussi, et qu'il aurait été un bon mari. Puis Conn est arrivé à Thendara, et tout a changé.

Erminie ne sut quoi dire. Comme toujours, elle qui n'avait pas connu ce genre d'amour, se trouvait impuissante devant une jeune femme pour qui c'était chose naturelle.

— Je voudrais pouvoir les épouser tous les deux, dit Floria, au bord des larmes. Je ne supporte pas l'idée de faire souffrir Alastair, mais sans Conn, ma vie sera vide et dépourvue de sens.

— Il y a cent ans, paraît-il, cela aurait été possible dans ces montagnes, dit Gavin avec son bon sourire.

Floria rougit et dit :

— C'était une époque barbare ; ces choses ne sont plus permises de nos jours.

Oh, comment pouvait-elle choisir entre son ancien compagnon de jeux, qu'elle avait toujours aimé comme un frère, et son jumeau – si semblable et pourtant si différent ? Ce n'était pas seulement que Conn, doué de *laran* comme elle, pouvait connaître son cœur comme Alastair ne le pourrait jamais – Floria savait que c'était bien autre chose ; elle n'avait jamais connu la passion, jusqu'au jour où Conn avait envahi son cœur et sa vie de façon si inattendue. Elle avait honte de se l'avouer, mais il lui semblait maintenant que Conn était sa raison de vivre, et qu'Alastair n'était plus qu'un pâle et lointain souvenir.

— Dans un cas comme dans l'autre, dit-elle, essayant de prendre un ton léger, je deviendrai votre fille – alors, pour *vous*, cela ne fait aucune différence.

— Sauf si vous désirez être Duchesse d'Hammerfell, dit doucement Erminie.

Et Floria répondit lentement, formulant pour la première fois sa pensée en paroles :

— Je préfère être l'épouse de Conn que la Duchesse d'Hammerfell.

Et maintenant, Conn était parti dans la tempête ; elle aurait voulu chevaucher à son côté, mais la tradition voulait que les femmes restent à la maison pour attendre les hommes... Elle se demanda si l'attente et l'inquiétude n'étaient pas plus pénibles que l'action.

Elle savait qu'il ne servait à rien de se tourmenter Conn ; il ne faisait que son devoir en se portant au secours de son peuple. Elle sourit à Gavin en disant :

— Chantez-nous quelque chose, mon ami, avant que nous allions nous coucher. Nous sommes en sécurité ici, et je vois que Dame Erminie est fatiguée.

Après tout, Conn lui avait confié sa mère ; le connaissant, elle ne doutait pas que ce fût un honneur.

La pluie avait cessé, les étoiles avaient reparu dans le ciel, et il faisait un froid cuisant. Conn chevauchait, entouré de ses hommes, déterminé à empêcher une injustice qu'il avait du mal à comprendre. Le Roi Aidan trouvait naturel qu'un seigneur ait le droit de déterminer la vie de ses vassaux.

Peut-être que le Seigneur Storn n'aurait pas dû posséder de si grands domaines ; peut-être que c'était le système qui était fautif ; peut-être que toutes ces terres auraient dû appartenir aux paysans qui les cultivaient ; alors, ils auraient pu décider eux-mêmes quel en était le meilleur emploi. Mais aussi longtemps que ce système faisait loi dans le pays, ce n'était pas à lui de juger de la conscience du Seigneur Storn et de lui dire ce qu'il avait à faire.

Jusque-là, il ne s'était jamais posé de questions ; il avait toujours accepté que ce que Markos trouvait *injuste* l'était en réalité ; maintenant, il remettait tout en question. Il ne savait pas ce qui était juste, mais il commençait à se convaincre que la terre aurait dû appartenir aux fermiers.

Et il savait – sans savoir comment, sinon par ce lien mystérieux avec son frère – qu'Alastair ne partageait pas ses convictions, mais qu'il trouvait naturel, comme un état de choses ordonné par les Dieux, d'exercer son pouvoir sur tous ces gens qui étaient nés ses sujets. Sur ce point, il soupçonnait qu'ils ne seraient jamais d'accord ; mais jusqu'à cette soirée, il avait trouvé normal de s'effacer devant Alastair, parce qu'un hasard aveugle l'avait fait naître vingt minutes avant lui.

En fait, quelle différence cela faisait-il ? S'il était mieux fait pour gouverner qu'Alastair...

À ce stade, il interrompit ses ruminations, sincèrement atterré du tour perfide que prenaient ses pensées. Depuis que, contrairement à toutes les traditions, il convoitait la fiancée de son frère, il remettait tout en question – la loi, la morale, et les fondations mêmes de l'univers ordonné dans lequel il vivait.

Il se força à ne penser qu'aux pas des chevaux sur les pierres gelées de la route. Un cri de Markos interrompit sa rêverie.

— Trop tard ! Voyez, on les a incendiés – les brutes de Storn. Tout est en feu.

— Du calme, dit Conn. Certains sont peut-être encore là. Et s'ils ont été jetés dehors dans cette tempête, ils auront d'autant plus besoin de nous.

Avant même de les voir, il les entendit, rassemblés au bord de la route ; des soldats, en uniforme de la Maison de Storn, poussaient devant eux des hommes, des femmes et des enfants,

à demi nus, une jeune femme en chemise de nuit avec un bébé dans chaque bras, des enfants nu-pieds accrochés aux jupes des femmes, un vieillard qui arpentait la route en fulminant.

— Je jure que j’ai mieux mérité que ça de mon seigneur après quarante ans de services !

Une femme aux cheveux gris, à l’évidence son épouse, essayait de le calmer.

— Allons, allons, tout va s’arranger quand il fera jour et que tu pourras lui parler...

— Mais Sa Seigneurie m’avait promis...

Le regard de Conn fut attiré par un autre petit vieux en chemise de nuit rapiécée, pieds nus dans ses bottes, qui brandissait les poings et hurlait des propos incohérents. Conn prêta l’oreille ; un soldat essayait d’obtenir du vieillard un récit cohérent de ce qui s’était passé.

— Tout le monde dormait quand ils sont arrivés et qu’ils nous ont jetés dehors avant de mettre le feu à la maison. Je leur ai dit – je leur ai *demandé* d’arrêter, je leur ai dit – je leur ai *ordonné* d’arrêter, je leur ai dit *qui* j’étais mais ils ne m’ont pas écouté...

Il avait le visage rouge comme une pomme ; Conn se demanda s’il n’allait pas avoir une attaque.

— Et qui êtes-vous, grand-père ? demanda respectueusement l’un des hommes de Markos.

— *Ardrin de Storn* ! hurla-t-il, congestionné.

Un soldat ne put réprimer un sourire.

— Ouais, c’est ça, et moi, j’suis le Gardien d’Arilinn, mais ce soir, on est dispensé du protocole ; vous pouvez juste m’appeler « votre grâce ».

— Par tous les diables, je vous dis que je suis Ardrin de Storn. J’ai cherché refuge ici...

— Oh, la ferme, le vieux, tu commences à me taper sur les nerfs ! Tu crois que j’reconnâitrais pas mon Seigneur ? demanda le soldat.

Conn observa le visage du vieillard. Il ne lui serait jamais venu à l’idée de croire ses paroles – mais les télépathes reconnaissent la vérité quand ils l’entendent. Et ce qu’entendait Conn, c’était la vérité. Le vieillard était *vraiment* le Seigneur



Storn – et, par une ironie du sort, ce même Seigneur Storn était jeté dehors dans la tempête par ses propres soldats, et la maison où il s’abritait incendiée selon ses ordres. Conn ne blâmait pas le soldat – qui aurait cru que ce vieillard en chemise rapiécée était l’homme le plus puissant d’ici à Aldaran ?

Conn s’approcha de lui, s’inclina légèrement et dit doucement :

— Je vois que vous comprenez enfin les conséquences de vos propres décisions, Seigneur Storn !

Il ajouta à l’adresse du soldat :

— La nuit, tous les vieillards se ressemblent, sans perruque et beaux habits.

Le soldat regarda de plus près.

— Par les enfers de Zandru ! s’exclama-t-il. Seigneur, je ne savais pas ; je ne faisais que suivre vos ordres – j’expulsais la famille de Geredd...

Storn émit un grondement, prêt à exploser.

— *Mes ordres ?* dit-il d’un ton tranchant. Et mes ordres disaient-ils d’expulser la famille de Geredd en pleine nuit – et par une tempête pareille ?

— C’est que, dit le soldat avec embarras, je pensais que ça ferait un exemple, et que ça nous éviterait de faire pareil avec les autres...

— Vous pensiez ? dit Storn, regardant les enfants transis qui pleuraient. Je dois dire que cela me donne de sérieux doutes sur votre capacité à penser.

— Laissons cela pour le moment, dit Conn. L’important, c’est de mettre ces enfants à l’abri.

Storn voulut dire quelque chose, mais Conn lui tourna le dos et s’approcha de la femme qui portait deux enfants au maillot dans les bras.

Le Seigneur Storn dit au soldat d’une voix dure :

— Une autre fois, écoutez quand on vous parle, compris ? Retournez à vos quartiers ; vous avez fait assez de mal pour ce soir.

Le soldat ouvrit la bouche, regarda le visage furieux du Seigneur Storn, et la referma, salua le vieillard en silence, aboya

un ordre à ses hommes et ils s'éloignèrent. Pendant ce temps, Conn parla avec la femme.

— Des jumeaux, dit-il. Ma mère vécu exactement la même expérience – et aussi par la grâce du Seigneur Storn, si j'ai bonne mémoire – quand mon frère et moi n'avions guère plus d'un an. Vous savez où aller ?

— Le mari de ma sœur travaille dans les filatures de Neskaya, dit-elle timidement. Elle et son mari pourront nous héberger, au moins un certain temps...

— Parfait ; alors, il faut y aller. Markos, dit-il, lui faisant signe d'approcher, fais monter cette femme et ses bébés sur mon cheval, et fais-les accompagner par un ou deux de nos hommes avec les autres enfants. Conduisez-les à Hammerfell passer le reste de la nuit chez un de nos fermiers ; demain matin, procurez-vous une charrette et emmenez-les à Neskaya ; l'un de nos hommes pourra les conduire et ramener la charrette et l'âne.

— Mais votre cheval, Seigneur ?

— Aucune importance ; fais ce que je dis, je me débrouillerai pour rentrer ; j'ai deux bonnes jambes, dit Conn, qui ajouta à l'adresse de la femme : Et que ferez-vous à Neskaya ?

— Mon mari est tondeur de moutons, Seigneur ; il a toujours travaillé, on nous a ordonné d'évacuer la maison il y a quelques semaines, mais avec les jumeaux qui arrivaient...

Un jeune homme aux yeux sombres et aux cheveux blonds décoiffés par le vent, rejoignit la femme et dit :

— J'ai travaillé toute ma vie ; mais avec quatre – non, six – petites bouches à nourrir, on ne peut pas courir les routes. J'ai toujours habité là depuis que je travaille – et être chassé comme ça... j'ai rien fait pour le mériter, Seigneur, je vous assure. Et je voudrais bien voir le vieux seigneur en personne pour lui demander ce que j'ai fait.

Conn montra Storn de la tête en disant :

— Il est là. Posez-lui la question.

Le jeune homme fronça les sourcils et baissa les yeux, mais, finalement, il releva la tête et demanda :

— Pourquoi, Seigneur ? Qu'est-ce que je vous ai fait pour me jeter dehors comme ça ? Et ça fait deux fois maintenant.

Storn se redressait de toute sa taille, essayant de prendre l'air digne, mais c'était difficile, en chemise rapiécée qui couvrait à peine ses cuisses, malgré la vieille couverture de cheval dont il s'enveloppait en frissonnant.

— Pourquoi... quel est votre nom ? Geredd ne m'avait rien dit, juste que vous étiez le mari de sa fille aînée.

— Ewen, Seigneur, dit l'homme, portant la main à sa tempe en un salut maladroit.

— Eh bien, Ewen, toutes ces terres sont épuisées ; inutilisables pour la culture ou l'élevage des laitières ; elles ne sont plus bonnes que comme pâtures à moutons. Mais les moutons ont besoin d'espace – des arpents et des arpents. Vous êtes tondeur, vous ne manquerez pas d'ouvrage ; mais je dois me débarrasser de toutes les petites exploitations pour remembrer les terres, ne comprenez-vous pas ? C'est une question de bon sens – il faudrait être fou pour conserver une trentaine de fermes sur ces terres montagneuses. J'en suis désolé pour vous, mais que puis-je faire d'autre ? Si je meurs de faim parce qu'aucun d'eux ne gagne sa vie, en serez-vous plus avancé ?

— Mais je meurs pas de faim, et j'ai toujours payé mon loyer rubis sur l'ongle, insista Ewen. Et je vis pas de la culture ; alors, pourquoi me chasser ?

Storn rougit, l'air contrarié.

— Oui, ça peut vous sembler injuste. Mais mon intendant me dit que je ne peux pas faire d'exceptions. Si je permets de rester à un petit fermier, quel que soit son mérite – et, sans aucun doute, vous faites partie des plus méritants – alors tous voudront que je fasse une exception pour eux ; et certains ont tant de retard dans leurs paiements que je n'ai pas touché de loyers depuis dix ans, voire quinze ou vingt – depuis avant le commencement des grandes sécheresses. Je ne suis pas un tyran – après une mauvaise année, j'ai souvent fait cadeau de leur loyer à mes gens. Mais trop c'est trop, et il faut bien que ça finisse un jour. Mes terres ne valent plus rien pour la culture, et je ne peux plus y garder des fermiers. Elles ne produisent rien – et ça ne vous avancera pas si je me ruine.

Conn fut frappé par la logique et la clarté implacables de ce raisonnement. Les domaines d'Hammerfell étaient dans le même cas ; était-ce vraiment leur intérêt de laisser les petits cultivateurs survivre ou mourir chacun de leur côté ? Storn ne faisait peut-être que se soumettre à une dure nécessité ? Il faudrait en parler longuement avec Alastair – et peut-être avec le Seigneur Storn lui-même. Après tout, Storn gérait déjà ses domaines des décennies avant sa naissance.

Mais il devait bien y avoir un moyen de tenir compte des cas particuliers, et si la terre n'était plus bonne pour la culture et qu'un seul homme possédait tout le pays, ne devrait-il pas s'asseoir avec son intendant et ses métayers et décider d'un commun accord ce qui valait le mieux pour tout le monde, au lieu qu'un seul homme décidât pour tous, comme le faisait Storn ?

Assez ! Bien qu'il ait été élevé pour cette charge, il *n'était pas* le Duc d'Hammerfell ; il devait en discuter avec Alastair, et, selon la coutume, c'était à Alastair de décider. *Oui, même s'il décide de travers*, lui souffla sa voix intérieure parlant au nom de la loi et de l'honneur.

Mais cette part de lui-même que Markos avait entraînée à se dire *je suis responsable de tous ces hommes* lui rappela que, si Alastair ne se souciait pas d'eux, il devait essayer de convaincre son frère d'agir avec justice.

Storn le regardait fixement, et dit avec colère :

— Je suppose que vous êtes le frère d'Hammerfell, l'autre jumeau. Alors, vous êtes celui qui a harcelé mes soldats tout l'été, interférant avec mes ordres.

— Ce soir, Seigneur, je n'ai pas eu l'occasion d'interférer avec vos ordres, dit Conn. Est-il criminel de vouloir donner un abri à une femme et six petits enfants jetés dehors sous la pluie ?

Le vieillard eut la décence de rougir à ces paroles ; mais il insista :

— Vos hommes ont aidé et favorisé l'anarchie – en incitant mes métayers à la révolte.

— Pas du tout, dit Conn. J'ai passé tout l'été à Thendara – et, de ma vie, je n'ai jamais poussé personne à se révolter.

— Et je suppose que vous n'avez pas non plus tué mon neveu ? dit le vieillard avec irritation.

Conn fut stupéfait ; dans la chaleur de la discussion, il avait complètement oublié la vendetta. Il dit :

— Effectivement, nous avons tué *Dom* Rupert en combat loyal ; mais il était armé, et il nous attaquait, moi et mes hommes, sur des terres appartenant aux Hammerfell depuis des temps immémoriaux. Je n'en ai pas de remords. Je ne suis pas à blâmer pour une vendetta qui a commencé avant ma naissance et la vôtre ; j'ai hérité de cette inimitié – et grâce à vous, ce fut mon seul héritage, Seigneur.

Le Seigneur Storn fronça les sourcils et dit :

— Il y a du vrai dans ce que vous dites. Pourtant, pendant des années, j'ai cru que cette vendetta s'était terminée de la seule façon possible dans ces cas-là – par l'extinction de votre famille.

— Eh bien, il n'en est rien, dit Conn. Et je tiens à vous dire, Seigneur Storn, que, si vous voulez la guerre, moi et mon frère...

Il s'interrompit, se rappelant qu'Alastair était entre les mains de Storn.

Dans le silence subit qui suivit, le Seigneur Storn y pensa aussi et dit vivement :

— Ne craignez rien pour votre frère ; il est mon hôte, protégé par la trêve du feu ; il a sauvé la vie de ma seule descendante vivante, ma petite-nièce. Il semble raisonnable, et je n'ai pas l'intention de lui rendre le mal pour le bien.

Au bout d'un moment, il ajouta rêveusement :

— Après tout, jeune Hammerfell, cette vendetta a peut-être assez duré – il reste peu de représentants de nos familles...

— Je ne vous demande pas grâce, dit Conn d'un ton farouche.

Storn fronça les sourcils et dit :

— Personne ne vous accusera de lâcheté, jeune homme ; mais il y a assez de troubles au-delà de nos frontières, et nous ferions peut-être bien de faire la paix chez nous. Les Aldaran et les Hastur sont toujours prêts à gober nos domaines pendant que nous nous querellons...

Cela fit penser Conn au Roi Aidan, que, de façon incompréhensible, il s'était mis à aimer : pourtant, Storn parlait de lui comme s'il était leur pire ennemi à tous deux. Il dit avec raideur :

— Ce n'est pas moi qui détiens l'autorité à Hammerfell, Seigneur Storn. Ce n'est pas à moi de décider si l'honneur demande de mettre fin à cette vendetta ou de la poursuivre. Seul le Duc d'Hammerfell pourra vous répondre, Seigneur. Si vous désirez mettre un terme à cette querelle...

— Cela reste à voir, intervint Storn.

— Si cette querelle doit finir, rectifia Conn, c'est à mon frère de le dire, non à moi.

Storn fronça les sourcils et dit :

— Vous et votre frère, vous me rappelez l'homme dont la main gauche ne savait pas ce que faisait la main droite, et qui s'est écartelé en essayant de conduire son attelage dans deux directions à la fois. Vous et votre frère, vous devriez en discuter afin de savoir ce que vous voulez ; et je serai alors tout prêt à négocier, que vous désiriez la paix ou la guerre.

— Je peux difficilement consulter mon frère alors qu'il est retenu dans votre château, Seigneur.

— Je vous ai déjà dit qu'il est mon hôte, et non mon prisonnier ; il est libre de partir quand il voudra, mais je serais moi-même un bien mauvais hôte s'il quittait mon toit avant la guérison de ses brûlures. Si vous voulez venir le voir et constater par vous-même qu'il est bien traité, je vous garantis que ni moi ni aucun homme du sang ou de l'allégeance de Storn ne vous ferons subir aucun mal ou offense... et vous constaterez que ma parole vaut celle d'un Hastur.

Storn avait raison ; il était temps de parler avec Alastair. Faire confiance à Storn était contraire à toutes ses convictions ; pourtant, Conn se disait que cette guerre aurait pu finir depuis longtemps si quelqu'un avait accepté de faire confiance à l'adversaire. Il avait été impressionné par la franchise du vieux Storn et par sa justification de ses actions. Allait-il suivre son instinct ou se cramponner à une antique inimitié datant d'avant leur naissance à tous deux et dont il n'était pas responsable ?

— J'accepte votre sauf-conduit, dit-il, et je vais aller parler avec mon frère.

Storn fit un signe à l'un de ses hommes.

— Emmenez le jeune Hammerfell à Storn. Assurez-vous qu'il ne lui arrive aucun mal et qu'il puisse partir quand il le voudra ; j'en donne ma parole d'honneur.

Conn s'inclina devant le vieillard, puis se retourna cherchant son cheval du regard. Il se souvint alors l'avoir prêté à la jeune maman. Eh bien, il était jeune et vigoureux, et la pluie commençait à diminuer. Il partit à grands pas vers le Château de Storn, et c'est seulement quand il fut hors de vue qu'il se demanda où le vieux Seigneur Storn finirait la nuit.

## CHAPITRE 17

Alastair et Lenisa ne trouvèrent pas grand-chose à se dire après le départ de son grand-père ; peut-être parce qu'il n'y avait pas grand-chose à dire tant que la situation demeurerait sans changement : Alastair, fiancé à une autre, et Lenisa, petite-nièce de son plus ancien ennemi.

Il aurait voulu lui parler de Floria, mais il ne pouvait rien en dire ; il y avait une certaine arrogance à penser qu'elle éprouverait un intérêt quelconque pour sa promesse, et une arrogance plus grande encore à supposer qu'elle serait offensée de ces rapports.

Le fait est qu'il avait envie de tout lui raconter sur lui-même, mais on venait de lui rappeler de force qu'elle était une Storn, et non une femme à qui il aurait pu lui manifester en toute bienséance un intérêt quelconque, même s'il n'avait pas été fiancé à une autre. Ils se regardaient donc sans rien dire, l'air douloureux. Pour rompre ce pénible silence, Lenisa rappela enfin à Alastair qu'on lui avait conseillé beaucoup de sommeil à cause de ses brûlures.

— Je ne souffre pas en ce moment, dit Alastair.

— J'en suis très heureuse ; mais vous n'êtes quand même pas en état de sortir dans la tempête ou de chevaucher dans la campagne. Je trouve que vous devriez dormir.

— Mais je n'ai même pas sommeil, dit Alastair d'un ton plaintif.

— J'en suis désolée, mais ça ne change rien. Dois-je aller demander un somnifère pour vous à Dame Jarmilla ? demanda-t-elle, comme ravie à l'idée d'avoir quelque chose à faire.

— Non, non, ne vous dérangez pas, dit vivement Alastair, ne voulant pas qu'elle le quitte de peur qu'elle ne revienne pas.



Jusque-là, la vieille chienne était restée immobile au pied du lit, dressant seulement l'oreille de temps en temps à la voix d'Alastair. Mais à ce moment, elle commença à gémir, tournant nerveusement en rond autour de la chambre, et Alastair fronça les sourcils.

— Couché, Bijou, dit-il. Silence, ma belle, sois sage ! Mais qu'est-ce qu'elle a ? Couché, Bijou, dit-il d'une voix tranchante.

Mais Bijou continua à tourner et gémir.

— A-t-elle besoin de sortir ? Dois-je aller la promener ou la confier à Dame Jarmilla ? demanda Lenisa, se dirigeant vers la porte.

Bijou se mit à gratter le battant, sans cesser de gémir. Comme en réponse à la vieille chienne, Dame Jarmilla entra.

— Jeune maîtresse, commença-t-elle, puis elle s'interrompit et reprit aussitôt : qu'est-ce qui fait souffrir votre chien, Seigneur ?

Les gémissements de Bijou se firent plus forts et insistants ; Dame Jarmilla, essayant de se faire entendre, éleva la voix et dit :

— Il y a un homme dehors qui insiste pour voir le Duc d'Hammerfell – un proche parent à vous, Seigneur, à en juger sur son visage...

— Ce doit être mon frère Conn, dit Alastair. C'est ce qui explique l'attitude de la chienne, bien sûr ; elle connaît Conn et ne s'attendait pas à le voir ici. Ni moi non plus ; je le croyais à Thendara.

Il hésita.

— Puis-je vous demander la permission de le recevoir, *damisela* ?

— Faites-le entrer, dit Lenisa à Dame Jarmilla qui sortit avec un petit grognement désapprobateur.

La chienne revint quelques instants plus tard, sautant joyeusement autour de Conn qui entra, trempé jusqu'aux os, car la pluie, qui avait diminué un moment avait repris et s'était chargée de neige. Des glaçons commençaient à se former dans ses cheveux.

Lenisa se mit à pouffer en le voyant et dit :

— C'est sûrement la première fois dans toute l'histoire du Château de Storn que nous avons, non pas un, mais *deux* Ducs d'Hammerfell sous notre toit. Eh bien, je suppose que vous savez vous distinguer l'un de l'autre, si personne d'autre n'en est capable. Lequel de vous ai-je rencontré à la taverne de Lowerhammer, et qui m'a coûté mon bol de porridge au miel ?

— C'était moi, dit Alastair, un peu contrarié qu'elle ait besoin de le demander. Vous auriez pu le savoir au chien.

— Vraiment ? Mais regardez comme la pauvre bête fait fête à votre frère, comme ravie de retrouver son vrai maître, dit Lenisa.

Alastair fronça les sourcils, et Lenisa ajouta :

— Vous ne pouvez pas me reprocher de ne pas savoir vous distinguer quand votre propre chien, qui vous connaît bien mieux que moi, n'y parvient pas.

C'était si vrai qu'Alastair regretta son mouvement d'humeur, et en voulut à Bijou de ce qui lui semblait une trahison. Il dit sèchement :

— Couché, Bijou ; sois sage.

— Inutile de t'en prendre à la chienne, dit rudement Conn. Elle n'a rien à se reprocher. Mais c'est bien le dernier endroit où je pensais te trouver, mon frère ; bien au chaud sous le toit de Storn, pendant que ce même Storn passe sa nuit à harceler les pauvres gens et à les chasser de chez eux sous la pluie.

Alastair fronça les sourcils et dit :

— Je te croyais resté à Thendara pour t'occuper de notre mère. Tu l'as donc laissée seule et sans protection ?

— Notre mère ne manque pas de gens qui veulent la protéger, dit Conn. Mais elle est ici, saine et sauve, avec Floria et Gavin pour veiller sur elle. Quand nous avons réalisé que tu étais blessé et entre les mains de Storn, pensais-tu que nous allions rester à Thendara à nous croiser les bras ?

— Oui, je le croyais, dit Alastair. Après tout, je ne suis pas en danger ; le Seigneur Storn s'est montré très courtois et hospitalier.

— C'est ce que je vois, dit Conn, ironique, avec un regard en coin à Lenisa. Et sa petite-fille est-elle comprise dans son hospitalité ?

Alastair fronça les sourcils ; Conn lut dans ses pensées qu'il était plus offensé pour Lenisa que pour lui-même. Alastair dit sèchement que la question ne s'était pas posée ; que la *damisela* était son hôtesse, et avait soigné ses blessures avec bonté ; et qu'il n'y avait rien eu de plus.

— Je ne sais pas comment vous traitez les femmes dans les montagnes, mais à Thendara, personne ne parlerait ainsi de la fille – ou de la petite-fille – de son pire ennemi.

— Pourtant, je te trouve seul avec elle à cette heure indue ; es-tu si grièvement blessé, mon frère, que tu doives être veillé toute la nuit par une femme ?

— À Thendara, on n'a pas besoin d'être à l'article de la mort pour bénéficier de la présence d'une dame, dit Alastair, et Conn lut dans son esprit la fin de sa pensée qu'il n'exprima pas en paroles : *mon frère sera toujours un rustre, sans plus de tact et de galanterie que son chien.*

— Je dois quand même te parler, mon frère, dit Conn ; pouvons-nous nous passer de la *damisela* ?

— Je n'ai rien à te dire que je ne puisse pas exprimer en sa présence ou en présence des Dieux mêmes, car ce n'est que la vérité toute pure, dit Alastair. Restez, Lenisa, je vous en prie.

*Je ne veux pas la laisser partir hors de ma vue.* Jusqu'à cet instant, Alastair ne se l'était jamais avoué ; maintenant, c'était fait. Et Conn, qui lut sa pensée, dit sèchement :

— Et Floria, qu'en fais-tu ? Elle t'attend près de notre mère, pendant que tu es en train de t'enticher d'une fille de Storn.

— C'est toi qui me le reproches ? dit sèchement Alastair. Toi qui n'arrives pas à détacher les yeux de ma fiancée ?

*Je croyais qu'Alastair n'avait pas de laran ; comment donc connaît-il mes sentiments ? Sont-ils donc évidents à ce point ?*

Conn reprit doucement :

— Mon frère, je n'ai pas envie de me quereller avec toi, et surtout pas sous ce toit. J'ai parlé avec le Seigneur Storn, et, puisque tu es chez lui, j'imagine que tu lui as parlé aussi.

Ces paroles, loin de calmer la colère d'Alastair, l'avivèrent.

*Ainsi, il a beau dire qu'il m'accepte comme son duc et seigneur, il pense pouvoir régler cette querelle derrière mon dos avec le Seigneur Storn sans seulement me consulter ; il*

*pense qu'Hammerfell et tous les hommes d'Hammerfell sont encore sous ses ordres !*

*Ainsi, pensa Conn de son côté, il croit qu'après avoir passé vingt ans dans la cité en dandy oisif loin d'Hammerfell, il peut venir régler cette affaire par la diplomatie, sans tenir compte de la longue et sanglante histoire qui sépare Hammerfell de Storn. Quel honneur est-ce là ?*

De tout son cœur il aurait voulu que son frère puisse lire ses pensées, au lieu d'avoir à les lui expliquer laborieusement en paroles. Et Conn savait qu'il n'était pas grand orateur, alors qu'Alastair, rompu aux manières distinguées de la ville, savait exactement comment éluder n'importe quelle question.

Et il est amoureux de cette fille – la petite-nièce de Storn. Le sait-elle ? Est-elle douée de *laran* ?

Il dit enfin avec lenteur :

— Je suppose, Alastair, que c'est à toi de donner le signal pour rassembler les hommes encore fidèles à Hammerfell. Après quoi, le Roi Aidan...

Il s'interrompt.

— Il faudra donc en venir à la guerre ? intervint Lenisa. En vous voyant parler si raisonnablement avec mon grand-père, j'espérais que vous trouveriez un moyen de terminer ces longues hostilités...

Alastair dit, regardant Lenisa et évitant le regard de Conn :

— Est-ce là ce que vous désirez, *Domna* Lenisa ? Que nous fassions la paix ?

Conn, qui jusque-là tentait de rester raisonnable, ressentit soudain une telle colère qu'il ne parvint pas à la contenir.

— C'est pourquoi je pense que la jeune fille aurait dû nous laisser seuls ; nous avons beaucoup de choses importantes à discuter, qui ne sont pas du ressort des femmes, dit-il durement.

— Ton éducation rustique te porte à l'impolitesse, mon frère, dit Alastair. Dans les régions civilisées, les femmes participent avec les hommes aux grandes décisions, qui, après tout, les concernent autant que les hommes. Voudrais-tu exclure notre mère, qui est technicienne dans une Tour, d'une décision de

cette importance ? Ou trouves-tu seulement que Lenisa est trop jeune pour discuter de ces questions ?

— C'est une *Storn*, rétorqua Conn avec colère.

Lenisa se pencha vers lui et dit :

— Et c'est pour cela que cette décision me concerne aussi. Je représente la moitié de cette ancienne querelle ; j'en ai hérité, comme vous, j'ai perdu mon père, comme vous – quoique, les Dieux m'en sont témoins, je le connaissais à peine.

— Alors, comment pouvez-vous prétendre que je ne suis pas concernée, que je devrais rester en dehors de tout cela pendant que d'autres décideront à ma place ?

Conn commença posément :

— *Damisela*, je ne ressens aucune animosité envers vous, et ce n'est que de nom que je peux vous déclarer mon ennemie. Vous n'avez ni combattu ni tué, vous êtes la victime de cette querelle, non sa cause.

— Vous parlez comme si j'étais une enfant ou une faible d'esprit, dit Lenisa avec colère. Parce que je ne prends pas l'épée pour me battre au côté de mon grand-père, cela ne veut pas dire que je ne sais rien de cette ancienne vendetta.

— Voilà que je vous ai mise en colère, et ce n'était pas mon intention, dit Conn. J'essayais simplement...

— ... de me réduire à rien, parce que seuls les hommes ont le droit de parler en ces matières, ragea Lenisa. Au moins, votre frère reconnaît que j'ai un intérêt légitime en ce qui concerne mon clan et ma famille ! Il croit que je suis un être humain, que j'ai le droit d'avoir mes propres idées et de parler ouvertement de ce qui me concerne, au lieu de le chuchoter à mon mari pour qu'il parle à ma place !

Conn dit avec embarras, essayant de tourner la chose en plaisanterie :

— Je ne savais pas que vous aviez prononcé les vœux de la Sororité de l'Épée...

— Je ne les ai pas prononcés, mais je trouve que j'ai le droit de m'exprimer, dit Lenisa, car cette querelle me touche autant que mon grand-père ; peut-être plus, car il est vieux, et les décisions qui seront prises ne l'affecteront que pendant

quelques années ; tandis que moi, et mes enfants, si j'en ai, devons les supporter toute notre vie.

Au bout de quelques instants, Conn dit lentement :

— Vous avez raison. Pardonnez-moi, *Domna* Lenisa. Vous pensez donc que nous devrions, mon frère et moi, négocier avec vous et non avec votre grand-père ?

— Je n'ai pas dit cela ; vous vous moquez de moi. J'ai dit seulement que cette affaire me concerne autant que lui, et que, par conséquent, j'ai mon mot à dire.

— Eh bien, allez-y, et dites-nous ce que vous avez en tête, dit Conn. Quels sont vos sentiments sur cette vendetta ? Désirez-vous la prolonger encore d'une centaine d'années parce que nos ancêtres se haïssaient et se tuaient les uns les autres ?

Lenisa fixait le mur, serrant les dents comme si elle avait envie de pleurer. Elle dit enfin :

— J'aimerais mieux ne pas considérer Alastair comme mon ennemi. Ni vous non plus, d'ailleurs. Je ne ressens aucune animosité envers vous, et mon grand-père non plus. Il a parlé à votre frère en ami. Et vous, que désirez-vous, Hammerfell ?

*Sottises sentimentales*, pensa Conn. *Simple béguin d'une jeune fille romanesque pour un beau jeune homme, alors qu'elle n'a pas eu l'occasion d'en rencontrer beaucoup.*

Pourtant, sa franchise le toucha et il admira son honnêteté.

Alastair lui prit la main, en disant gentiment :

— Moi aussi, j'aimerais mieux ne pas être votre ennemi, Lenisa. Nous trouverons peut-être un moyen d'être amis.

Soudain, il leva vers son frère un regard belliqueux.

— Et maintenant, tu peux bien me traiter de traître à Hammerfell si tu veux...

— Pas du tout, dit Conn. Peut-être que cette vieille querelle a fait son temps. Le Seigneur Storn a dit une chose qui m'a vraiment touché : il a dit que nous avions tant d'ennemis hors de nos frontières que nous ne devrions pas nous battre entre nous. Il a dit que les Hastur et les Aldaran nous prenaient en tenailles et exerçaient des pressions pour gober nos royaumes – et que nous devrions peut-être nous unir contre eux. J'aurais du mal à penser au Roi Aidan comme à un ennemi...

— ...et pourtant, il nous a promis de nous aider à reconquérir Hammerfell, dit Alastair.

Lenisa se leva et se mit à arpenter la chambre, Bijou sur les talons, montrant les crocs.

— Vraiment ? Et de quel droit vous a-t-il fait cette proposition ? Quel droit a-t-il d'interférer en ces matières ? dit-elle, si furieuse qu'elle avait du mal à parler. Je ne veux pas que ces domaines deviennent un autre fief des Hastur, qui semblent bien résolus à étendre leur domination de Temora jusqu'au Mur-Autour-du-Monde.

— Vous ne connaissez pas le Roi Aidan, dit Conn. Je ne crois pas qu'il soit personnellement ambitieux ; mais il veut que l'ordre et la paix règnent dans le pays. Il déteste ces petites guerres, les effusions de sang, et les bouleversements et troubles qui les suivent. Il voudrait voir ce royaume en paix.

— Et quand nous serons tous les sujets des Hastur, dit Lenisa, que deviendront les hommes comme mon grand-père ?

— La seule façon de le savoir serait de leur demander à tous les deux quand ils seront face à face, dit Alastair.

— Cela peut peut-être se faire, dit Conn. En fait, si Roi Aidan venait ici, cela se produirait tôt ou tard, dit Conn. Mais nous nous sommes engagés à lever des armées contre Storn, pour que le roi puisse légitimement intervenir avec ses troupes afin de mater la rébellion d'Aldaran.

En révélant cette partie des plans du Roi Aidan, Conn eut l'impression de commettre une trahison.

— Pourquoi Aidan enverrait-il une armée si nous pouvons régler cette affaire entre nous, et trouver de la force dans l'unité ? demanda Alastair. C'est nous que concerne une menace venant d'Aldaran, et non les seigneurs des basses terres, fussent-ils des Hastur.

— Je vous accorde que je ne connais pas bien ces questions, dit Lenisa, mais j'ai entendu dire qu'il existe un traité par lequel ce pays est vassal des Hastur, et que, par suite, nous ne pouvons pas signer d'accord entre nous sans le consentement des Hastur. Quand Geremy, premier du nom, régnait en Asturias...

— Il semble donc que la chose à faire serait d'essayer de faire venir le Roi Aidan ici, *sans* ses armées, intervint Alastair.

— Et c'est bien là le problème. Comment persuader Aidan de venir ici en paix ? dit Lenisa, venant se percher sur le lit d'Alastair. Si le roi est décidé à faire la guerre dans ces montagnes...

— Je ne crois pas qu'il le désire. J'ai l'impression qu'il considère cela comme une regrettable nécessité qu'il craint de ne pouvoir éviter, dit Conn.

— Alors, d'une façon ou d'une autre, il faut persuader Aidan de venir ici sans ses armées... dit Alastair, mais dans ce cas, il pensera peut-être que nous essayons de l'attirer ici désarmé pour l'attaquer par trahison...

— Sottises, l'interrompt Lenisa. Dites-lui d'amener autant de gardes du corps et de gardes d'honneur qu'il voudra ; mais pas de soldats qui susciteraient des troubles en chevauchant au milieu des moissons et qu'il faudrait loger chez les habitants, déjà trop pauvres pour se nourrir eux-mêmes.

— Pas si vite, dit Conn. J'ai parlé avec le Roi Aidan, et je crois qu'il est bien disposé envers nous, ou au moins, envers notre cause. Mais je n'ai pas le pouvoir de dire au roi de venir ici ou d'y rester. Il nous a offert des armées, mais je ne sais pas s'il avait l'intention de venir lui-même.

— Alors, il faut le persuader de venir d'une façon ou d'une autre, dit Lenisa. Connaissez-vous quelqu'un qui a l'oreille du roi ? Votre mère, peut-être, qui a passé toutes ces années à Thendara ? Ou encore un membre de la famille royale ?

Alastair dit :

— Le cousin du roi, Valentin Hastur, essaye depuis des années de persuader ma mère de l'épouser – mais je ne voudrais pas lui demander d'user ainsi de son influence. Et je ne crois pas qu'elle s'en servirait si je le lui demandais. Pourtant, mon meilleur ami est le fils adoptif de la reine et le fils de sa cousine préférée. Mais il est à Thendara...

— Si c'est de Gavin que tu parles, dit Conn, il a insisté pour nous accompagner, et il est en ce moment dans le cottage de Markos, veillant sur notre mère et Floria. Il a certainement l'oreille du roi, ou au moins de la reine... Mais la reine n'est pas en état d'aider qui que ce soit, continua-t-il avec tristesse.



Quand nous avons quitté Thendara, elle était gravement malade et l'on craignait pour sa vie.

Cette triste nouvelle jeta un froid sur leur animation, et, dans le silence qui suivit, ils entendirent du bruit dans le hall, et, un instant plus tard, Dame Jarmilla entra.

— Maîtresse, le Seigneur a ordonné que vous vous couchiez de bonne heure ; combien de personnes vont-elles venir ici ce soir en demandant à voir vos invités ?

— Je n'attendais personne, dit Lenisa, levant sur elle de grands yeux bleus innocents. Mais si ce n'est pas une bande de mercenaires armés, faites-les entrer, qui qu'ils soient.

Dame Jarmilla alla ouvrir la porte en grommelant, et Gavin Delleray entra, trempé jusqu'aux os, ses cheveux teints et décoiffés dégoulinant dans son cou.

— Alastair, mon cher ami ! Quelle étrange aventure ! Je dormais tranquillement chez Markos, quand je me suis réveillé brusquement. Je venais de rêver que j'étais dans la salle du trône du Roi Aidan, et qu'il me demandait de venir ici immédiatement – *immédiatement*, vous rendez-vous compte ? Sous cette pluie, et pas un seul parapluie convenable dans tout le village – pour prendre de vos nouvelles.

L'air sincèrement désolé, il s'inclina devant Lenisa et Dame Jarmilla.

— Sur mon honneur, *mestra*, je ne veux aucun mal à quiconque sous ce toit – ni sous aucun autre d'ailleurs, dit-il. Je suis un ménestrel, pas un soldat.

*Ah, c'est donc ça ? se dit Conn, stupéfait. Je me demandais parfois pourquoi Gavin avait insisté pour nous accompagner. Mais j'aurais dû savoir que le Roi Aidan voudrait avoir des yeux et des oreilles à son service pendant ce voyage. Gavin lui-même ne comprenait pas ce qu'il faisait là ; mais j'aurais dû comprendre...*

À l'évidence, Alastair et Lenisa étaient parvenus à la même conclusion. Ils se mirent à parler en même temps, mais Gavin les arrêta d'un geste suppliant.

— Je vous en prie, laissez-moi au moins me sécher un peu avant de m'enrôler dans vos intrigues.

Lenisa semblait ravie.

— C'est un ange qui vous envoie, dit-elle. Ou seriez-vous un ange vous-même, venu à notre secours ?

Dame Jarmilla émit un grognement dédaigneux.

— Les *cristoforos* prétendent qu'on trouve des anges dans les endroits les plus inattendus, remarqua-t-elle. Mais c'est sûrement la première fois dans l'histoire qu'un Dieu a suffisamment d'humour pour nous envoyer un messenger angélique qui se teint les cheveux en écarlate.

— Qui, moi ? Un ange ? dit Gavin, stupéfait. Seigneur de la Lumière, vous devez vraiment être en grand besoin de messenger ! De quoi s'agit-il donc ?

Alastair s'assit, et, prenant une couverture pliée au pied de son lit, la lança à son ami.

— Mon cher ami, asseyez-vous près du feu pour vous sécher, dit-il. Et... pourrions-nous persuader l'excellente Dame Jarmilla de nous préparer une boisson chaude ? Car si tu attrapes froid, tu ne serviras à rien à personne.

Dame Jarmilla alla décrocher la bouilloire suspendue dans l'âtre, et se mit à concocter une préparation à l'odeur délicieuse.

— Je n'ai jamais tant regretté de ne pas avoir de *laran*, reprit Alastair ; mais il suffit peut-être d'avoir un ami qui a, non seulement le *laran*, mais aussi l'oreille du roi. Avec votre aide, Gavin, nous parviendrons peut-être à éviter une reprise des hostilités dans ces montagnes.

Il gloussa et ajouta :

— Et quand tout sera fini, peut-être pourrez-vous en tirer une ballade.

## CHAPITRE 18

Ils veillèrent très tard, discutant la moitié de la nuit de la façon dont Gavin pouvait contacter télépathiquement le Roi Aidan et essayer de le persuader de venir en messager de paix, uniquement accompagné de gardes du corps et de gardes d'honneur, en vue de mettre fin à la vendetta entre Storn et Hammerfell qui désolait le pays depuis cinq générations.

— Mais, leur rappela Lenisa, c'est peut-être la dernière chose que désire le Roi Aidan ; car si la paix règne dans les Heller, il n'aura plus aucun prétexte pour étendre son royaume dans cette partie du monde.

— Je répondrai seulement que vous ne connaissez pas le Roi Aidan, répliqua Conn. Si vous le connaissiez, vous lui feriez confiance, comme moi.

— Peut-être, dit Lenisa, mais si Aidan est un puissant *laranzu*, capable de lire dans les esprits à cette distance, peut-être arriverait-il à me faire souhaiter devenir sa vassale sans mon consentement.

Ce fut Alastair qui répondit, car Conn n'avait jamais pensé à une telle éventualité. Il dit :

— Je ne connais pas bien l'esprit du roi ; mais ma propre mère a toujours été *leronis*, aussi loin que remontent mes souvenirs, et si elle était capable d'imposer l'obéissance à quelqu'un contre sa volonté, j'aurais sans doute été moins mauvais sujet. Elle m'a toujours dit et répété que la première loi du *laran* est de ne jamais s'en servir pour exercer des pressions sur l'esprit ou la volonté d'un autre ; si Floria était ici, elle pourrait vous réciter le Serment du Moniteur, première obligation de toute *Leronis* – *ne jamais entrer dans un esprit sans son consentement, sauf pour aider ou guérir*, cita-t-il.

— C'est bien ce qu'on m'a appris pendant mes études, dit Lenisa. Mais qui sait comment un Hastur – un des rois-sorciers – peut définir « aider » ou « guérir » ou « agir dans l'intérêt de quelqu'un » ?

Alastair la regarda, et Conn eut l'impression que tous les sentiments de son frère s'exprimaient dans ce regard.

*Superficiel ; il est niais et superficiel, s'il peut renoncer à Floria pour cette fille, pensa Conn, et s'il renonce aussi à une ancienne querelle où l'honneur de nos ancêtres est en jeu, pour les douceurs de la paix. Pour un Hammerfell, la guerre est une entreprise honorable ; mais que peut nous rapporter cette paix tant vantée avec Storn ? Reste à savoir si Storn a l'intention de nous restituer nos terres et de reconstruire notre château, et rien n'est moins sûr. L'honneur exige que nous poursuivions la vendetta, au moins jusqu'à ce que nous ayons vengé notre père.*

Mais bien qu'ayant toujours vécu dans l'idée et l'espoir d'une vengeance, il était troublé, et Lenisa le regardait avec tristesse et scepticisme, presque comme si elle lisait dans ses pensées.

Il essaya de voir Lenisa par les yeux de son frère, et elle ne lui parut guère mieux que les simples filles de la campagne avec lesquelles il avait joué dans son enfance, et dansé aux fêtes des moissons et des solstices. Jolie, certes, elle était jolie, très simplement vêtue d'une robe de tartan vert et bleu, avec son visage à l'ovale régulier, ses joues roses et ses tresses luisantes enroulées sur les oreilles.

Il la compara mentalement à Floria, grande, élégante, avec son visage d'une grande beauté et sa voix mélodieuse. C'était une *leronis* entraînée, dont on aurait pu croire qu'elle ne s'abaissait jamais à préparer une tisane ou du vin chaud pour ses hôtes... et pourtant, il n'en était rien. Floria avait participé au dressage de la jeune Cuivre, et ne reculait pas devant le travail manuel. Floria n'était pas plus une belle oisive que Lenisa, et avait développé ses capacités personnelles. De plus, Floria était belle, noble et instruite, *leronis* à part entière, alors que Lenisa n'était qu'une fille de la campagne, simple et jolie. Enfin, il devait être aisé de mal juger Floria ; Lenisa, elle aussi, avait peut-être des vertus cachées, et s'il la connaissait mieux, peut-être l'estimerait-il à sa propre valeur.

Conn passa la nuit par terre au pied du lit de son frère. Comme l'avait dit Lenisa – ou était-ce Dame Jarmilla ? – c'était sans doute la première fois que Storn abritait non pas un, mais deux Hammerfell. Il rêva du Roi Aidan, avec l'impression de l'avoir trahi ; il s'était déchargé sur Gavin de la tâche d'expliquer au roi que ses années n'étaient plus nécessaires. Mais que faisait-on alors de la menace posée par Aldaran ? Et il se demandait aussi – était-ce dû à son éducation rustique ? – si Alastair et Gavin n'étaient pas ligüés contre lui. Il n'avait pas grande confiance en ces citadins. Il s'endormit, et son esprit dériva vers la chambre où dormait Lenisa, avec Dame Jarmilla couchée sur un lit de camp devant sa porte, pour s'assurer que personne n'entrait chez la jeune fille.

Alastair le réveilla de bonne heure le lendemain matin ; la neige battait doucement contre les vitres.

— Prends ta jument, mon frère, dit-il, troublé. Elle est dans les écuries de Storn. Retourne chez Markos, car notre mère doit être informée de nos plans. Et je ne sais pas quand je serai suffisamment rétabli pour sortir d'ici.

— D'autant plus que tu n'en as pas envie, à cause de Lenisa, dit Conn.

— Tu devrais bien être le dernier à me le reprocher, dit Alastair, non sans un mouvement de rage, puisque Floria sera libre de tomber dans tes bras – crois-tu que je n'ai pas vu que tu en es tombé amoureux fou dès le premier regard ?

— Peux-tu m'en blâmer ? Et pourquoi pas, puisqu'à l'évidence, tu ne l'aimes pas comme tu le devrais.

— Ce n'est pas juste, dit Alastair. Je l'aime. Je la connais depuis mon enfance. Jusqu'à mon arrivée ici, je pensais que la vie ne pouvait rien me réserver de plus heureux que d'épouser Floria...

— Alors, pourquoi as-tu changé d'avis ? Tu crois maintenant qu'il vaut mieux épouser cette fille Storn – pour des raisons politiques ?

— On croirait presque que tu ne veux pas que cette vendetta se termine, l'accusa Alastair, maintenant vraiment furieux.

— Je n'ai aucune objection à une paix *honorable*, dit Conn, stipulant la restitution de nos terres et de notre château, et garantissant la sécurité de nos vassaux. Ils t'importent peu, et tu as sans doute raison de ne pas te soucier d'eux, car tu ne les connais pas. Mais moi, j'ai passé toute ma vie parmi eux, et l'honneur me commande de m'occuper de leur sort. Crois-tu qu'il suffira pour cela d'épouser une Storn ?

— *La Storn*, dit sèchement Alastair. Elle et son grand-père sont les seuls survivants de cette lignée. Storn une fois mort et Lenisa mariée à un Hammerfell, la vendetta s'éteindra naturellement, sans plus personne pour l'entretenir.

— As-tu donc l'intention d'assassiner ton hôte ? gronda Conn, sarcastique. Je ne sais pas quelle est la coutume des villes, mais ici, on voit d'un mauvais œil ce genre de comportement.

— Non, bien sûr que non... rétorqua Alastair, à l'instant où Gavin s'assit dans son sac de couchage et grogna :

— Qu'est-ce que vous avez encore à vous disputer ?

Il passa les doigts dans ses cheveux, hérissés dans toutes les directions.

— Et d'ailleurs, quelle heure est-il ? Il fait à peine jour !

— Conn m'accuse de comploter l'assassinat du Seigneur Storn, répondit Alastair. Il n'a pas froid aux yeux, mon *petit* frère.

— Tu sembles tout prêt à oublier tes engagements envers Floria, remarqua Conn, alors, comment peux-tu me demander de comprendre les nuances délicates de ta définition de l'honneur ?

Mais Alastair, au lieu de mordre à l'hameçon, réfléchit un moment, puis dit, pensif :

— Le fait est que je *ne suis pas* engagé envers Floria. Je regrette que la Reine Antonella soit malade, mais à cause de son attaque soudaine, les fiançailles n'ont pas été officiellement célébrées...

Conn dit, tout aussi rêveur :

— Et, parmi les invités de la soirée, combien savaient auquel de nous deux Floria se fiançait ?

Gavin avait l'air amusé, comme s'il savait quelque chose qu'ignoraient les deux frères.

— Et quelle magnifique dénouement traditionnel pour une querelle que l'union des deux familles belligérantes par le mariage – car je suppose, Alastair, que vous désirez épouser Dame Storn – la *damisela* Lenisa, je veux dire ?

Alastair acquiesça de la tête, et Gavin poursuivit :

— Et si Conn désire épouser Floria, je doute que votre mère s'y oppose, puisqu'elle aura toujours Floria pour fille. Il ne vous reste donc qu'à convaincre le Seigneur Edric...

— Et Floria, intervint Conn. À moins que vous ne la considériez que comme un pion, simple objet de marchandage entre les mains de son père.

— Oui, naturellement, approuva Gavin. Vous devriez parler à Floria tous les deux, mais je suis sûr qu'elle acceptera d'apporter sa contribution à la paix. Après tout, si elle épousait Alastair et que la vendetta se poursuive, elle risquerait d'y perdre ses enfants. Mais Storn donnera-t-il son consentement ?

Alastair haussa les épaules.

— Il faudra simplement le lui demander pour le savoir, dit-il comme la porte s'ouvrait.

— Me demander quoi ?

Le Seigneur Storn était debout sur le seuil, et, bien que personne ne lui répondît, il semblait connaître la réponse.

*Possède-t-il le laran ?* se demanda Conn.

— Naturellement, mon garçon, répliqua Storn. Les Storn l'ont toujours possédé. Les Hammerfell ne l'ont-ils pas ?

Sans attendre la réponse, il poursuivit, se tournant vers Alastair :

— Ainsi, vous désirez épouser ma petite-nièce, n'est-ce pas ? Mais d'abord, parlez-moi donc de votre fiancée, celle qui vous attend au village avec votre mère.

— *Domna* Floria, dit lentement Alastair. Eh bien, vous comprenez, Seigneur, nos familles sont amies, et je la connais depuis mon enfance, alors, quand on me l'a proposée pour épouse, j'ai pensé que j'avais de la chance. Elle est très jolie. Mais après, j'ai rencontré Lenisa et... j'en suis tombé amoureux.

— Vraiment ? dit le Seigneur Storn d'un ton pensif. Tout cela est très joli pour les premiers mois, jeune homme, mais après, qu'est-ce qui vous maintiendra ensemble ? Je ne crois pas à toutes ces sottises d'amour et de romance, je n'y ai jamais cru et n'y croirai jamais. Un bon mariage arrangé par les parents a beaucoup plus de chances de succès ; ainsi, les jeunes époux n'ont pas d'espérances irréalistes.

Il fronça les sourcils.

— Quand même, il faudra bien que je marie Lenisa un jour – si je ne veux pas que ma lignée s'éteigne, et je ne le veux pas. Aldaran de Scathfell la voudrait pour son frère, mais je ne suis pas sûr... J'y penserai, mon garçon, j'y penserai.

Il regarda Gavin, toujours assis sur son sac de couchage près de la cheminée.

— Je ne crois pas que nous ayons été présentés, dit-il.

Gavin se leva vivement tandis qu'Alastair faisait les présentations.

— Ainsi, vous êtes cousin du roi Hastur ?

— Seulement par alliance, Seigneur, dit Gavin d'un ton respectueux.

— Et vous proposez de l'attirer ici pour présider les négociations ?

— Si vous êtes d'accord, Seigneur, dit Gavin. Je ne voudrais pas lui faire courir un danger quelconque.

— Le danger rôde toujours dans ces montagnes, grogna Storn. Quand ce n'est pas la guerre, c'est un raid de bandits, ou c'est Aldaran qui cherche à étendre son territoire. Mais je vous donne ma parole que votre roi ne courra aucun danger de mon fait ; je serais heureux de discuter de tout avec lui s'il le désire.

Il considéra le sac de couchage en fronçant les sourcils.

— Est-ce là ce que ma maison a de mieux à offrir à un hôte ?

Il alla à la porte et tonitrua :

— Lenisa !

Aux échos de sa voix répercutés dans le hall répondit un bruit de pas – Lenisa qui arrivait en courant.

— Oui, grand-père ?

Il pointa un doigt accusateur sur la literie de Gavin.



— Est-ce là tout ce que tu peux proposer à un hôte ? Fais préparer une chambre pour *Dom* Gavin, et une autre pour Dame Hammerfell et sa compagne.

— Ma mère et Floria viennent ici ? dit Conn, stupéfait.

— Pourquoi pas, puisque vous y êtes déjà tous les deux ? demanda Storn. Vous ne pensez quand même pas qu'une hutte de paysan est un logement digne de votre mère et de votre fiancée – ou de la fiancée d'Alastair – ou de la fiancée *de qui voudrai* Et je ne pense pas qu'Hammerfell soit en état de les recevoir. Je les ai invitées moi-même.

D'un regard furieux, Alastair imposa le silence à son frère.

— Nous vous sommes très reconnaissants de votre hospitalité, Seigneur.

Conn espéra que le Seigneur Storn n'entendît pas ce qu'il ajouta mentalement : *d'autant plus que c'est à cause de vous que nous avons besoin d'hospitalité.*

Si toutefois Storn l'entendit, il n'en fit rien paraître, et dit simplement :

— Puisqu'il semble que nous ayons beaucoup de choses à discuter, autant le faire confortablement. J'en ai assez pour un bon moment de patauger dans la neige. Viens, ma fille, dit-il à Lenisa. Préparons-nous à recevoir nos invitées.

— C'est donc si pénible d'inspecter les bornages ? demanda Alastair.

Conn réalisa alors qu'il n'était pas au courant du dernier incendie. Il lui raconta donc les événements de la nuit, pensant à part lui : *peut-être est-ce une bonne chose qu'Alastair épouse Lenisa. Au moins, elle connaît les coutumes des Heller et pourra le persuader de les observer.*

— Mais crois-tu vraiment que maman et Floria seront en sûreté ici ? demanda Conn quand il eut terminé son récit.

— Ne t'inquiète pas pour Floria, dit Alastair avec insouciance. Elle n'a rien à voir avec cette vendetta.

— *Domna* Erminie devrait être en sécurité, dit Gavin. Le Roi Aidan sait que nous sommes ici et ne tolérerait jamais qu'il nous soit fait aucun mal – je crois que nous n'avons pas à nous inquiéter.

Cela suffit à réduire les jumeaux au silence ; ils ne connaissaient pas de protecteur plus puissant que le roi Hastur.

Conn revint au village, et, devant les grilles en ruine d'Hammerfell, il passa la matinée à faire travailler la jument qu'Alastair avait menée si durement. L'après-midi, il escorta Erminie et Floria jusqu'au Château de Storn. Il fut soulagé de constater que Lenisa plut tout de suite à Erminie ; si, pour une raison quelconque, sa mère avait conçu de l'aversion pour elle, cela aurait grandement compliqué la situation. Il osa à peine parler à Floria ni même la regarder. La seule idée qu'elle serait peut-être libre pour l'épouser lui donnait le vertige. Et la conférence qui suivit le dîner fut un modèle d'harmonie. *Lenisa a dû avoir une longue conversation avec le Seigneur Storn*, pensa Conn, amusé. *Il semble bien plus acquis que ce matin à l'idée d'un mariage avec Alastair*. Et Floria avait, à l'évidence, remarqué quelque chose, car elle s'était assise près de Conn, envers qui elle avait adopté une attitude assez possessive, ce qui ne fut pas pour lui déplaire, tout en se demandant s'il devait à Gavin ce changement d'attitude. Qu'est-ce que Gavin avait bien pu lui rapporter de la discussion du matin ?

Toutefois, la réponse à cette question ne se fit pas attendre. Quand ils furent tous installés au jardin d'hiver avec leur vin chaud, ce fut Floria qui ouvrit la conversation de façon franche et directe.

— J'ai cru comprendre, Alastair, que vous ne désirez plus m'épouser ?

Alastair, embarrassé, déglutit avec effort. *Même à Thendara, on ne leur apprend pas la façon courtoise de se débarrasser d'une fiancée*, se dit Conn avec ironie, *en dépit de leur élégante étiquette*.

— J'ai, et j'aurai toujours, le plus grand respect pour vous, ma chère cousine... commença Alastair, mais...

— Peu importe, Alastair, dit doucement Floria. Je veux bien vous délier de nos fiançailles qui, après tout, n'ont jamais été rendues officielles. Je voulais simplement que tout le monde soit témoin que c'est ce que nous désirons *tous les deux*.

— Tous les deux ? dit Alastair d'un ton léger. Alors, vous deviendrez ma sœur ?

Tous les regards se portèrent sur Conn.

— Oui, dit Conn avec entrain. Si Dame Floria le désire, rien ne me rendrait plus heureux.

Floria lui prit la main avec un sourire radieux.

— Rien ne me rendrait plus heureuse non plus.

— Et je suppose que vous attendez maintenant mon consentement pour que ma petite-nièce devienne Duchesse d'Hammerfell, gronda Storn.

— Je préférerais certainement l'épouser avec votre consentement, Seigneur, dit poliment Alastair.

— Ou sans lui ? Voulez-vous dire que vous l'épouserez avec ou sans mon consentement ? Est-ce bien ce que je dois comprendre ?

Storn se tourna vers Erminie et la foudroya du regard.

— On peut dire que vous avez bien élevé votre fils, Dame Erminie ! Que pensez-vous de tout cela ?

Erminie baissa les yeux sur ses mains, croisées sur ses genoux, puis releva la tête et regarda Storn dans les yeux.

— Seigneur, dit-elle avec douceur, il me semble que cette vendetta s'est poursuivie pendant trop de générations, alors que tous ceux qui l'avaient commencée étaient morts depuis longtemps. Elle m'a coûté mon ami d'enfance et mon mari, et pendant de nombreuses années, j'ai cru qu'elle m'avait aussi coûté un fils. Vous avez perdu toute votre famille, sauf Lenisa. N'y a-t-il pas eu assez de morts – des miens et des vôtres ? Quels qu'aient été les griefs originels, nos deux familles ont certainement versé assez de sang pour les laver, et tous les Cent Royaumes de surcroît ! Si mon fils désire épouser votre petite-nièce, je me réjouis de l'occasion de terminer cette querelle à jamais, je jure que Lenisa me sera aussi chère que ma fille, et je leur donne ma bénédiction. Je vous supplie de faire de même, Seigneur.

— Et le seul choix qui me reste, je suppose, dit Storn, feignant l'amertume, mais l'œil malicieux, c'est de jouer l'ogre de la pièce, qui refuse, vous pousse à susciter des troubles, de sorte que le Roi Aidan arrive avec son armée, et apporte ravages

et destructions dans tous nos domaines... et à ma mort, vous obtenez la fille de toute façon, en supposant que vous surviviez tous les deux.

— Exprimé ainsi, dit Gavin, le choix ne semble pas très attrayant. Mais pourquoi ne pas considérer la situation d'un autre point de vue ? Et vous donner le rôle du héros qui met fin à des hostilités séculaires ?

Le Seigneur Storn fronça les sourcils.

— Cette alternative n'est guère séduisante non plus. Mon père se retournerait dans sa tombe. Enfin, il n'a pas tenu compte de mon bon plaisir pour diriger sa vie, et je ne vois pas de raison de tenir compte du sien pour diriger la mienne. Personnellement, je n'approuve pas les mariages d'amour ; mais vous avez parlé au nom de votre fils, Dame Erminie, et il faudra bien que je donne ma petite-nièce à quelqu'un, je suppose. Très bien, ma fille, dit-il à Lenisa, si tu veux l'épouser, je ne m'y opposerai pas. Mieux vaut faire un seul royaume de Storn et Hammerfell que de les perdre tous les deux au profit d'Aldaran. Tu veux l'épouser ?

Il la foudroya, les yeux flamboyants.

— Ce n'est pas parce que tu le trouves romantique ou toute autre sottise pareille ? Eh bien, épouse-le, si ça te fait plaisir.

— Oh, merci grand-père ! s'écria-t-elle en le serrant dans ses bras.

Alastair se leva et lui tendit la main.

— Merci, Seigneur.

Il déglutit avec effort et poursuivit :

— Je ne saurais vous exprimer ma reconnaissance. Pourrions-nous donner votre nom à notre premier fils ? termina-t-il, rougissant jusqu'à la racine des cheveux.

— Ardrin d'Hammerfell ? Mon arrière-grand-père en fera des sauts périlleux dans sa tombe, mais... enfin, oui, si vous voulez, dit Storn, essayant de dissimuler sa satisfaction.

Il serra la main d'Alastair en ajoutant :

— Mais attention de la bien traiter, jeune homme ; même quand la première passion se sera éteinte, n'oubliez jamais qu'elle est votre épouse – et, si les Dieux le permettent, la mère de vos enfants.

— Je vous le promets, Seigneur – mon Oncle, dit Alastair avec ferveur.

À l'évidence, Alastair n'imaginait pas que ses sentiments envers Lenisa puissent jamais changer, et Erminie avait l'air indigné, mais au moins, ces paroles semblaient avoir réconcilié le Seigneur Storn avec l'idée de ce mariage.

— Eh bien, voilà une chose réglée, dit-il. Je suppose que vous voudrez en prévenir votre roi. Vous pouvez lui dire que je lui offre l'hospitalité – mais je n'ai qu'une trentaine de places pour ses gardes à la caserne, et je ne peux pas demander à mes fermiers de loger des étrangers avec toutes les épreuves qu'ils ont à supporter en ce moment. Voulez-vous le lui expliquer, jeune homme ? dit-il à Gavin.

Gavin hocha la tête, se renfonça dans son fauteuil et ferma les yeux.

— Il n'a pas besoin de sa matrice ? marmonna le Seigneur Storn.

— Pas pour parler au seigneur Hastur, chuchota Erminie en réponse.

Alastair se surprit à se poser des questions sur la nature inconnue du *laran* des Hastur. Mais tous les autres semblaient trouver cela naturel ; ils firent silence quelques minutes, attendant que Gavin rouvrit les yeux, ce qu'il fit dix minutes plus tard, et tendit immédiatement la main vers sa coupe de vin. Floria poussa vers lui une assiette de biscuits, et il en mangea un avant de parler.

— Il sera là d'ici une décade, dit Gavin. La Reine Antonella va beaucoup mieux qu'on ne l'espérait, et il pense pouvoir la quitter quelques jours. Et puisqu'il avait annulé tous ses engagements pour rester près d'elle, il n'est attendu nulle part. Il pourra donc s'éclipser discrètement avec une vingtaine de gardes – pour ne pas mettre votre hospitalité à trop rude épreuve, Seigneur Storn – et nous rejoindre ici.

— Très bien, dit Storn. Lenisa, veille à ce que tout soit prêt pour recevoir Sa Majesté.

— Je vous aiderai, si vous le permettez, dit timidement Floria, avec un sourire hésitant.

Lenisa hésita aussi un instant, puis lui rendit son sourire.

— Ce serait très aimable à vous, dit-elle. Je ne connais pas le protocole pour recevoir un roi – ma sœur.

Floria savait qu'elle était déchirée, entre la timidité et la crainte que le *laranzu* de Thendara ne dédaigne sa simplicité campagnarde.

— Oh, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter à ce sujet, mon amie, dit-elle, embrassant spontanément Lenisa. Le Roi Aidan est le plus gentil des hommes ; en moins d'une demi-heure, vous aurez l'impression qu'il est votre oncle préféré et que vous l'avez connu toute votre vie, n'est-ce pas, Gavin ?

## CHAPITRE 19

La fin de cette longue querelle et la venue du Roi Aidan suscitèrent chez Conn un étrange malaise. Peut-être était-il de nature méfiante, mais tout lui semblait trop facile, trop beau pour être vrai. Son futur mariage avec Floria lui paraissait un rêve merveilleux dont il craignait de s'éveiller. Quelques jours plus tard, chevauchant dans la montagne pour faire la tournée de ses fermiers – non, des fermiers d'Alastair – l'idée lui vint que, depuis son départ pour Thendara, il vivait comme dans un rêve – un rêve auquel il n'arrivait pas à croire tout à fait.

Il confia ses angoisses à Gavin qui éclata de rire.

— Oui, je sais ce que vous voulez dire, dit-il. Si c'était une ballade, il devrait survenir une autre complication, de préférence une grande bataille, pour faire un dénouement satisfaisant.

— Que tous les Dieux nous en préservent, dit Conn. Au fait, comment vont le Roi Aidan et la Reine ?

Gavin, qui entraînait tous les soirs en rapport avec le roi, répondit :

— La reine n'a rien à craindre entre les mains de Renata ; sa convalescence sera lente – et il est peu probable qu'elle retrouve toutes ses capacités, mais elle ne sera pas non plus sérieusement handicapée. Quant au roi, il a traversé la Kadarin hier soir et devrait arriver ce soir dans les contreforts des montagnes.

— Vous devez être un puissant *laranzu* pour communiquer avec lui à cette distance, dit Conn.

— Pas vraiment, dit Gavin. En fait, j'ai très peu de *laran* ; c'est essentiellement la puissance du roi qui maintient le rapport. C'est plutôt vous qui êtes le puissant *laranzu* ; et vous pourriez sans doute inspecter le pays et vos fermiers sans sortir

d'ici, dit-il, embrassant du geste le paysage qu'ils voyaient du jardin d'hiver où ils se trouvaient. Et vous épargner bien des heures de monte par tous les temps.

— J'aime bien monter, dit tranquillement Conn. Quant au mauvais temps, vous n'avez encore rien vu.

Il réfléchit quand même aux paroles de Gavin et demanda :

— Vous croyez vraiment que je pourrais tout voir d'ici ?

Gavin haussa les épaules.

— Essayez, dit-il.

Conn sortit sa pierre-étoile et, se renversant contre ses coussins, se concentra sur elle. Soudain, il eut l'impression de s'élever et de traverser les vitres, mais quand il regarda en arrière, il se vit toujours assis dans son fauteuil. Il fit un pas en avant et flotta doucement jusqu'au sol. Il s'engageait sur la route partant du château quand il se rappela de vieilles histoires de *leroni* qui glissaient sur les vents avec de grands planeurs. Il n'avait pas de planeur, mais il semblait libéré de son corps pour le moment, alors, peut-être que...

Apparemment, l'idée seule suffisait, car il se retrouva en train de planer au-dessus des arbres. Devait-il se rendre à Hammerfell ? Non, il avait parcouru ses terres la veille et l'avant-veille – et il s'était toujours demandé ce qui s'étendait au-delà des frontières de Storn.

Une dérive de quelques minutes l'amena au-dessus d'un grand donjon de pierre. *Scathfell*, pensa-t-il, se rappelant ce que Storn avait dit d'Aldaran. Sur les ailes de la pensée, il survola champs et prairies encombrées de troupeaux de moutons. Beaucoup d'hommes étaient rassemblés au pied du donjon. *Ce n'est pas la fête des moissons ni la fête de l'embauche ; est-il possible que ce soit l'époque du rassemblement pour la tonte des moutons ?* pensa-t-il. Mais, se rapprochant imperceptiblement, il remarqua qu'aucun d'eux n'était armé de tondeuse, et que la plupart portaient des épées et des lances. Une demi-douzaine d'hommes en uniformes aux armes d'Aldaran, l'aigle à deux têtes, les faisaient ranger en escouades dont l'ensemble ressemblait dangereusement à une armée...

Mais pourquoi Scathfell levait-il des troupes ? Il n'y avait aucun conflit dans la montagne, à part la vendetta de sa famille,



et Aldaran n'y était jamais intervenu. Mais il levait des hommes, sans conteste. Et Conn n'imaginait pas pourquoi.

*Je ferais bien de rentrer et d'envoyer quelqu'un ici sur un planeur, ne serait-ce que pour rassembler davantage d'informations sur ce qui se prépare.*

Il commençait à comprendre que le gouvernement d'Hammerfell dépassait la simple administration des métayers et la gestion des fermes et des moutons.

*Je devrais sans doute avoir une longue conversation avec le Seigneur Storn, pour me documenter sur le gouvernement d'un aussi grand domaine, quoique ce soit en fait du ressort d'Alastair. Ma mère pense que je rentrerai avec elle – et Floria – pour former mon laran à la Tour. Mais devrais-je être laranzu toute ma vie ?* se demanda-t-il. Ce travail ne lui semblait pas gratifiant à long terme ; pourtant, il savait que s'il restait à Hammerfell, il ne pouvait que diluer l'autorité d'Alastair auprès des hommes qui avaient toujours considéré Conn comme leur jeune duc. Pourtant, il répugnait à désertir son peuple, ou à rester tranquillement à l'écart tandis qu'Alastair, adoptant les idées de Storn, les chasserait de leurs terres pour les remplacer par les éternels moutons.

Markos lui avait appris qu'il était responsable de ces gens. Alastair avait-il la moindre idée de ce que c'était que d'être le Duc d'Hammerfell ? Et d'ailleurs, sa mère elle-même le savait-elle seulement ? Elle s'était mariée très jeune. Il ne pouvait pas la blâmer, mais sans doute qu'elle n'en savait presque rien. Conn dériva quelques instants, absorbé par son dilemme personnel ; mais Scathfell levait des troupes, et il devait agir – il devait retrouver le Château de Storn et Gavin.

Pensant à Gavin, Conn se retrouva dans son corps au jardin d'hiver. Son ami, remarquant immédiatement son air préoccupé, lui demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sais pas exactement ce qui ne va pas, répondit Conn, mais je ne comprends pas ce qui se passe...

Il raconta ce qu'il avait vu à Aldaran.

— Dame Erminie doit être prévenue, dit Gavin avec gravité.

Conn ne voyait pas ce qu'Erminie pourrait faire, mais Gavin avait tant d'assurance qu'il ne protesta pas. Erminie vint les rejoindre à l'appel de Conn, sortit sa pierre-étoile et alla se rendre compte par elle-même. Quand elle rouvrit les yeux, elle semblait terrifiée.

— Mais c'est terrible ! Scathfell est sous les armes et marche contre le Roi Aidan. Il dispose d'au moins trois cents hommes.

— Contre Aidan ! Mais il n'a qu'une garde d'honneur, dit Gavin. Une vingtaine d'hommes tout au plus.

— Il va penser que nous l'avons attiré dans un piège. Il faut immédiatement envoyer un messenger pour le prévenir, dit vivement Conn.

— Personne ne pourra le rejoindre à temps, dit Erminie avec désespoir, à moins que...

— Moi, je peux essayer, dit Gavin sans grand espoir. C'est déjà assez difficile de nuit et quand tout est silencieux...

— Trois cents hommes, dit Conn atterré. Le Roi Aidan ne peut pas combattre une telle troupe avec vingt gardes, même si nous armions les ours et les lapins.

Il citait un vieux dicton, mais, à sa grande surprise, Erminie sourit.

— Ça, nous pouvons le faire, dit-elle.

## CHAPITRE 20

Les deux jeunes gens regardèrent Erminie comme si elle avait perdu l'esprit.

— Vous plaisantez, n'est-ce pas ? dit Gavin, d'un ton assez peu convaincu.

— Je ne plaisante jamais en ces matières, dit Erminie. Plaisantiez-vous quand vous m'avez dit que le Roi Aidan n'avait qu'une garde d'honneur avec lui ?

Elle parlait avec assurance et espoir ; pour la première fois, Conn réalisa le vaste champ d'applications du *laran*. Il sentait, du plus profond de lui-même, que sa mère répugnait à utiliser tout ce qu'elle savait, et il se sentit en étroite sympathie avec elle. Soudain, il sut quelle importance cela pouvait avoir, cela aurait, pas tellement pendant la bataille (que Conn ne comprenait pas encore) mais dans la façon dont, par la suite les gens considéreraient sa mère ou quiconque ferait appel à des forces si puissantes.

Elle était *leronis* à la Tour de Thendara depuis bien des années, mais ici, elle n'était qu'une personne parmi d'autres, et les gens n'avaient pas plus de considération pour son *laran* que pour son habileté à l'aiguille. À Thendara, elle était Erminie d'abord, et *leronis* ensuite. Ici, dans les montagnes, où les *leroni* étaient rares, une action aussi spectaculaire marquerait visiblement sa différence, la distinguerait à jamais de ses futurs voisins. Personne ne l'oublierait jamais.

— Il faut que tu m'aides, dit-elle à Conn. Il faut que vous m'aidiez tous. Ce sera très compliqué, et nous sommes si peu à posséder le *laran* : moi, vous deux, Floria, le Seigneur Storn... Conn, connais-tu quelqu'un qui ait le *laran* dans ces domaines ?

Conn secoua la tête, tandis que Gavin protestait :

— Mais, Dame Erminie, j'ai si peu de *laran* – je n'ai jamais reçu aucune formation – je ne serai pas bon à grand-chose !

— Le peu que vous avez, nous en avons besoin, dit Erminie, l'air résolu. Mais en attendant, vous pouvez nous servir de messager. Trouvez Storn, Floria, Lenisa et sa guerrière de gouvernante, et amenez-les ici – vite, s'il vous plaît.

Gavin sortit en courant, et elle se tourna vers Conn.

— Nous avons besoin de Markos. C'est toi qui es le plus proche de lui. *Appelle-le.*

Conn fit mine de se lever, mais, d'un geste impatienté, elle le fit rasseoir.

— Pas le temps d'aller le chercher à cheval. Concentre-toi sur lui – appelle-le comme ça ! *Pense* à lui, fais-lui sentir qu'il se passe quelque chose de terrible et que nous avons besoin de lui immédiatement. Et s'il peut rassembler les hommes en venant, tant mieux ; nous aurons besoin de tout le monde.

Conn se concentra, fronçant le front sous l'effort. *Markos, viens me rejoindre, j'ai besoin de toi.*

Il fut assez surpris quand Markos se présenta, et encore plus de constater que son père adoptif trouvait cela tout naturel. Gavin revint avec Lenisa et Dame Jarmilla. Alastair parut lui aussi.

— Alastair ! Je suis content de voir que tu vas mieux, dit Conn.

— Il ne devrait pas se lever, dit Dame Jarmilla avec humeur. Il est encore faible comme un chaton.

Erminie leur expliqua rapidement son intention de transformer toutes les bêtes sauvages qu'elle pourrait trouver en un semblant d'armée.

— Si ce n'était jamais arrivé, on n'en aurait pas fait un proverbe, dit-elle.

— C'est un *laran* dont je n'ai jamais entendu parler, dit Gavin.

— Il était mieux connu autrefois, dit Erminie. La métamorphose a donné naissance à bien des légendes ; mais je ne l'ai jamais pratiquée moi-même. Il paraît que certaines personnes de ma famille pouvaient se transformer elles-mêmes en loups, en faucons – et en je ne sais quoi d'autre. C'est

dangereux pour les humains ; s'ils conservent trop longtemps la forme animale, les caractères de la bête perdurent dans leur personnalité. Pour l'heure, ce que je vais faire sera essentiellement une illusion : les bêtes ne seront pas aussi humaines qu'elles le paraîtront. Elles ne pourront porter d'autres armes que celles que la nature leur a données. Et dans le cas d'un lapin, ce n'est pas grand-chose. Mais cela peut quand même nous être utile.

— Je ne connais rien à ces choses, mais je te serai reconnaissant de tout ce que tu pourras faire pour nous aider, dit Conn. Une guerre à la fois, ça suffit. Comment obtiendras-tu des animaux ?

— Je vais les faire venir à moi, dit Erminie. Tu le peux aussi, je crois. Tu veux essayer ?

Mais cela dépassait trop les compétences de Conn pour qu'il ait envie d'essayer, et c'est avec soulagement qu'il laissa sa place à des *leroni* plus expérimentés.

— Faites-les venir à moi, et je ferai le reste, dit Erminie.

Storn sembla comprendre. Il sortit sa pierre-étoile, et, un moment plus tard, quand Conn regarda par la fenêtre, il vit les terres entourant le château se remplir rapidement de bêtes sauvages.

Il y avait des lapins et des lapins cornus, des hérissons et des écureuils ; il y avait aussi deux ou trois espèces que Conn, pourtant élevé dans les bois, ne connaissait pas. Et il y avait aussi des ours.

Erminie les étudia tous longuement. Au bout d'un moment elle se leva et sortit, circulant parmi les animaux.

— Quand ils seront métamorphosés, ils ne nous fourniront qu'une illusion d'armée, dit-elle quand ils la rejoignirent. Les lapins seront toujours des lapins, et, devant le danger, s'enfuiront au lieu de combattre.

C'était logique, se dit Conn. Mais les *ours* ? Lui et Floria étaient encore en étroit rapport télépathique et elle dit avec calme :

— J'espère que l'apparence d'une armée arrêtera ceux de Scathfell sans qu'il soit besoin d'en arriver à une confrontation. Je n'aurais aucun plaisir à contrôler un ours à forme humaine !

Conn non plus.

— Ni sous aucune autre forme ! dit-il.

Cependant Erminie s'était approchée de l'animal le plus proche. Elle lui jeta quelques gouttes d'eau en disant :

— Abandonne ta forme et prends celle d'un homme.

Sous les yeux de Conn, l'animal, avec des grognements de protestation, grandit, et un petit homme surgit à sa place ; vêtu de brun et de gris, il avait les dents proéminentes et – comme Erminie l'avait annoncé – était toujours essentiellement un lapin ; mais extérieurement au moins, il avait l'apparence d'un homme. Maintenant, Conn comprenait ce qu'elle voulait dire en promettant d'armer les ours et les lapins contre Scathfell.

Lorsqu'Erminie eut terminé, il semblait qu'une armée se dressait devant eux, mais c'était une armée de bêtes sauvages. Alastair le comprit aussi, et dit :

— Ils ne peuvent pas vraiment se battre pour moi, même sous forme humaine...

— Nous espérons qu'ils n'auront pas à se battre, dit Erminie. Mais je peux te donner un garde du corps qui te défendra jusqu'à la mort.

Ce disant, elle appela Bijou. La vieille chienne s'approcha, l'air implorant, et Erminie lui jeta quelques gouttes d'eau comme aux autres animaux en disant :

— Abandonne ta forme et prend la forme correspondant à ton âme.

— Tiens, s'exclama Dame Jarmilla, mais c'est une femme !

— Oui, mais comme vous – c'est une guerrière, dit Erminie.

Puis, s'adressant à Alastair, elle ajouta :

— Elle se battra pour toi tant qu'elle aura un souffle de vie ; il est dans sa nature de te défendre.

Alastair regarda la rousse debout à l'endroit où Bijou avait disparu, vêtue de cuir, la taille ceinte d'une épée.

— Ça, c'est la... c'est *Bijou* ?

— C'est la forme que Bijou a prise pour te défendre, répondit sa mère. C'est la forme véritable de son âme, ou du moins, c'est ainsi qu'elle se voit elle-même.

Et Alastair se dit qu'en effet, Bijou l'avait gardé aussi loin que remontait sa mémoire. En fait, la vieille chienne était l'un de ses plus anciens souvenirs.

— Mais si elle ne se bat pas...

— Je n'ai pas dit qu'elle ne se battrait pas, *elle*, répliqua Erminie. Il est dans sa nature de te défendre – j'ai dit que j'espérais que ce ne serait pas nécessaire que les autres créatures se battent ; elles donneront l'impression d'une armée, et cela suffira sans doute, mais elles ne pourraient jamais nous défendre.

Bijou se coucha aux pieds d'Alastair ; il s'attendait à tout instant qu'elle se mette à lui lécher les mains, et il se demandait comment il réagirait ; elle était toujours chienne, mais elle n'avait plus l'apparence d'une chienne ; elle avait l'apparence d'une guerrière. Seuls ses yeux, grands, bruns, et fidèles n'avaient pas changé.

## CHAPITRE 21

Dans les buissons, Alastair guettait l'armée de Scathfell. Ses propres troupes – la poignée d'hommes véritables, et l'« armée » créée par sa mère en donnant forme humaine aux ours et aux lapins – attendaient avec lui, si nombreuses que, si Scathfell – ou ses conseillers militaires – les apercevaient, ils tourneraient précipitamment les talons et s'enfuiraient. Du moins Alastair l'espérait-il.

Mais si Scathfell – grâce à son *laran* – détectait la vérité, que se passerait-il ? Alastair ne pouvait pas espérer remporter une victoire militaire avec une telle armée qui s'enfuirait au premier engagement. Et une armée essentiellement composée de lapins ne pouvait manquer d'être bonne à la course, se dit-il avec une bonne dose d'humour noir.

Bijou dormait à ses pieds ; n'ayant rien à faire qu'à attendre, elle s'était roulée en boule et endormie. Cela, plus que tout autre chose, lui rappela que, quelle que fût sa forme, elle n'était en somme que sa vieille chienne.

Et cela le rendit perplexe ; sa mère lui avait dit que Bijou le défendrait. Mais comment cette étrange guerrière pourrait-elle le défendre mieux qu'un bon chien ? Malgré son affection pour elle, Alastair était le premier à reconnaître que, métamorphosée en femme, elle ne payait pas de mine.

Avant son départ de Thendara, sa mère avait envisagé un moment de donner forme humaine à Bijou, puis avait déclaré qu'elle le défendrait mieux sous sa forme animale.

Et maintenant, Erminie pensait qu'il serait mieux protégé par une Bijou-femme – pourquoi ? il n'eut guère le temps de continuer ses ruminations. Peu après, il perçut un grondement lointain ; c'était un son qu'il n'avait jamais entendu, mais il



n'eut besoin de personne pour lui dire ce que c'était – incontestablement, le bruit de l'armée en marche de Scathfell. Alastair entendait aussi, au loin, les sonneries des trompettes et les battements des tambours. Aidan n'avait rien d'approchant – seulement sa garde d'honneur, sans armes et incapable de le protéger, comme l'avait dit Gavin. À l'idée de cette injustice, Alastair se sentit bouillir d'indignation.

À ses pieds, Bijou remua et s'étira.

— Je crois que c'est le moment d'y aller, ma belle, dit Alastair d'une voix tendue, et elle émit un petit bruit excité, ni grondement ni jappement, mais qui tenait un peu des deux.

Alastair, pour sa part, était à la fois excité et effrayé. *Sa première bataille. Serait-il tué ? Allait-il paniquer ? En sortirait-il indemne et reverrait-il Lenisa ?*

Il envia Conn, qui avait au moins quelque expérience des combats.

Puis une flèche s'envola vers lui, et il se retrouva en pleine bataille après y avoir pensé si longtemps.

Erminie lui avait exposé sa tactique, vieux truc de montagnard. Derrière les buissons où il se cachait, il entendait ses hommes – et les nombreux ours, lapins et hérissons à forme humaine – s'agiter et faire craquer les branches sous leurs pieds, comme si une grande armée se dissimulait dans le sous-bois. Le seul son incontestablement humain – et qui faisait paraître les autres sons humains également, se dit Alastair, contrairement aux bruits émis par les bêtes sauvages qu'elles n'avaient pas cessé d'être – c'était la mélodie que jouait Markos à la cornemuse, et qui, se répercutant au loin, donnait l'impression d'une troupe beaucoup plus fournie qu'elle n'était. Alastair n'avait jamais réalisé comme il était difficile de distinguer une unique cornemuse d'une douzaine quand le son parvenait aux oreilles après avoir franchi montagnes et forêts.

À travers les arbres, il entendit Scathfell donner l'ordre de se replier. Aldaran, ou quiconque commandait ses forces, ne s'était pas préparé à affronter une douzaine de régiments, et, à en juger sur les bruits, c'était ce qui l'attendait dans les fourrés. Alastair savait que cela s'était déjà fait – il connaissait l'histoire des onze hommes et du joueur de cornemuse qui avaient

repoussé deux régiments à eux seuls – mais jamais à cette échelle. Il savait que l'armée de Scathfell voyait des troupes nombreuses en embuscade dans le sous-bois. Tôt ou tard, Scathfell allait se demander pourquoi ils n'attaquaient pas, mais avant qu'il en ait eu le temps, les quelques vrais soldats d'Alastair lâchèrent sur l'ennemi une volée de flèches et de carreaux d'arbalètes, donnant l'impression qu'ils étaient beaucoup plus qu'en réalité ; surprendre Scathfell ne pouvait pas leur nuire, et en prenant l'offensive, ils convaincraient peut-être Scathfell de battre en retraite avant qu'il ait réalisé la situation.

Alastair regarda autour de lui. Bijou était couchée à ses pieds ; Conn commandait les quelques hommes véritables, et ce n'était que justice qu'ils soient sous les ordres du « jeune duc » pour lequel ils avaient déjà combattu. Gavin, Alastair le savait, galopait à la rencontre du Roi Aidan et de son escorte, pour éviter qu'ils ne se jettent inopinément en pleine bataille.

*Il ne me reste que des ours et des lapins à commander,* pensa Alastair avec quelque amertume ; quelle que fût l'issue de cette soirée, il ne tirerait aucune gloire de sa première bataille. Un commandant caché dans les bois à la tête d'une bande d'animaux métamorphosés, ce n'était pas vraiment héroïque. Et le pire, c'est qu'il ne pouvait rien y changer ; car toute action qu'il pourrait entreprendre, à part faire du bruit dans les fourrés, révélerait la ruse à Scathfell et il n'en sortirait rien de bon.

Alastair continuait donc à faire remuer ses troupes dans le sous-bois, aidé de Bijou, qui avait suffisamment conservé sa nature canine pour prendre plaisir à chasser les lapins, quelle que fût leur forme, sans pourtant jamais s'éloigner beaucoup d'Alastair.

La situation, quoique précaire, était stable pour le moment.

Puis, soudain, la chance tourna.

Par un malheureux coup du sort, raconta Alastair par la suite, Bijou chassa un lapin juste devant un soldat de Scathfell. L'homme attaqua aussitôt, passant son épée au travers de ce qu'il croyait être un homme, et le lapin, en mourant, reprit sa forme naturelle.

— Sorcellerie ! C'est une ruse ! hurla-t-il à ses camarades.

Et, avant qu'Alastair ait pu crier à l'aide, ils chargèrent, bien décidés à massacrer une bande de lapins.

Les lapins, naturellement, paniquèrent et s'enfuirent dans toutes les directions. Les hérissons et les écureuils firent de même, mais pour les ours, ce fut une autre histoire. Et en un rien de temps, les hommes, à la poursuite des lapins, se retrouvèrent devant les ours.

Certes, les ours, comme les lapins, avaient l'air d'humains désarmés, mais ce n'était qu'une apparence. Les lapins étaient toujours timides et sans défense, mais les ours étaient tout le contraire. Se trouver nez à nez avec un ours, même sous forme humaine, était une expérience terrifiante et potentiellement mortelle. Les ours avaient conservé leurs griffes et n'étaient pas contents d'être dérangés. De nombreux soldats moururent, déchirés par les dents et les griffes des ours enragés, et leurs cris d'agonie avertirent les autres que la prise de ce fourré ne serait pas la facile victoire escomptée.

Les hommes de Scathfell battirent en retraite et rejoignirent le gros de l'armée, qui, remarqua Alastair, s'était considérablement réduit. *Parfait, pensa-t-il. Conn et les hommes ont dû leur infliger des pertes considérables dans la confusion. J'espère seulement que Gavin est parvenu à prévenir à temps le Roi Aidan.*

Puis, les hommes de Scathfell commencèrent à tirer des flèches au hasard dans le fourré où se cachaient Alastair et ses « hommes ». Mais cette tactique eut des résultats inattendus. Lorsqu'ils étaient frappés, les lapins mouraient, mais les ours étaient beaucoup plus résistants ; non seulement ils ne tombaient pas, mais chargeaient, déchirant quelques soldats de plus avant d'expirer. Pourtant, Scathfell avait dû juger qu'il avait des chances de victoire, car les flèches continuaient à pleuvoir.

Alastair fut cruellement tenté d'aller chercher refuge derrière un gros rocher et d'y attendre la fin de la bataille, mais il se rappela fermement qu'il était Duc d'Hammerfell, et qu'un Duc d'Hammerfell ne se cache pas comme un pleutre pendant un combat. Après tout, n'avait-il pas combattu pour Hammerfell

des centaines de fois ? Même si ce n'étaient que des batailles pour rire à la nurserie, il savait qu'un duc doit donner l'exemple de l'héroïsme à ses hommes. Malgré sa peur, il continua à faire circuler ses troupes, faisant beaucoup de bruit pour faire croire à Scathfell que ses flèches avaient peu d'effet.

Puis, soudain, tirée de la route, une flèche s'envola vers Alastair, et, avant qu'il ait réalisé ce qui se passait, Bijou s'était jetée sur sa trajectoire. Si elle avait été sous sa forme canine, la flèche serait passée au-dessus de sa tête, mais sous sa forme humaine, elle la frappa en pleine gorge.

Alastair s'agenouilla et la prit dans ses bras en sanglotant. Il ne se souciait plus de la sorcellerie qui avait permis cela ; il savait seulement que, pour lui, la plus grande perte de cette bataille, c'était le chien qui avait combattu plus farouchement qu'aucun guerrier pour le défendre, et qui était mort pour lui. L'assassin de Bijou la regardait, stupéfait ; instantanément, Alastair tira son épée, et, avant d'avoir réalisé ce qu'il faisait, l'homme gisait à ses pieds, mort.

Puis Gavin fut près de lui, se baissant pour ramasser le cadavre de la chienne.

— Non, dit Alastair, je la porterai moi-même.

Au fond de son cœur, il savait que c'était le genre de mort qu'aurait souhaité cette bête héroïque.

Serrant le corps de Bijou dans ses bras, Alastair ne put s'empêcher de se demander si Erminie avait prévu cela – et si Bijou elle-même ne l'avait pas pressenti.

## CHAPITRE 22

La bataille se termina peu après ; quelques minutes plus tard, Scathfell demanda à engager des pourparlers. Alastair se ressaisit, épousseta ses vêtements, et s'avança à découvert avec un drapeau parlementaire, s'efforçant de prendre l'air le plus imposant possible. Au bout d'un moment, un grand gaillard à la chevelure de flammes, avec l'aigle à deux têtes des Aldaran brodé sur sa tunique, s'avança à son tour et dit d'une voix dure :

— Je suis Colin Aldaran de Scathfell ; vous, je suppose, vous êtes Hammerfell.

— Oui, mais sans doute pas celui que vous attendiez, dit Alastair d'une voix tranchante.

Aldaran eut un sourire suffisant.

— Épargnez-moi votre histoire, et gardez-la pour un soir où nous nous chaufferons au coin du feu quelque part, dit-il avec rudesse. J'en sais juste assez pour être sûr que je n'y comprendrais rien. Pour le moment, je voudrais savoir pourquoi vous vous êtes ligué contre moi avec le roi Hastur et les gens des basses terres.

Alastair réfléchit quelques instants.

— Oui, si vous pouvez me dire pourquoi vous et vos hommes marchiez contre le Roi Aidan et sa garde d'honneur, qui venait dans ces montagnes en simple particulier pour nous aider à régler l'ancienne vendetta entre Storn et Hammerfell...

— À d'autres ! grogna Scathfell avec dérision. Vous croyez vraiment que je vais croire ça ? Même dans ces montagnes, nous savons tous que les Hastur désirent régner sur nous.

Alastair garda le silence, troublé. Le Roi Aidan désirait-il *vraiment* régner sur les Heller ? Alastair avait l'impression que

le roi avait suffisamment à faire dans les basses terres, et qu'il voulait simplement mettre fin au massacre.

Colin de Scathfell regarda Conn, qui était venu les rejoindre, et dit :

— Vivants tous les deux ? Je croyais que les jumeaux d'Hammerfell étaient morts voilà des années. Je sais que ce sera une longue histoire – mais j'aimerais bien l'entendre un de ces jours.

— Vous l'entendrez, sans aucun doute, sous forme de ballade, dit Gavin en s'approchant.

Il considéra avec tristesse le cadavre de la vieille chienne, qu'Alastair avait couché à l'orée de la clairière.

— Et elle en sera un personnage : la chienne qui, sous forme humaine, a défendu son maître jusqu'à la mort. Mais je crois qu'Aidan devrait participer à ces pourparlers, et Storn également.

Il fit un signe aux deux hommes qui approchaient, accompagnés d'Erminie, Floria, Lenisa et Dame Jarmilla.

— Alors, tous les participants à ces hostilités seront réunis.

Colin de Scathfell sourit.

— C'est inexact ; je n'ai aucune querelle avec personne dans ces montagnes. Ni ailleurs, à ma connaissance, bien que mon cousin du sud semble vouloir m'en chercher une. Mais dites-moi maintenant pourquoi vous avez armé contre moi tous les lapins et ours de ces forêts. Et je verrai si je peux faire la paix avec vous.

— Volontiers, dit Alastair. Je n'ai aucune querelle avec Aldaran – du moins, pas à ma connaissance. Une vendetta à la fois, ça suffit ! Nous avons pris les armes pour défendre le Roi Aidan qui est venu avec juste deux douzaines de gardes pour arbitrer le différend entre Storn et Hammerfell. Il n'a pas de querelle avec *vous* – quoique je ne puisse pas préjuger de ce qu'il dira quand il saura que vous avez levé une armée contre *lui*, qui est venu ici sans armes. Et cela, moi aussi j'aimerais bien le savoir.

— Et nous voilà revenus au même point, dit Scathfell, quelque peu exaspéré. J'ai marché contre les rois Hastur qui veulent mettre Aldaran sous leur coupe.

Le Roi Aidan entra dans la clairière avec sa garde d'honneur de dix hommes, quelques joueurs de cornemuse, et Valentin Hastur. Les yeux de Colin flamboyèrent.

— Si nous passons en revue tous les sujets de désaccord entre Hastur et Aldaran, nous serons encore là demain soir sans avoir rien accompli. Je suis venu, dit le Roi Aidan, pour régler le différend qui ensanglante Storn et Hammerfell depuis des générations – et pour aucune autre raison.

— Comment pouvais-je le savoir ? demanda Scathfell.

— Quoi qu'il en soit, dit Aidan, je suis ici *uniquement* pour mettre fin une fois pour toutes à cette querelle entre Storn et Hammerfell ; elle n'a duré que trop de générations, ces familles sont décimées – et plus aucun survivant n'en connaît l'origine. Storn, voulez-vous mettre votre main dans celle du Seigneur d'Hammerfell et jurer de conserver la paix dans ces montagnes ?

— Je le jure, dit Storn avec solennité. Et qui plus est, je lui donne la main de ma petite-nièce Lenisa, ce qui unira nos familles et nos terres et mettra fin à nos différends pour les générations à venir.

— Je serai très heureux de l'épouser, si elle m'accepte, dit Alastair d'un ton cérémonieux.

— Oh, je crois qu'elle vous acceptera, dit Storn avec ironie. J'ai entendu toutes les sottises sentimentales qu'elle débite à sa gouvernante quand vous n'êtes pas là pour l'entendre. Elle vous acceptera – n'est-ce pas, ma fille ?

— Si tu me dis « ma fille » sur ce ton, dit Lenisa, et si tu donnes ton consentement uniquement pour régler cette vieille querelle, alors j'aime mieux prendre l'épée et vivre et mourir célibataire dans la Sororité de l'Épée ! M'accepterez-vous, Dame Jarmilla ?

Dame Jarmilla répondit en riant :

— Que diriez-vous si je répondais « oui », jeune étourdie ? Vous feriez mieux d'épouser Hammerfell, d'avoir une demi-douzaine de filles, et de les laisser, *elles*, prendre l'épée si elles le désirent.

— Eh bien, dit Lenisa, je suppose que si cela termine vraiment, cette vendetta...

— Vous pensez pouvoir vous forcer à accepter ? dit Alastair. Et comme j'ai déjà déclaré que je vous épouserai si vous êtes consentante, voilà une question réglée.

— Et pendant que nous parlons de mariage, dit Valentin Hastur, maintenant que les héritiers d'Hammerfell ont retrouvé leur héritage, auquel de vous dois-je demander la main de votre mère ?

— À aucun, dit Erminie avec fermeté. Personne ne peut prétendre que je sois encore mineure. Ma main m'appartient, pour l'accorder à qui je veux.

— Alors, voulez-vous m'épouser, Erminie.

— Je ne suis plus en âge de vous donner des enfants...

— Croyez-vous que je m'en soucie ? dit-il avec véhémence en la prenant dans ses bras.

Edric la considéra avec colère et dit :

— Vous savez bien que j'attendais la fin de la bataille pour vous présenter ma demande...

— Oh, Edric, dit-elle, vous savez que je vous aime comme un frère ; et si mon fils épouse votre fille, ne serons-nous pas assez proches parents ?

— Je suppose, dit-il sombrement. Ainsi, il semble que tout soit réglé...

— Il y a une chose qui n'est pas encore réglée, dit Conn, prenant la parole pour la première fois. L'éviction des fermiers de leurs terres, parce que l'élevage des moutons est plus profitable – cette façon de chasser mes hommes pour les envoyer mourir ailleurs doit cesser.

— Je te rappelle, mon frère, que ce ne sont pas *tes* hommes, dit Alastair.

— Alors, dit Conn, regardant son frère bien en face, je te supplie en leur nom – et je te combattrai en leur nom. J'ai été élevé avec ces hommes, et je me dois de les défendre...

— Je ne peux pas te le promettre, dit Alastair. Il est clair que ces terres ne valent plus rien pour la culture. Et tu le reconnaîtrais si tu écoutais ta raison et non ta folle sensiblerie. Si nous mourons tous de faim, cela n'avancera personne. Et puisque tu me défies, je me vois forcé, mon frère, de te rappeler que... tu es un homme sans terres.



— Non ! Cela ne sera pas ! intervint le Roi Aidan. Je suis récemment devenu suzerain d'un domaine qui confine à ceux-ci, plus au sud, dans une région où le climat est plus clément et les terres encore fertiles. Je vous en fais don, Conn, si vous acceptez de me jurer allégeance.

— J'accepte, dit Conn avec reconnaissance. Ainsi, tout homme qui sera chassé d'Hammerfell – ou de Storn – pourra obtenir des terres chez moi et les cultiver s'il le désire.

Il se tourna vers Floria et poursuivit :

— Et si vous voulez bien... En homme sans terres, je n'avais rien à vous offrir ; maintenant, j'en possède, grâce au Roi Aidan. Viendrez-vous y vivre et les partager avec moi ?

Floria le regarda avec un sourire radieux.

— Oui, dit-elle, je viendrai.

— Et ainsi, tout finit comme le doit une vraie ballade, dit Gavin, avec de nombreux mariages. Mais c'est moi qui vais avoir à l'écrire !

— Je vous en prie, mon cher enfant, écrivez-la vite ! dit Aidan, radieux.

Gavin eut un grand sourire.

— Je l'ai déjà commencée, dit-il.

*Et tout le monde dans les montagnes connaît la ballade des Ducs jumeaux d'Hammerfell et de la vieille chienne morte pour défendre son maître – mais, comme toutes les ballades authentiques, elle a connu de nombreuses versions entre cette époque et la nôtre.*

FIN